

**Louise BRYANT**

1885-1936

Écrivaine et journaliste américaine,  
aux sympathies communistes et anarchistes

# Six mois rouges en Russie.

*Récit d'un témoin direct en Russie  
avant et pendant la dictature prolétarienne  
(1917-1918)*

## Louise BRYANT [1885-1936]

Écrivaine et journaliste américaine, aux sympathies communistes et anarchistes

### **Six mois rouges en Russie.**

*Récit d'un témoin direct en Russie avant et pendant  
la dictature prolétarienne (1917-1918)*



Traduit de l'Anglais (États-Unis) par José Chatroussat.

1re édition à New York: George H. Doran Co., 1918,  
sous le titre anglais "Six Red Months in Russia."

Paris : Les Éditions Libertalia, 2017

# **Table des matières**

## **Préface du traducteur**

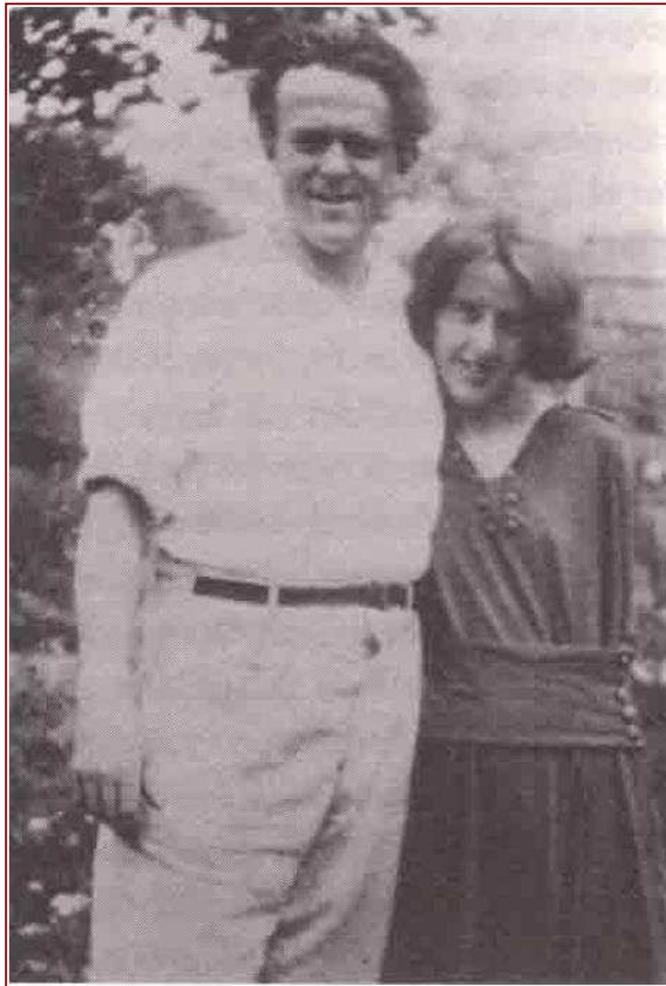
## **Introduction**

1. En route vers la Russie
2. De la frontière à Petrograd
3. Petrograd
4. Smolny
5. Explication des partis politiques
6. Le congrès démocratique
7. Le pré-Parlement et le Soviet de la république russe
8. La chute du palais d'hiver
9. L'assemblée constituante
10. Catherine Breshkovski
11. Kerenski
12. Deux ministres de l'assistance sociale : Panina et Kollontai
13. Lénine et Trotski
14. Un triumvirat
15. Maria Spiridonova
16. D'une armée l'autre
17. Gardes rouges et cosaques
18. Les funérailles rouges
19. Le tribunal révolutionnaire
20. Les affaires étrangères
21. Femmes soldats
22. La liberté d'expression

23. Combats de rue
24. Des hommes d'honneur
25. La propagande allemande
26. Enfants russes
27. Le déclin de l'Église
28. Petites scènes de la révolution
29. Une conversation avec l'ennemi
30. Shopping en Allemagne
31. Les aventures d'un courrier bolchévique

**Annexe.** *Les derniers jours auprès de John Reed.*

**Éléments bibliographiques**



John Reed et Louise Bryant

## Préface du traducteur \*

[Retour à la table des matières](#)

En septembre 1917, Louise Bryant et son mari John Reed arrivent à Petrograd après un voyage difficile et aventureux pour couvrir la révolution en tant que journalistes, mais avant tout portés par leurs idéaux socialistes. Ils vont la vivre de l'intérieur en allant à la rencontre de celles et ceux qui en sont les acteurs connus ou anonymes, et même de ceux qui s'acharnent à l'écraser. Cette révolution bat son plein depuis six mois. Ils sont jeunes, comme d'ailleurs la plupart des militants russes qui vont jouer un rôle décisif dans les mois à venir. Elle a 31 ans, il a en à peine 30. John Reed deviendra ensuite mondialement célèbre grâce à son livre remarquablement évocateur et éclairant, *Dix jours qui ébranlèrent le monde*. Après une première publication en mars 1919 aux États-Unis ce livre de référence sera traduit en de nombreuses langues et régulièrement réédité jusqu'à aujourd'hui.

Pour sa part, Louise Bryant a publié une série d'articles dans la presse américaine sur le même sujet, avant que John Reed ne soit en mesure de rédiger son propre livre. Ces articles, écrits avec sa sensibilité propre et ses qualités d'observatrice hors pair, furent regroupés en un recueil publié en octobre 1918. C'est ce livre, *Six Red Months in Russia*, dont nous proposons ici la première traduction en français. Nous préciserons plus loin en quoi il ne fait aucunement doublon ou pâle figure à côté de celui de John Reed.

Jusqu'à nos jours, Louise Bryant n'a pas totalement sombré dans l'oubli grâce au film de Warren Beatty, *Reds*, tourné en 1981. Le réalisateur jouait le rôle de John Reed et l'actrice Diane Keaton incarnait de façon convaincante celui de Louise Bryant au cours de la période allant de leur rencontre en 1915 à Portland jusqu'au décès de son mari à Moscou, en 1920. Cette seule occurrence cinématographique ne permettait pas de l'extraire du statut dépréciatif de jolie et sympathique *girlfriend* de John Reed.

Or, toute sa vie témoigne qu'elle n'a jamais voulu vivre dans l'ombre d'un homme, mais mener pleinement sa vie de femme libre dans tous les domaines, assumant ses choix, même périlleux, et écrivant ses propres articles, récits ou poèmes, sans que personne ne lui tienne la main. Au demeurant, John Reed était en plein accord sur ce point avec elle, comme sur bien d'autres. Tous deux ont eu une vie amoureuse passionnée et tumultueuse, mais il était entendu qu'ils devaient avoir chacun leurs propres activités, tout en s'aidant mutuellement en permanence.

Louise Bryant a vécu sa jeunesse sur la côte ouest des États-Unis. Sa mère Louisa Frick et son père Hugh Moran, un journaliste d'origine irlandaise divorcèrent alors qu'elle n'avait que 4 ans. Elle fut élevée par son beau-père, Shéridan Bryant, un serre-frein devenu conducteur de train. D'autres membres de sa famille étaient cheminots. De santé fragile mais pleine de vitalité, elle apprend à monter à cheval dans la région désertique du Nevada, où les parents de sa mère l'accueillent pendant trois ou quatre ans. Lorsque Louise a 12 ans, sa mère

---

\* Les nombres entre crochets indiquent la pagination d'origine.

souhaite la récupérer pour lui donner une « bonne éducation ». Elle suit de brillantes études, mais il était trop tard pour en faire une *lady* conformiste.

En accédant à l'université de l'Oregon, son horizon intellectuel et ses relations sociales s'élargissent. Un professeur d'anglais lui fait découvrir Ibsen, Bernard Shaw, Tolstoï, Jack London et Zola. L'administration avait eu la ferme intention de le renvoyer, mais elle dut y renoncer en raison de la vigoureuse mobilisation de Louise Bryant et de ses camarades.

Elle épouse un dentiste de Portland en 1909, Paul Trullinger, un collectionneur d'art d'esprit bohème. Ils vivent un temps sur une péniche et fréquentent de nombreux amis. Louise dessine et rédige des chroniques pour un journal local, le *Spectator*. Le couple aura l'occasion d'accueillir divers activistes, dont les anarchistes Emma Goldman et Alexandre Berkman. En 1912, par l'intermédiaire de Sara Bard Field, poète féministe et activiste, elle envoie des poèmes et des récits à Berkman qui anime le journal *Blast* à San Francisco. Mais surtout, elle s'investit avec ses amies dans la lutte pour obtenir le droit de vote pour les femmes. Leur lutte sera victorieuse dans l'Oregon. Le combat pour l'égalité entre les hommes et les femmes sera un fil rouge toute sa vie durant.

C'est à Portland qu'elle rencontre John Reed pour la première fois en 1915. Avant même de faire sa connaissance, elle était une lectrice assidue et enthousiaste de ses articles dans *The Masses*, un journal socialiste à la fois politique et culturel. Reed était déjà un reporter célèbre, proche des syndicalistes révolutionnaires de Industrial Workers of the World (IWW). Il avait rendu compte pour cette organisation de la grève des vingt-cinq mille travailleurs de la soie à Paterson, près de New York. La grève fut sévèrement réprimée. L'implication de Reed du côté des grévistes lui avait valu plusieurs jours de prison. En suivant l'armée de Pancho Villa, il avait écrit pour le *Metropolitan Magazine* une chronique de la révolution mexicaine. Ses articles furent publiés dans un livre, *Le Mexique insurgé* \*. Farouchement antimilitariste et hostile à la guerre qui éclate en Europe en août 1914, il ira sur place comme envoyé spécial du *Metropolitan* sur le front ouest, puis dans les pays des Balkans et en Russie. Ses articles feront également l'objet d'un livre extraordinaire publié en 1916 *The War in Eastern Europe* \*\*.

John Reed, issu d'une riche famille de Portland et ancien étudiant de Harvard, est donc devenu au travers de ces expériences un écrivain radical, admiré pour son talent et son courage. Les autorités et le patronat le considèrent comme un élément dangereux à surveiller de près. En tombant amoureux l'un de l'autre, Louise et John ne s'engagent pas dans une voie tranquille ni dans une brève aventure. Ils partagent les mêmes idées et la même volonté de contribuer au changement social par leurs écrits.

En 1916, Louise quitte son mari pour rejoindre John à New York. Ils vivent à Greenwich Village où les loyers ne sont pas chers à l'époque. Dans ce quartier, ils fréquentent les figures importantes du radicalisme de gauche ou révolutionnaire et de l'avant-garde artistique. Gardons à l'esprit que l'un et l'autre ne sépareront jamais l'art de la révolution. Ils plongent

---

\* REED John, *Le Mexique insurgé*, Le Seuil, 1996)

\*\* REED John, *La Guerre dans les Balkans*, Le Seuil, 1996.

ensemble dans le courant de la vie en poètes qui ne respectent aucune convention ou règle aliénante.

John Reed introduit Louise Bryant dans le cercle de *The Masses* dirigé par Max Eastman. Elle n'est pas d'emblée accueillie à bras ouverts. Cette fille de l'Ouest qui débarque à New York en ayant gagné le cœur de celui que tout le monde aime et admire suscite des réactions de jalousie dont l'une de ses amies, Dorothy Day, s'est fait l'écho : « Elle n'avait pas le droit d'avoir un cerveau et d'être jolie \* » Même dans les milieux aux idées avancées, il était suspect pour une femme de cumuler ces deux qualités. La militante anarchiste Emma Goldman, qui l'a bien connue, estimera devoir, dans son autobiographie publiée en 1931, mettre en doute l'intelligence de Louise Bryant en évoquant « son manque de profondeur » et le manque de sérieux de ses convictions sociales \*\*.

Parallèlement à leurs activités de journalistes, John Reed et Louise Bryant participent aux expériences de renouvellement du théâtre à Cape Cod avec le dramaturge Eugene O'Neill et un groupe d'amis. Ils décident de se marier en 1916 alors qu'ils ne présentent guère l'institution du mariage. Mais John Reed doit subir l'ablation d'un rein à Baltimore et il tient à ce que Louise soit son héritière s'il devait lui arriver malheur. Dès son rétablissement, ils envisagent de partir ensemble en Chine pour couvrir la révolution dirigée par Sun Yar-sen à Canton. Ce projet doit être annulé en raison d'un événement majeur : l'entrée en guerre des États-Unis le 6 avril 1917 aux côtés de la France et de la Grande-Bretagne.

À son tour, Louise Bryant est envoyée en France comme correspondante de guerre pendant quelques semaines qu'elle passera surtout à Paris. Elle est la seule femme à atteindre le front en juillet 1916. Mais la presse aux États-Unis est de plus en plus contrôlée et aux ordres de l'État fédéral. Ses articles ne seront pas publiés.

Faute de pouvoir aller en Chine, le couple s'apprête à partir pour la Russie dès que parviennent des nouvelles de la révolution qui a non seulement renversé le régime tsariste en mars 1917, mais qui continue à battre son plein avec la floraison des soviets et le poids grandissant des révolutionnaires les plus déterminés. Mais ils doivent surmonter bien des obstacles pour réussir à partir. John doit d'abord se faire réformer pour raison de santé. D'autre part, aucun journal important, n'a l'intention de l'accréditer à cause de son hostilité à la guerre et à l'engagement militaire des États-Unis, mais aussi de ses sympathies pour les « maximalistes » russes.

En cherchant à obtenir leurs visas, ils se font confisquer leurs passeports. John est désespéré. Le lendemain matin, Louise réussit à les récupérer en amadouant le même fonctionnaire. Ils n'ont pas assez d'argent pour payer leur voyage. Eastman collecte les fonds nécessaires auprès de riches mécènes de *The Masses*. John n'est accrédité que par ce journal et le quotidien socialiste *New York Call*. Comme les positions de Louise sont moins connues, elle obtient les accréditations les plus importantes, notamment de la part du *Metropolitan* et

---

\* DEADBORN Mary V., *Queen Of Bohemia, The Life of Louise Bryant*, Houghton Mifflin Company, New York, 1996, p. 45.

\*\* GOLDMAN Emma, *Living My Live*, Knopf, New York, 1931, p. 725.

de *Seven Arts*. Le Bell Syndicate \* compte sur elle pour avoir « le point de vue d'une femme sur la révolution ».

Ils embarquent pour la Russie en août sur un petit bateau danois. En tant que correspondants, ils écrivent des articles et des notes jour après jour pour raconter la révolution telle qu'ils la vivent à Petrograd, à Moscou et dans quelques autres endroits où s'affrontent les gardes rouges et les contre-révolutionnaires.

Ils ont souvent ensemble au cœur de l'action, que ce soit à l'Institut Smolny, pendant la prise du palais d'Hiver ou lors de la convocation de l'Assemblée constituante en janvier 1918. Mais ils mènent chacun leurs propres enquêtes et interviews, d'où une richesse d'informations et d'aperçus impressionnante. La langue n'est pas un réel obstacle. Ils parlent français et allemand, et bon nombre de leurs interlocuteurs russes maîtrisent l'anglais, le français ou l'allemand. Ils peuvent aussi compter sur l'aide précieuse d'amis américains parlant russe.

Du fait de leur engagement antérieur auprès des travailleurs combattifs et des activistes radicaux aux États-Unis, ils n'ont aucune difficulté à entrer en contact et à sympathiser avec les ouvriers, marins et soldats russes. Une véritable maturation s'opère en eux au contact de cette population russe partant « à l'assaut du ciel » à la suite des communards et pour qui ils nourrissent une profonde affection. La révolution russe, qui laisse entrevoir la possibilité d'un monde nouveau, devient une part d'eux-mêmes.

Plusieurs épisodes dramatiques ou comiques racontés par John Reed dans *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, avec parfois quelques petites variantes qui ne manquent pas d'intérêt. L'opinion de Reed dans son livre est un peu différente de celle de sa compagne. Il s'appuie sur une vaste documentation qu'il a finalement réussi à récupérer quelques mois après son retour à New York, ce qui, bien involontairement, lui a permis d'avoir plus de recul sans pour autant que son récit perde son souffle épique. Sa connaissance des positions politiques des différents partis et leaders est plus approfondie que celle de compagne. Tout cela donne à son livre la force et l'authenticité d'un ouvrage historique d'une grande lucidité sur un événement hors normes.

*Six mois rouges en Russie* de Louise Bryant se présente différemment. Dans la mesure où il s'agit d'un recueil de trente et un articles thématiques écrits à chaud, auxquels elle a ajouté une brève introduction, cet ouvrage ne peut pas avoir la même cohérence chronologique que le récit d'une seule coulée des *Dix Jours qui ébranlèrent le monde*, quand s'ajoutent en annexe de nombreux documents qui l'éclairent.

En quoi consiste la spécificité du texte de Louise Bryant ? L'auteure s'exprime à la première personne en livrant aux lecteurs ce qu'elle a devant les yeux, les situations, les comportements, les déclarations des personnages en vue comme les réflexions significatives des gens qu'elle croise dans diverses circonstances et lieux stratégiques. Elle nous livre ses propres impressions, ses dégoûts et ses attachements à certaines personnes qu'elle admire. Elle a le talent de ces grands documentaristes qui saisissent les détails précis de la vie quotidienne, ce que mangent les gens, les vêtements qu'ils portent, le mauvais temps qu'ils bravent, leurs attitudes étonnantes, leurs ressentis, leurs aspirations, leurs hésitations et leurs

---

\* Créé en 1916 par l'éditeur John Neville Wheeler, le Bell Syndicate fournit à de nombreux journaux des tribunes, des articles, des comics ou des feuilletons [NDT]

prises de conscience. On trouvera dans ce livre des portraits vivants, souvent plein d'humour, de personnalités connues ou oubliées, y compris par la plupart des historiens de la révolution d'Octobre.

Posons simplement quelques questions d'importance, auxquelles ce livre répond avec précision et de façon évocatrice, pour mieux mettre en évidence son originalité. Quel a été le parcours de Catherine Breshkovski et Marie Spiridonova jusqu'en octobre 1917 ? Quel rôle a joué Alexandra Kollontaï juste après le renversement du gouvernement Kerenski ? Comment fonctionnait un tribunal révolutionnaire ? Quel rôle décisif ont joué les marins de Cronstadt dans les premiers mois de la révolution d'Octobre ? Que sont devenues les femmes soldats censées défendre le palais d'Hiver ? Comment les enfants ont-ils réagi dans cette période extrêmement difficile ? Pourquoi l'église orthodoxe s'est-elle effondrée aussi rapidement ? Comment réagissaient les prisonniers allemands dans cette Russie révolutionnaire ? Nous pouvons présumer que même les lecteurs qui ont lu tout ce qui existe en français sur la révolution russe ne sont pas en mesure de répondre à ces questions que nous aurions pu multiplier à l'envi.

Comme John Reed, Louise Bryant a usé de son statut de correspondante pour faire des incursions chez les ennemis de la révolution, les politiciens bourgeois qui mentent effrontément et qui sabotent l'économie, les riches qui spéculent sur des denrées vitales et qui complotent avec les officiels allemands. Elle nous fait ressentir concrètement l'infamie du comportement des classes dirigeantes, une donnée fondamentale si l'on veut comprendre à la fois les aspirations des masses et le succès que les bolcheviks ont remporté auprès d'elles, alors qu'ils étaient encore très peu influents six mois plus tôt. Ce qui la pousse à soutenir les bolcheviks, sans suivisme béat, c'est que, au moins dans cette première période de la révolution soviétique, ils ne mentent pas aux gens, ils tiennent leurs promesses sur des questions vitales comme la terre et la paix sans annexions ni indemnités, et ils permettent effectivement aux femmes de jouer pleinement un rôle dans la transformation de la société.

Ses articles ne sont pas destinés à une presse militante gagnée à la cause de la révolution. Sans jamais se cacher derrière une objectivité factice, elle prévient dès le début : « Je ne suis pas en train d'écrire en tant que socialiste, mais comme une profane s'adressant à d'autres profanes. » C'est donc à toute une entreprise d'argumentation pédagogique qu'elle se livre pour susciter, sinon l'enthousiasme qui est le sien, du moins la sympathie de ses lecteurs pour ces soldats, ouvriers et paysans russes, qui tentent de briser leurs chaînes et font vivre une nouvelle forme de démocratie au travers de leurs soviets. Elle doit raconter, documenter et expliquer la révolution à un public qui *a priori* la voit d'un mauvais œil du fait qu'une propagande antibolchevique menée rondement par la presse et les autorités américaines.

Avec insistance, elle argumente en jouant sur les cordes qu'elle espère sensibles, celles des intérêts bien compris du peuple américain, de ses aspirations démocratiques qui peuvent s'accorder avec celles du peuple russe, lequel a choisi la démocratie des soviets et se reconnaît dans les dirigeants bolcheviques. Elle s'efforce de faire comprendre que les bolcheviks sont des adversaires du régime autocratique allemand et que faire le jeu de leurs adversaires, qui renforcerait ce régime, se retournerait contre les États-Unis et prolongerait la guerre d'autant. Son livre offre ainsi un aperçu des tensions qui agitent l'opinion publique américaine et même les milieux dirigeants pendant la révolution russe.

Après son retour aux États-Unis le 18 février 1918, elle est immédiatement sollicitée pour exposer ce qu'elle a observé en Russie. John Reed n'a pas encore pu revenir. C'est donc seule et dans un climat anticommuniste de plus en plus lourd qu'elle s'engage dans la bataille pour dire sa vérité sur la révolution russe et ses implications positives pour les travailleurs et les femmes en Amérique. Le 15 mars, elle s'exprime devant trois cents personnes à Greenwich Village. Le Département d'État commence à surveiller étroitement ses activités. Ses articles paraissent au printemps et au début de l'été avec un certain succès, notamment dans le *Philadelphia Ledger*. Elle réussit en avril à trouver un éditeur important, G. H. Doran.

Son livre sort le 19 octobre. L'accueil des commentateurs est en général très élogieux. Même les journalistes hostiles à sa position en faveur des bolcheviks se contentent de relever le caractère « hâtif » de ses analyses, mais reconnaissent son talent d'observatrice fidèle. Tout le monde rend hommage au fait qu'elle a risqué sa vie à plusieurs reprises pour être au cœur des événements, pour comprendre le point de vue des gens simples comme celui des leaders. Le romancier Upton Sinclair, l'auteur de *La Jungle*, engagea à cette occasion une longue correspondance avec elle. Cette reconnaissance était gratifiante, car seul un étroit cercle d'amis l'avait prise au sérieux jusqu'alors. Quelques esprits chagrins déplorèrent qu'elle se montre en vêtements russes achetés d'ailleurs à Petrograd pour une somme modique. C'était aussi sa façon d'afficher ses convictions. John Reed était aux anges du succès de Louise et s'était retiré à l'écart dans un petit logement tenu secret pour rédiger au plus vite *Dix jours qui ébranlèrent le monde*.

Janvier et février 1919 sont marqués par une grande tournée à travers les « États-Unis où Louise s'exprimera devant des auditoires enthousiastes comptant souvent plusieurs milliers de personnes. La presse se déchaîne contre les bolcheviks. Devant quelques milliers de personnes à Washington, elle s'étonne par exemple qu'on ait accusé la fille de Trotski alors âgée de 6 ans d'avoir recueilli des sommes d'argent importantes aux États-Unis. Elle souligne avec humour : « Elle est très précoce, mais je suis sûre qu'elle n'a pas été capable de faire cela \* . » Elle ne néglige pas pour autant le combat pour le droit de vote des femmes en manifestant devant la Maison Blanche. La police intervient brutalement. Elle fait partie des quarante femmes arrêtées et condamnées à cinq jours de prison. Elle entame une grève de la faim avec ses camarades. Elles sont libérées au bout de trois jours.

Exaspérée par les mensonges grossiers contre la Russie, elle décide d'être entendue par la commission Overman – du Sénat pour rétablir la vérité. Ces messieurs la traitent évidemment avec agressivité et condescendance. Elle les remet à leur place (Je ne suis pas une lady, mais un être humain) et ressort écœurée par cette expérience où elle leur a cependant tenu tête avec fermeté.

C'est dans un contexte d'hypocrisie contre « la menace bolchevique » qu'elle va poursuivre son cycle de conférences non seulement sur la Russie mais aussi contre l'intervention américaine aux côtés des armées blanches en Sibérie. Elle tient cinq discours à Seattle où venait de se produire une grève générale des dockers conduite par un comité de grève. Cette tournée épuisante se prolonge sur toute la côte ouest, puis à Detroit, pour finir en mai 1919. Afin de détourner l'interdiction du drapeau rouge, elle se plaît à la fin de ses interventions à agiter son manteau noir bordé de rouge pour le plus grand plaisir du public.

---

\* DEARBORN Mary V., *Queen of Bohemia, op. cit.*, p. 118.

Entretemps le livre de John Reed a paru et connaît également un grand succès : cinq mille exemplaires sont vendus au cours des cinq premiers mois.

John Reed aspire à retourner en Russie comme représentant du *Communist Labor Party of America*, issu d'une scission du Parti socialiste, pour le faire reconnaître par le Comité exécutif de l'Internationale communiste. Compte tenu de l'état de santé de son compagnon, elle tente de le dissuader, de même qu'elle regrette son implication excessive dans les querelles de fractions avec l'*American Communist Party*, organisation rivale dirigée par Louis C. Fraina<sup>\*</sup>. Elle aurait préféré qu'il poursuive son travail d'écriture sur la révolution russe. Mais John Reed fait passer d'abord son engagement et ses obligations à l'égard de son parti et de l'Internationale. En septembre 1919, il repart clandestinement pour la Russie en se faisant embaucher comme soutier.

Louise Bryant reste à New York et assume ses propres responsabilités. En novembre, une première vague de raids policiers est organisée par le juge Palmer et son bras droit Edgar Hoover (le futur dirigeant du FBI). Des centaines de militants et sympathisants radicaux, pour la plupart d'origine étrangère, sont arrêtés et détenus pendant près de deux mois. Deux cent cinquante-neuf sont expulsés vers la Finlande, dont Emma Goldman et Alexandre Berkman, qui gagneront ensuite la Russie à la fin de 1919, dans un pays ravagé par la faim et par la guerre civile. Le visage de la révolution leur apparaîtra rapidement beaucoup moins avenant qu'il ne l'était quand Reed et Bryant étaient arrivés deux ans et quelques mois plus tôt.

Louise reprend son activité de journaliste dans *Voice of Labour* où écrivait John. Elle couvre le procès de Jim Larkin, un anarchiste d'origine irlandaise. Plusieurs articles sont axés sur la dénonciation du blocus alimentaire de la Russie qui provoque une terrifiante famine faisant quatre millions de victimes en 1919 et cinq millions en 1920. Elle apprend que John est retenu prisonnier en Finlande, passée sous le contrôle des contre-révolutionnaires. La nouvelle de sa mort lui parvient mais d'avèrera fausse. Reed est relâché après de sévères conditions d'incarcération ébranlant sa santé. À peine arrivé en Russie, il s'engage dans de multiples activités et rédige des carnets sur différents aspects de la situation politique et sociale de la Russie. Il met beaucoup d'énergie dans d'âpres difficiles discussions sur le mouvement syndical américain lors du II<sup>e</sup> congrès de l'Internationale communiste.

Lorsque Louise parvient à le rejoindre à Moscou en s'était fait passer pour la femme d'un homme d'affaires suédois, elle retrouve un homme malade et amer. Zinoviev a exercé des pressions pour qu'il assiste à la conférence de Bakou. Il a découvert des manifestations de corruption et de démagogie qui le laissent passablement désabusé. Il est atteint du Typhus et va mourir aux côtés de Louise le 17 octobre 1920 à l'âge de 33 ans. Au cours de ces jours tragiques et pendant les longues funérailles de John Reed, Louise sera chaleureusement et efficacement soutenue par Emma Goldman et Alexandre Berkman.

Il lui est difficile de se relever d'une telle épreuve. Dans un sursaut de vitalité étonnant, elle décide d'aller visiter les pays orientaux qui ont commencé à nouer des liens avec la Russie bolchevique, de repartir sur les pas de John Reed en quelque sorte et de rester fidèle au sens de son combat. Elle demande à Lénine son avis et une lettre de recommandation pour lui permettre d'entreprendre ce périple. Il est étonné et réjoui que quelqu'un veuille s'aventurer

---

\* Voir DRAPER, Theodore, *The Roots of American Communism*, The Viking Press, New York, 1957.

dans ces régions-là au péril de sa vie, mais il lui dit qu'elle aura « l'expérience la plus remarquable de sa vie : cela vaut la peine d'en courir le risque \* ».

Son deuxième séjour en Russie et son voyage notamment à travers la Turquie, l'Afghanistan, l'émirat de Boukhara et le Turkestan vont lui offrir la matière de nouveaux articles que le groupe de presse Hearts lui a commandés. Leur recueil donnera lieu à un nouveau livre, *Mirrors of Moscow*, publié en 1923 (ouvrage non traduit en français). Il est avant tout centré sur une série de portraits de dirigeants bolcheviques, souvent élogieux mais sans complaisance. Louise Bryant ne commencera à critiquer publiquement le régime soviétique qu'en 1926, sans renier son enthousiasme pour la révolution qu'elle avait vu mûrir, exploser et se déployer sous ses yeux.

En 1923, à la surprise de ses amis, elle se remarie avec William Bullitt Jr, un jeune diplomate brillant et très riche. Cet admirateur sincère de John Reed avait mené une mission officielle après des bolcheviks pour établir des relations de paix équitables entre les États-Unis et la Russie. Ses efforts furent torpillés en haut lieu et il fut choqué par les termes désastreux du traité de Versailles. Ce sont donc deux êtres désillusionnés par la politique qui vont s'étourdir en menant la vie de grands bourgeois en Europe et surtout à Paris. En 1924, Louise donne naissance à une fille, Anne. Mais son union avec Bullitt tourne bientôt au désastre.

En 1926, Louise découvre qu'elle est atteinte d'un mal incurable, la maladie de Derrecum (*Adiposa dolorosa*). Elle devient alcoolique. Le couple divorce en 1930 et Bullitt obtient de la justice la garde de leur fille, que Louise ne pourra jamais revoir. Cet homme ambitieux, ambassadeur en France et qui sera le premier ambassadeur américain en URSS en 1933 n'a pas supporté de découvrir que Louise était tombée amoureuse d'une sculptrice anglaise, Gwen Le Gallienne. Louise fréquentait le milieu des intellectuelles et artistes lesbiennes de la rive gauche à Paris, notamment Sylvia Beach. C'était pousser trop loin le non-conformisme, aussi bien pour les milieux bourgeois que pour bien des militants révolutionnaires ou radicaux.

Du reste, en dépit des apparences, Louise Bryant est restée fidèle à ses convictions intimes jusqu'au bout. C'est ainsi qu'elle conseillera, encouragera et aidera matériellement un jeune écrivain noir américain homosexuel, Claude McKay, à écrire et à faire éditer sa première œuvre majeure, *Home to Harlem* \*. Ce titre publié en 1928 fut le premier best-seller écrit par un Afro-Américain. McKay est une des figures importantes du mouvement Culturel noir proche des radicaux et des communistes dans les années 1920 et 1930, connu sous le nom de la « Harlem renaissance \*\* ».

La maladie de Louise ne lui permit pas de mener à bien la rédaction d'une biographie de John Reed. Mais elle se consacra à la préservation de tous les écrits et documents le concernant. Finalement, les responsables de l'université de Harvard qui lui avaient emprunté ce fonds d'archives le gardèrent définitivement, en prenant soin de supprimer le nom de

---

\* GARDNER Virginia *Friend and Lover, The Life of Louise Bryant*, Horizon Press, New York, 1982, p. 209.

\* *Ibid.* pp. 253-254; McKay Claude, *Quartier noir (Home to Harlem)*, Rieder, 1932 (traduction de Louis Guilloux).

\*\* Levering LEWIS David (éd.), *The Portable Harlem Renaissance Reader*, Penguin Books, 1995, pp. 156 et 756.

Louise Bryant pour lui substituer celui de John Reed. Louise décéda à Sèvres d'une hémorragie cérébrale le 6 janvier 1936, à l'âge de 50 ans.

Le fait qu'elle ait été l'objet de calomnies et de médisances après sa mort, comme le relèvent ses deux principaux biographes américains, Virginia Gardner et Mary V. Dearborn, et qu'elle soit ensuite tombée dans l'oubli, a une signification politique intéressante. On peut esquisser des hypothèses plausibles. Elle n'avait jamais adhéré à aucune organisation politique, de sorte qu'aucun groupe ne pouvait avoir à cœur de préserver sa mémoire. Elle était trop féministe et supposée frivole pour ne pas être dérangeante aux yeux de bien des militants « sérieux », communistes ou anarchistes. Elle était trop bolchevique pour ne pas déplaire aux anticommunistes et à la partie du mouvement féministe tournant le dos à la lutte de classe.

De façon plus décisive, elle a pâti du refoulement global de la révolution russe de 1917, La dégénérescence atroce d'un régime qui n'avait plus de soviétique que le nom a fait passer à la trappe une formidable expérience collective où des millions de femmes, d'ouvriers, de paysans, de soldats et de marins ont donné leur pleine mesure de courage et de facultés créatrices et émancipatrices. Or, Louise Bruyant a été la seule femme venue d'un autre pays à voir cette révolution en direct et à en rendre compte par ses écrits.

Deux autres femmes ont écrit des témoignages importants sur le destin tragique de la révolution russe. Il faut citer les livres de l'anarchiste Emma Goldman, *My Disillusion in Russia* (1923), *My Further Disillusionment in Russia* \* (1924) et *Living My Life* (1931). Angelica Balabanova (ou Balabanoff), qui fut secrétaire de l'Internationale communiste et exclue en 1924, fournit également de nombreux éléments dans son autobiographie parue en 1938, *My Life as a Rebel* \*\*. Mais ces deux grandes figures ont vécu en Russie deux ans après le surgissement de la révolution, en observant attentivement tous les éléments et épisodes de sa dégradation consternante.

Pour autant, Emma Goldman, Angelica Balabanova, Louise Bruyant, à qui on doit d'ailleurs adjoindre Rosa Luxemburg dans ses écrits de prison sur la révolution russe, ont toutes été enthousiasmées par ce grand souffle libérateur venu de Russie qu'accompagnaient au début les bolcheviks et tous les militants internationalistes en Europe. Elles n'ont pas fait preuve de naïveté ou de cécité. Dans une Europe ravagée par la guerre impérialiste où les nationalismes poussaient les peuples à se massacrer pour les intérêts des bourgeois et des aristocraties, octobre 1917 permettait effectivement tous les espoirs.

Comme en témoigne le livre de Louise Bryant, cette révolution aura été une formidable expérience d'autoémancipation visant audacieusement à la fin de l'exploitation, des injustices et inégalités à l'échelle du monde.

José CHASTROUSSAT.

---

\* *Les Nuits rouges* (2017). La traduction intégrale de *Living My Life* paraîtra en 2018 (L'Échappée [NDE])

\*\* BALABANOVA Angelica, *Ma vie de rebelle*, Balland, 1981.

## INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Je sollicite une faveur de la part de celui qui lira cet ensemble de récits recueillis aux confins de l'Asie, dans ce pays mystique aux nuits blanches en été et aux longs jours sombres en hiver, où des événements qui jusqu'alors n'avaient été que rêves ou vaguement prévus pour des temps futurs se sont soudainement produits.

Lorsqu'il s'assied le soir pour lire sous son abat-jour certaines vieilles et belles légendes, le lecteur est dans de bonnes dispositions. Je lui demande de conserver cette humeur tolérante. Je lui demande de se souvenir à quel point il s'extrait délibérément de ce monde pour pénétrer dans un autre, un monde aussi différent du nôtre que peut l'être celui de la lune pâle. Il doit se rappeler qu'en lisant ces légendes anciennes, il le fait sereinement, l'esprit ouvert. Il ne jette pas son livre par terre en jurant parce qu'un ancien roi, entouré de ses vaillants guerriers, a pénétré dans un pays sans même avoir un passeport délivré par le Département d'État.

Nous avons ici en Amérique un préjugé trop évident et inadmissible contre la Russie. Vous conviendrez qu'il est suscité par la peur. En Russie, quelque chose d'étrange et d'inquiétant s'est produit. Cette menace de bouleverser notre civilisation actuelle. Or, instinctivement, nous avons peur du changement, pour le meilleur et pour le pire. Nous tenons à notre confort, à nos habitudes de vie, à nos vieilles valeurs... Parmi nous, il y a ceux qui murmurent que ce changement implique le chaos et les ténèbres. D'autres affirment que ce n'est pour l'instant qu'une lumière dorée émanant d'une petite flamme, mais qu'elle va faire le tour du monde et le faire rayonner de joie. Je ne dirai rien de tout cela. Je ne suis qu'une messagère qui vous présente ses observations pour tenter de vous livrer un tableau de ce que j'ai vu et que vous auriez pu voir si vous aviez été à mes côtés.

Au cours du séjour de six mois dont je rends compte ici et par écrit, j'ai eu constamment l'impression d'assister à des événements qui auraient pu tout aussi bien se produire quelques siècles plus tard. Il m'arrivait constamment d'être surprise et de tressaillir. J'aurais pourtant dû être préparée aux surprises. Nous avons tous ressenti ces profonds courants sous-jacents qui ont modifié le cours régulier de la marée. La Grande Guerre ne pouvait pas laisser un monde inchangé dans son sillage. Certains mouvements de la société étaient voués à être mis en avant et d'autres à être retardés. Je veux parler en particulier du socialisme.

Le socialisme est là, que nous l'aimions ou non – tout comme le mouvement pour le suffrage des femmes est là – et il s'étend, année après année. En Russie, l'État socialiste est un fait accompli. Nous ne pouvons plus le considérer comme un rêve chimérique de philosophes aux cheveux longs. Si son ascension a ressemblé à une éruption de champignons, s'il devait tomber parce qu'il est prématuré, il est de tout façon bien réel et aura un impact immense sur tout ce qui suivra. Tout ce qui est examiné ici donne autant de raisons de croire que la République soviétique de Russie va se maintenir ou qu'elle va s'écrouler. Le fait le plus important est qu'elle ne tombera pas à cause d'une pression de l'*intérieur*. C'est seulement de l'extérieur, par une intervention hostile venant de l'étranger, qu'elle peut être détruite.

À l'horizon grisâtre de l'existence humaine se dresse un géant : la conscience de la classe ouvrière. Il foule d'un pas tonitruant le sol de tous les pays du monde. Il n'y a pas d'échappatoire : nous devons partir à sa rencontre. Qu'il se transforme en un monstre affreux et ignoble exigeant des sacrifices humains, ou qu'il devienne le sauveur de l'humanité, cela dépend entièrement de nous. Nous devons faire preuve de patience, de compréhension et d'une grande clairvoyance. D'une façon ou d'une autre, nous devons nous efforcer honnêtement de comprendre ce qui se passe en Russie.

Ayant vu l'aube d'un monde nouveau, je ne peux vous présenter que des éléments épars et fragmentaires, avec une bonne dose d'admiration.

J'étais partie ramasser des cailloux et j'ai trouvé des perles...

# Chapitre I

---

## EN ROUTE VERS LA RUSSIE

[Retour à la table des matières](#)

Je me suis décidée à partir en Russie lorsque les nouvelles de la révolution russe se sont répandues en première page de tous les journaux du monde. Je l'ai fait spontanément, sans réfléchir. Devant un petit kiosque situé à un coin de rue, je déposai deux pennies par la force de l'habitude et le marchand de journaux me tendit un journal du soir. C'est là, environnée par le vacarme de la grande ville, que je lus le premier compte rendu. Je fus envahie par une sensation de chaleur provoquée par une joie profonde.

J'avais marché avec un jeune Russe depuis l'East Side. Je me mis à lui parler, mais il regardait les grandes lettres noires comme un dément, les yeux exorbités. Soudain, il s'empara de mon journal et se mit à courir follement dans la rue. Je le rencontrai trois jours plus tard. Il n'arrêtait pas d'embrasser tous les gens qu'il rencontrait, de pleurer et de leur annoncer la bonne nouvelle. Il avait passé trois ans en Sibérie...

Au début du mois d'août, j'ai quitté l'Amérique sur le *steamer* danois *United-States*. La première nuit, sur le pont élevé de la première classe, venant de l'entrepont, je pouvais entendre les exilés de retour chez eux entonnant des chants révolutionnaires. Les jours suivants, je passais la plus grande partie de mon temps en bas, avec eux, car ils étaient les seuls à bord à ne pas être ennuyés à mourir. Ils étaient environ une centaine. La plupart étaient des Juifs originaires de la zone du Pale<sup>\*</sup>. Eux qui avaient été chassés, volés, maltraités de toutes les façons possibles et imaginables, eux qui avaient fui en Amérique, ils conservaient, quoi qu'il en soit, le plus grand amour pour leur pays natal. Je ne pouvais pas comprendre cela alors. Je le comprends maintenant. La Russie laisse une empreinte affective profonde, même chez un visiteur étranger.

Ce voyage de retour fut très long pour tous ces gens. Leur présence à bord nous a valu d'être retenus une semaine à Halifax. Chaque matin, des officiers britanniques montaient à bord pour les examiner et les réexaminer. Des incidents navrants se produisaient. Il y avait une vieille femme qui s'agrippait frénétiquement aux lettres de son fils décédé. Elle les cachait dans toutes sortes d'endroits étranges, ce qui la rendait suspecte. Les officiers avaient décidé de mettre un jeune homme en détention. Il se jeta sur le pont, la tête la première, et se mit à sangloter bruyamment comme un enfant. Nombre d'entre eux étaient dans un état de terreur nerveuse : la Russie était si proche et si lointaine encore. Et on les retenait à Christiania, à Stockholm, à Haparanda. Je vis un de ces hommes à Petrograd cinq mois plus tard. Il venait tout juste de réussir à passer...

---

\* Le Pale était une « zone de résidence » où les Juifs de Russie étaient contraints de s'installer. Elle fut créée en 1791 par l'impératrice Catherine II à la demande des marchands moscovites se plaignant de la concurrence des marchands juifs. Elle s'étendait de la mer Baltique à la mer Noire et jouxtait le royaume de Pologne. De multiples restrictions de résidence à l'intérieur même de la zone et l'explosion démographique entraînèrent un appauvrissement d'une partie importante de la population juive. Elle fut le théâtre de nombreux pogroms à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles. Cette zone fut abolie formellement par le gouvernement provisoire en 1917 et dissoute définitivement en avril 1919 [NDT].

Après notre départ de Stockholm, ma curiosité augmenta d'heure en heure. Tandis que notre train fonçait à travers les forêts immenses et immaculées du nord de la Suède, je pouvais à peine me contenir. Bientôt, j'allais voir comment la plus grande et la plus jeune des démocraties apprenait à marcher, à se développer, à éprouver ses forces, libérée de ses entraves ! Notre groupe de voyageurs était formé d'une population variée, réunie pour quelques heures, avec des sentiments bien différents ; il était sur le point d'observer cette tentative courageuse d'une nouvelle république s'édifiant elle-même.

Le jour où nous atteignîmes la frontière, tous dans le train étaient debout dès l'aube et s'affairaient pour se préparer au changement. La pluie cinglait tristement les vitres de la voiture tandis que nous mangions notre repas frugal constitué de pain noir aigre et de café clair. Pour la plupart, nous étions partis depuis un mois et étions épuisés par le voyage. Nous nous demandions confusément ce qui se passait en Russie. Aucune nouvelle n'avait été divulguée en Suède depuis l'annonce à moitié crédible de l'offensive germanique sur Riga.

Par un matin gris et triste de septembre, le petit ferry-boat glissant sur les eaux noires et boueuses entre Haparanda et Tornea \*, transportant le même train de passagers et leurs piles de bagages, nous débarqua sur le rivage de la Finlande. Une bruine obstinée s'ajoutait à notre inconfort. Dès que nous descendîmes du bateau, j'eus un premier aperçu de l'armée russe : des hommes gigantesques, pour la plupart des ouvriers et des paysans, en vieux uniformes maculés de boue dont tous les emblèmes du tsarisme avaient été soigneusement enlevés. Les boutons de cuivre avec l'insigne impérial, les épaulettes dorées ou argentées, les décorations, tout avait été remplacé par un simple brassard ou un morceau de tissu rouge. Je remarquais que tous fumaient, qu'ils ne saluaient pas et que les sentinelles, avec leur allure extrêmement drôle, restaient assises sur leurs chaises. Le vernis militaire semblait avoir disparu. Par quoi avait-il été remplacé ?

Des anicroches de produisirent dès notre débarquement. Dans son excitation, une femme se mit à parler allemand. Ensuite, lorsqu'on découvrit que son passeport ne comportait pas de visa de Stockholm, elle fut refoulée brutalement à l'arrière de la file. Elle cria qu'en arrivant elle n'avait pas d'argent, que personne ne lui avait dit que le visa lui était nécessaire et qu'elle avait trois enfants mourant de faim en Russie. Sa voix était faible, traînante, avec un débit saccadé.

Un grand patriarche à barbe blanche, qui revenait après une absence forcée de trente années, se précipitait d'un soldat à l'autre.

« Comment allez-vous, mes chers enfants ? De quelle ville êtes-vous ? Depuis combien de temps êtes-vous ici. Ah, je suis heureux d'être de retour ! »

Il courait ainsi, n'attendant pas ou n'espérant pas de réponse. Les soldats souriaient avec indulgence, bien que d'humeur grave pour quelque mystérieuse raison. Finalement l'un d'eux eut un geste d'impatience.

« Écoutez, petit grand-père, dit-il sévèrement mais pas méchamment, n'êtes-vous pas au courant qu'en ce moment même, il y a vraiment autre chose à penser en Russie qu'à réunir les familles ? »

---

\* Villes de Suède et de Finlande [NDE].

Le vieil homme comprit que, derrière ces mots, se cachait quelque chose ayant un sens profond. Il eut l'air troublé, pitoyable. Pendant de nombreuses années, il avait vendu des livres radicaux à Londres ; il s'était immergé dans ces livres. Il ne s'était pas préparé à l'action ; il revenait pour célébrer un millénaire, pour mourir en paix dans une Russie libre, heureuse et joyeuse. À présent, on voyait voltiger sur son vieux visage le pressentiment d'une peur. Il empoigna nerveusement le bras du soldat.

« Qu'est-ce que vous m'avez dit ? cria-t-il. La Russie n'est pas libre ? Ce n'est pas le commencement du bonheur et de la paix ? »

– Le travail commence, s'écrièrent plusieurs soldats. Maintenant c'est le début de *davantage de luttés et de morts !* Vous autres les vieux, vous ne comprendrez jamais que le boulot n'est en aucun cas terminé. N'y a-t-il pas des ennemis à l'extérieur et des traîtres à l'intérieur ? ... »

Le vieil exilé devint tout à coup sombre et se recroquevilla.

« Quel est le problème ? » dit-il à voix basse.

Pour toute réponse, ils montrèrent le panneau sur lequel une grande affiche venait d'être apposée. Nous rejoignîmes un petit groupe de personnes très agitées et lûmes :

À tous ! à tous ! à tous !

Le 26 août (le 8 septembre dans notre calendrier), le général Kornilov a dépêché auprès de moi V.N. Lvov, membre de la Douma, avec la demande de lui remettre le pouvoir civil et militaire, en précisant qu'il formera un nouveau gouvernement pour diriger le pays. J'ai vérifié l'autorité de ce membre de la Douma par une communication téléphonique directe avec le général Kornilov. J'ai vu, dans cette demande adressée au gouvernement provisoire, le désir d'une certaine classe du peuple russe d'exploiter la situation désespérée de notre nation, pour restaurer ce système d'ordre qui serait en contradiction avec les acquis de notre révolution. En conséquence, le gouvernement provisoire considère nécessaire, pour sauver le pays, la liberté et le gouvernement démocratique, de prendre toutes les mesures susceptibles d'assurer l'ordre dans le pays, et toutes celles empêchant toute tentative d'usurper le pouvoir suprême de l'État et d'usurper les droits gagnés par nos concitoyens par la révolution. Je mets en œuvre ces mesures et j'informerai plus complètement la nation sur leur nature. Simultanément, j'ai ordonné au général Kornilov de transmettre son commandement au général Klembovski, commandant en chef du front nord défendant les voies d'accès à Petrograd. De façon conjointe, je désigne le général Klembovski, commandant en chef de toutes les armées russes. Par l'application de cette dépêche, il est proclamé que la ville de Petrograd et son district sont placés sous la loi martiale. J'appelle tous les citoyens à maintenir la paix et l'ordre qui sont si nécessaires pour sauver le pays, et j'appelle tous les officiers de l'armée et de la flotte à accomplir leur devoir en défendant la Nation face à l'ennemi extérieur.

(signé)

Le Premier ministre KERENSKI

Ainsi donc, j'arrivais lors du pic d'une contre-révolution ! Kornilov marchait sur Petrograd. Petrograd était en état de siège. En ce moment même, on devait creuser des tranchées en dehors de la ville. La dépêche de Kerenski était vieille de deux jours. Que s'était-il passé depuis ? Les rumeurs les plus folles se succédaient. En fait, les exagérations dans la prose chauffée à blanc de chaque reportage confirmaient que la physionomie d'ensemble du pays avait complètement changé. Nous marchions de long en large dans la gare sous bonne garde ; comme des prisonniers...

La confusion la plus totale régnait. Les passeports et les bagages étaient examinés à maintes reprises. Je fus conduite dans une petite pièce froide et mal éclairée par six soldats munis de ce qui ressemblait à de longues baïonnettes. Une fille russe trapue s'y trouvait. Elle me fit signe d'enlever mes vêtements, ce que je fis en m'interrogeant. Dès que je fus déshabillée, elle m'ordonna de les remettre sans aucune explication. J'étais curieuse d'en connaître la raison.

« C'est juste le règlement », dit-elle en souriant de mon incompréhension.

Il y avait là des officiers britanniques qui me conseillèrent de ne pas poursuivre mon chemin. « Les Allemands ont pris Riga et s'apprêtent à traverser la Dvina. Lorsqu'ils atteindront Petrograd, ils vous tailleront en pièces ! » Avec de pareilles sombres prévisions, je quittai la ville frontière et me hâtai de traverser cette Finlande au paysage plat et monotone.

## Chapitre II

---

### DE LA FRONTIÈRE À PÉTROGRAD

[Retour à la table des matières](#)

Personne ne pensait que notre train réussirait à atteindre Petrograd. Au cas où il aurait été stoppé, j'étais décidée à continuer à pied. J'étais donc extrêmement heureuse de chaque mile que nous parcourions. Ce fut un voyage loufoque qui tenait plus du jeu extravagant que d'un épisode de la vie réelle.

Dans le compartiment à côté du mien se trouvait un général, un homme d'un extrême raffinement, terriblement soigné, avec des moustaches cirées. Il y avait plusieurs monarchistes, un courrier diplomatique, trois aviateurs d'opinions politiques incertaines et, plus loin, nombre d'exilés politiques qui avaient été retenus aux frais du nouveau gouvernement. De rudes soldats, presque en loques, grimpaient continuellement dans le train, nous dévisageaient et repartaient. Souvent, ils hésitaient devant la porte du général et le regardaient avec suspicion ; ils ne l'honoraient jamais de la moindre marque de déférence militaire. Lui, il restait assis sur son siège, rigide, les fixant froidement du regard. Nous étions tous beaucoup trop perturbés pour rester silencieux ou même discrets. À chaque gare, nous nous précipitions dehors pour prendre des nouvelles et acheter les journaux.

Arrivés à un certain endroit, on apprit que les cosaques étaient tous avec Kornilov, de même que l'artillerie ; les gens étaient désespérés. À l'annonce de ces nouvelles alarmantes, les monarchistes commencèrent à se faire entendre. Ils me confièrent le fond de leur pensée, à savoir qu'il fallait torturer publiquement les leaders révolutionnaires puis les exécuter.

La dernière rumeur laissait entendre que Kerenski avait été assassiné et que c'était la panique dans toute la Russie, que le sang coulait à flot dans les rues de Petrograd. Les exilés affichaient une mine pâle et malheureuse. Voilà donc ce qu'était le joyeux retour chez eux ! Ils soupiraient, mais étaient extrêmement courageux. « Fort bien, nous allons à nouveau lutter, encore et encore ! » disaient-ils avec une merveilleuse détermination. Je ne faisais aucun commentaire. J'éprouvais un curieux sentiment de solitude ; j'étais consciente d'être une étrangère dans un pays étranger.

Dans toutes les gares, les soldats se rassemblaient par petits groupes de six ou sept et bavardaient, argumentaient, gesticulaient. Une fois, un grand moujik à la barbe en broussaille passa sa tête par la fenêtre d'une voiture, pointa du doigt une voyageuse bien habillée et beugla d'un ton interrogatif : « Burzhouee ! » (Bourgeoise). Il avait l'air comique, mais personne ne rit...

L'excitation était telle qu'il nous était bien difficile de rester assis. Nous nous rassemblions dans le couloir étroit pour regarder la campagne désolée, pour lire les journaux, nous perdre en conjectures...

Toute cette situation confuse semblait avoir aiguisé notre appétit. À Helsingfors [Helsinki], nous vîmes un monceau de plats de nourriture au wagon-restaurant. À la porte, un garçon nous expliqua la procédure : nous devons d'abord acheter des tickets. Nous pourrions

ensuite manger autant qu'il nous plairait. À notre grand étonnement, la caissière refusa l'argent russe que nous nous étions prudemment procuré avant de quitter la Suède.

« Mais c'est ridicule, lui dis-je. La Finlande fait partie de la Russie ! Pourquoi ne prenez-vous pas cette monnaie ? »

Ses yeux lançaient des éclairs. Elle rétorqua :

« Elle ne fera plus partie de la Russie ! La Finlande sera une république ! »

C'était là une situation toute nouvelle. Les complications survenaient maintenant très rapidement.

Nous étions totalement désespérés. Nous marchions de long en large en nous plaignant amèrement. Il nous était donc impossible d'acheter de la nourriture. Cette mauvaise surprise augmenta notre faim de façon alarmante. Nous fûmes sauvés par un passager d'une autre voiture qui avait plein de marks finlandais et souhaitait récupérer nos roubles.

À Wiborg, nous avons ressenti une tension intense et menaçante. Nous avions tout à coup peur de demander des nouvelles aux gens attroupés sur le quai. Il y avait littéralement des centaines de soldats, le visage hagard dans la pénombre de la fin de l'après-midi. Les bouts de conversation que nous pouvions attraper au vol nous faisaient frémir : « Tous les généraux doivent être tués ! », « Nous devons nous débarrasser de la bourgeoisie ! », « Non, ce n'est pas juste », « Je ne suis pas d'accord avec ça ! », « Tout meurtre est mauvais... »



Le Général Kornilov  
qui dirigea la contre-révolution en septembre.

Un jeune homme pâle et mince, à côté de moi, laissa échapper à l'imprévu, dans une sorte de chuchotement, « c'était terrible... Je les ai entendus crier ! ».

Je le questionnai anxieusement :

« Entendus qui ? Entendus qui ? »

– Les officiers. Les beaux officiers brillants ! Ils ont piétiné leurs visages sous leurs lourdes bottes, ils les ont traînés dans la boue... et jetés dans le canal. »

Il regardait apeurer de haut en bas. Ses mots sortaient par saccades.

Ils ont terminé à présent, dit-il en continuant à trembler, ils en ont tué cinquante, et je les ai entendu crier. »

Dès que le train repartit, on se mit à rassembler tous nos fragments d'informations, ce qui permit de reconstituer l'histoire suivante :

Très tôt la veille étaient parvenus les messages de Kerenski ordonnant aux troupes de Petrograd de défendre la ville. Les officiers avaient bien reçu ces messages, mais ils étaient restés cois et n'avaient donné aucun ordre. Les soldats nourrissaient de forts soupçons. Ils murmuraient entre eux. Leurs murmures se transformèrent bientôt en un grondement de colère. Suite à la proposition de quelqu'un, ils formèrent un groupe pour aller chercher les messages. Ils les trouvèrent. Leurs pires soupçons étaient confirmés. Un accès de fureur et de vengeance les submergea. Ils ne s'attendaient pas à séparer les coupables des innocents. Les officiers étaient des sympathisants de Kornilov, des aristocrates, des ennemis de la révolution ! Rapidement, la colère furieuse leur fit subir un châtement terrible.

Les détails du massacre étaient terribles, mais il n'est pas nécessaire que je les relate. Tout écrivain russe qui a eu l'occasion de s'exprimer sur la violence collective a décrit avec une extraordinaire véracité ces scènes terribles qui se succédèrent frénétiquement. Comme nous réalisons à quel point une mutinerie militaire est une des formes de révolte et de dissolution les plus graves, nos pensées voltigèrent vers des perspectives effarantes...

Nos réflexions furent interrompues par le gémissement d'un courrier russe qui se trouvait face à un dilemme singulier. « Qu'est-ce que je dois faire ? nous demandait-il d'un ton lugubre. J'ai été en mer pendant près d'un mois, et Dieu sait ce qui est arrivé à ce moment-là à mon malheureux pays. Dieu sait ce qu'il se passe maintenant. Si je remets ces documents à la mauvaise faction, cela me sera fatal ! »

Après minuit, on s'arrêta à Beeloostrov. C'était la dernière gare. Nous étions tous tellement persuadés que nous ne parviendrions jamais à atteindre Petrograd que nous ne fûmes pas surpris lorsque des soldats montèrent à bord et nous ordonnèrent de descendre. Cependant, nous allions bientôt nous apercevoir que ce n'était qu'une nouvelle inspection fastidieuse. Nous étions entassés dans une grande pièce vide, tremblant nerveusement, tandis que nos bagages étaient lancés pêle-mêle les uns sur les autres. À l'appel de notre nom, nous présentions notre passeport, répondions aux questions, inscrivions notre religion, le but de notre voyage en Russie et nous nous hâtons de déverrouiller nos malles face aux soldats impatients.

Les officiers nous firent tressaillir lorsqu'ils commencèrent à confisquer toutes sortes d'affaires ordinaires. Nous protestâmes autant que nous osâmes. Pour toute explication, ils répliquèrent qu'ils venaient de recevoir un nouvel ordre interdisant les médicaments, les produits cosmétiques et autres du même genre.

Une princesse indignée se trouvait près de moi dans la file. Ses bagages contenaient de nombreuses et précieuses « aides à la beauté » que les censeurs timides et des fonctionnaires des douanes avaient laissé passer auparavant. Mais ce nouvel ordre déraisonnable bouleversait tout : les bâtons de rouge à lèvres comme les parfums rares, la poudre française, la brillantine, la teinture capillaire, tout était jeté brutalement dans une grande boîte non peinte, une boîte dont le contenu grimpa de plus en plus haut. Cette boîte avait le pouvoir magique de transformer ce qui était de l'art dans un sac à main en déchets avalés par une gueule insatiable.

La princesse plaida sa cause auprès des soldats, fit usage de ruses féminines, éclata en sanglots. Pauvre et malheureuse princesse de 40 ans avec un beau et séduisant mari de 23 ans ! La situation était beaucoup plus subtile pour ces cruels défenseurs de la révolution ! Seul un vieux monarchiste osa faire preuve de bienveillance, mais je remarquai qu'il prit soin de s'exprimer en anglais, une langue que peu de ses compatriotes pouvaient comprendre.

Madame, fit-il remarquer d'un ton irrité, il y a un fort relent de moralité stupide dans toute cette affaire. Vous devez ne pas oublier que, pour les gens incultes, tous les produits d'élégance raffinée sont considérés comme immoraux ! »

Son mari la consola tardivement.

« Restez sereine, ma chérie, vous retrouverez tout cela plus tard. »

Mais il ne put tenir sa promesse, car au cours de ces rudes journées de nouvel ordre, les produits cosmétiques ne furent plus considérés comme importants, et les dames russes se virent obligées de sortir « au naturel ».

En arrivant à Petrograd à trois heures du matin, nous étions préparés à tout sauf à l'ordre apparent et au silence profond qui surviennent avant l'aube. Mes compagnons de voyage se dispersèrent bientôt et se perdirent dans la nuit. Je me retrouvais déboussolée dans cette grande gare, avec le peu qu'on avait laissé dans mes bagages.

Bientôt un jeune soldat arriva en courant. « *Aftmobile ?* » demanda-t-il d'une voix mielleuse. « *Aftmobile ?* » Je fis signe que oui, une grande voiture grise se gara devant nous. À l'intérieur, il y avait un autre soldat, tout aussi jeune et aimable. Je leur donnai le nom d'un hôtel dont quelqu'un m'avait parlé : l'hôtel d'Angleterre.

La voiture tournoyait dans les rues désertes. Çà et là, nous rencontrions des sentinelles qui nous interpellèrent brusquement. Nous donnions le bon mot de passe et on nous laissait passer. Je brûlais de curiosité. Ces soldats n'avaient ni brassards ni morceaux de ruban. Je n'avais aucun moyen de savoir d'où ils venaient et qui ils étaient... L'un d'eux voulait se distraire. Il commença donc à me raconter les cinq premiers jours de la révolution et à quel point cela avait été merveilleux.

Les manifestants portaient un homme sur leurs épaules ; dit-il, quand ils virent arriver les cosaques. Et cet homme criait, « si vous êtes venus pour détruire la révolution, tirez d'abord sur moi », les cosaques répliquèrent « nous ne tirons pas sur nos frères ». Certains anciens qui

se souvenaient à quel point les cosaques avaient été nos ennemis et depuis si longtemps devinrent littéralement fous de joie. »

Il cessa de parler. Un bruit émergeait mystérieusement de l'obscurité. Toutes les cloches des églises commençaient à gronder sur la ville endormie. C'était comme une sorte de tango barbare joué par des cloches. Je n'avais jamais rien entendu de semblable...

## Chapitre III

---

### PÉTROGRAD

[Retour à la table des matières](#)

Le portier somnolant de l'hôtel d'Angleterre fit tomber ses clés et réussit finalement à ouvrir la porte. Mes deux soldats repartirent en nous faisant joyeusement signe du bras. Je ne les ai jamais revus. Le portier prit mon passeport et le mit dans le coffre sans même l'examiner. Il gravit lourdement les escaliers devant moi jusqu'au troisième étage pour atteindre une grande suite ressemblant à une chambre forte voûtée.

Il était quatre heures du matin, et il ne faudrait pas attendre bien longtemps pour voir des lumières s'allumer. Petrograd est située très loin au nord pour les New-Yorkais. En décembre, lorsque la situation atteignit un stade désespéré que nous n'avions que très rarement de l'électricité par manque de charbon pour alimenter les centrales, il nous semblait vivre dans une obscurité perpétuelle. Dans les églises désertes, j'ai souvent recherché des bougies censées éclairer les sanctuaires des saints. Je les ramenaient chez moi subrepticement afin de pouvoir m'éclairer pour écrire. Mais en octobre, l'éclairage fonctionnait encore. Lorsque le portier appuya sur le bouton de l'interrupteur, je clignai des yeux douloureusement sous l'éclat éblouissant d'un vieux candélabre de cristal.

Je portai un regard circulaire sur la grande pièce peu accueillante où je me trouvais. Il y avait partout de l'or et de l'acajou avec de vieilles draperies bleues.

La plupart des meubles étaient encore recouverts par leurs housses d'été. J'avais l'impression que personne n'avait habité dans cette pièce depuis des années. Il y avait une odeur de moisi inhabituelle. Dans un coin reculé contigu à la pièce se trouvait mon lit et, au-delà, une énorme baignoire taillée dans le granit qui réfléchissait froidement la lumière.

Combien coûtait cette élégance ? « Trente roubles », murmura le portier à moitié réveillé. Au-dessus de mon lit, un grand panneau m'interdisait de parler allemand sous peine d'une amende de cinq cents roubles. Je n'avais aucune envie d'enfreindre la loi. Cela semble une grosse somme pour une faible satisfaction, me dis-je, en me glissant sous les draps glacés, morte de sommeil.

Je fus réveillée par des coups violents à ma porte. Un russe costaud entra et commença à brailler à propos de mes bagages. Je me frottai les yeux en essayant de comprendre quelle langue il parlait. Soudain, je réalisai qu'il parlait allemand ! je lui montrai le panneau et il éclata de rire.

Je me rendis compte plus tard que personne en Russie ne prêtait attention à ce qui est écrit sur les panneaux. Les gens les lisent et ensuite exercent leur propre jugement. Prenez la langue par exemple. Très peu d'étrangers apprennent le russe. En revanche, ils sont tout à fait capables d'avoir des vagues connaissances en français ou en allemand. Quelle est la solution ? Parlez la langue que vous comprenez. Si vous leur dites que l'allemand est la langue de l'ennemi, ils vous répondront qu'ils ne sont pas en guerre avec une langue. Par ailleurs, cette langue a été très précieuse pour la propagande diffusée en Autriche et en Allemagne.

Juste en face de ma fenêtre se dressait la ténébreuse cathédrale Saint-Isaac. J'observais les sonneurs dans les coupes massives, les cordes serrées autour de leurs épaules, de leurs

genoux, de leurs pieds et de leurs mains. Avec les petites et les grosses cloches, ils produisaient la musique la plus folle qui soit. Les gens qui passaient les regardaient aussi et, de temps en temps, l'un d'eux se signait.

Je sortis me promener sans but dans les rues, en remarquant que les petits magasins étaient maintenant tristement vides. Il est curieux de voir ce qui reste dans une ville assiégée et affamée. Il n'y avait de la nourriture que pour trois jours, et plus du tout de vêtements chauds. Je passais de vitrine en vitrine. Elles étaient remplies de fleurs, de corsets, de colliers pour chien ou de perruques !

Nul besoin de mener une grande investigation pour expliquer cette combinaison absurde. Les corsets de modèle « taille de guêpe », le plus cher, étaient démodés. Les femmes qui les portaient avaient en grande partie disparu de la capitale.

La présence de perruquiers ou de colliers pour chien était tout aussi logique. En ville, environ un tiers des femmes portait les cheveux courts, de sorte qu'il n'y avait plus débouché pour ces tas de beaux cheveux ; leur prix démarqué n'était que de quelques roubles. Un commerçant hardi aurait pu faire fortune dans ce créneau en exportant les tresses blondes, brunes ou auburn de cette population féminine émancipée qui avait cisailé ses cheveux. Il les aurait vendus en Amérique, en France ou dans un autre pays arriéré où les femmes s'accrochent encore à leurs épingles

Il en va de même à propos des colliers pour chiens. Imaginez seulement un passionné de chiens, ou même quelqu'un aimant les caresser au point d'acheter un collier cerclé d'or ou serti de diamants, tandis qu'un tribunal révolutionnaire se tient juste à côté. Quelles qu'aient été les distinctions de classe entre chiens, elles se sont effondrées avec le tsar.

Cela concerne aussi la profusion de fleurs. L'horticulture avait atteint un niveau de développement élevé avant la révolution. C'était particulièrement le cas pour les fleurs exotiques qui correspondaient aux goûts extravagants des classes supérieures. Avec le changement de gouvernement, la demande pour ces productions de luxe a brusquement cessé, mais il y a toujours des serres chaudes avec leurs vieux jardiniers. Il est impossible de rompre le vieil ordonnancement des choses en un clin d'œil. Il est aussi difficile de briser les habitudes de faire du commerce que de rompre avec les autres habitudes de la vie. Les boutiques continuaient donc à être pleines de fleurs. Sur la Morskaya, où des combats de rue acharnés s'étaient produits, il y avait trois fleuristes qui exposaient toujours les variétés les plus rares d'orchidées. Au cours des journées mouvementées de janvier, des lilas blancs avaient fait soudain leur apparition !

Ces étranges reliquats d'un autre temps refaisaient surface partout et offraient des contrastes frappants. Il y avait par exemple ces hommes qui stationnaient devant les palaces et les grands hôtels, avec leurs chapeaux ronds à la chinoise ornés de plumes de perroquets ; ils portaient des écharpes vertes, dorées ou écarlates. Leur tâche consistait à aider les gens à descendre de leur voiture. À présent, les grands personnages n'arrivaient plus. Mais eux continuaient d'être là, avec leurs écharpes défraîchies et leurs plumes tristes et dépenaillées. Ils étaient aussi malheureux que les vieux Noirs du Sud s'accrochant à leur condition d'esclaves après l'émancipation.

Le contraste était complet avec les serveurs qui s'affairaient dans les restaurants situés à l'intérieur même des bâtiments où se tenaient en faction ces *svetzars* devant les portes, comme

des courtisans sans cour. Les serveurs géraient leurs restaurants de façon coopérative, et à chaque table il y avait une petite note sèche :

« Ce n'est pas parce qu'un homme gagne sa vie comme serveur que vous devez l'insulter en lui donnant un pourboire. »

Petrograd est une ville impressionnante, énorme, massive. Les hauts buildings de New York dégagent une sorte de légèreté élancée qui n'est pas sinistre. Petrograd donne le sentiment d'avoir été construite par un géant qui ne s'est pas soucié de l'existence des êtres humains. La force rude de Pierre le Grand se retrouve dans toutes les larges rues, les espaces ouverts imposants, les grands canaux serpentant la ville, dans les rangées de palaces à n'en plus finir et les immenses façades des bâtiments gouvernementaux. Même ces éléments raffinés d'architecture que sont les gracieuses flèches dorées du vieux bâtiment de l'amirauté et les dômes ronds de la mosquée d'un bleu turquoise ne parviennent pas à briser la lourdeur...

Construite en raison de la cruelle obstination d'un autocrate, sur le corps de milliers de serfs, contre la volonté unanime de toutes les classes de la société, cette immense ville artificielle est devenue, par une ironie particulière de l'histoire, le cœur de la révolution mondiale. Elle est devenue Petrograd la Rouge !

On m'a raconté des histoires formidables sur la défaite de Kornilov. On m'en parlait comme d'une « nouvelle forme de lutte ». Chacun était impatient de donner sa version, de raconter comment les éclaireurs allèrent au-devant de l'armée des contre-révolutionnaires et fraternisèrent avec eux, comment ils les avaient vaincus « par la parole », de telle sorte que ces derniers avaient refusé de se battre et s'étaient retournés contre leurs chefs. Les versions différaient peu. L'histoire peut se résumer ainsi :

Les éclaireurs tombèrent sur l'armée ennemie qui avait établi son campement pour la nuit. Ils passèrent parmi eux en disant : « Pourquoi êtes-vous venus détruire la révolution ? » Les soldats ennemis rejetèrent cette accusation avec indignation en affirmant qu'ils avaient été envoyés pour la « sauver ». Les éclaireurs continuèrent alors à argumenter. « Ne croyez pas aux mensonges de vos chefs. Nous combattons pour la même chose. Venez à Petrograd avec nous. Assistez à nos conseils, apprenez la vérité et vous abandonnez ce Kornilov qui s'apprête à vous trahir. »

En conséquence, des délégués furent envoyés à Petrograd. Lorsqu'ils revinrent faire un compte rendu à leurs régiments, les soldats de deux armées s'unirent comme des frères.

Tandis que se poursuit cette fraternisation dont les résultats étaient incertains, à Petrograd les révolutionnaires travaillaient fébrilement. Certains me racontèrent qu'ils avaient fabriqué un canon entier en trente heures et que les tranchées encerclant la ville avaient été creusées pendant la nuit.

Des récits terribles circulaient sur la chute de Riga. La plupart des Russes avaient d'assez bonnes raisons de croire qu'elle avait été abandonnée. La ville tomba juste après que le général Kornilov eut déclaré en public : « Devons-nous payer, avec Riga, le prix pour ramener le pays à la raison ? »

Un ordre vague avait été donné à l'armée russe qui battait en retraite : « Passez au nord et tournez à gauche ! » Personne n'en expliqua jamais la raison. Les soldats désemparés battirent

en retraite pendant des jours dans la confusion, sans officiers ni instructions. Ils finirent par se retrancher, par élire des comités de soldats et par combattre à nouveau...

Les officiers qui revinrent une ou deux semaines plus tard racontèrent une histoire incroyable. Elle a été imprimée dans le journal conservateur *Vetcherneie Vremya*. Je l'ai entendue deux fois de la bouche d'hommes qui ont été capturés et j'ai tout lieu de penser qu'elle est vraie. Au moment de la chute de Riga, de nombreux soldats furent faits prisonniers. C'était vers la fin de la semaine. Le dimanche, le Kaiser fit son apparition à un office religieux et il tint un discours aux soldats russes. Il les traita de « chiens » et les fustigea pour avoir tués leurs officiers. Selon lui, ces derniers étaient des gentlemen courageux et admirables qui lui inspiraient du respect. Conformément à son idéal militaire prussien, il se livra à une démonstration pratique en autorisant les officiers à être complètement libres et en donnant l'ordre que les soldats du rang ne reçoivent que peu de nourriture, qu'ils travaillent dur et que dans certains cas ils soient fouettés. Les centaines de milliers de prisonniers russes tuberculeux, qui rentrent maintenant en Russie, prouvent par leur état à quel point ces instructions ont bien été suivies. Dans son discours aux soldats, à l'église, le Kaiser déclara : « priez pour le gouvernement d'Alexandre III, et non pour votre infâme gouvernement actuel. »

L'après-midi même, il dîna avec les officiers. Lorsque ceux-ci revinrent en Russie, ils expliquèrent que nous n'avions pas « compris » de Kaiser

À Petrograd, une des scènes poignantes qui fige le cœur, c'est de voir les longues files de gens misérablement vêtus qui attendent dans le froid glacial pour acheter du pain, du lait, du sucre ou du tabac. Dès quatre heures du matin, ils commencèrent à patienter debout alors qu'il fait nuit noire. Il arrive souvent qu'après plusieurs heures d'attente dans la queue, il y ait une rupture d'approvisionnement. La plupart du temps, ils n'ont droit qu'à un quart de livre de pain pour deux jours. Or le pain noir détrempe des paysans est indispensable à la vie – ce n'est pas un « accompagnement » comme notre pain américain. Le chou est également une denrée de base.

Lors de ma deuxième nuit à Petrograd, je rencontrai un Russe venant de New York. Nous avons arpenté la perspective Nevski de long en large. Tous les russes s'y promènent, c'est l'une des plus grandes avenues du monde. Mon ami voulut se montrer hospitalier comme le sont tous les russes, mais il était très pauvre. En passant devant un petit stand, nous y examinâmes quelques barres de chocolat qui sont très bon marché en Amérique. Il s'informa du prix : sept roubles ! Avec une désinvolture typiquement russe, il paya jusqu'à son dernier kopeck et me dit : « venez refaisons un aller et retour, cela ne fait qu'un mile... »

En dépit de réserves de nourriture de seulement trois jours, Petrograd n'était ni tragique ni triste. Les Russes supportent les difficultés sans se plaindre. Quand je suis arrivée pour la première fois, j'avais tendance à mettre cela sur le compte de leur servilité. Mais maintenant, je suis persuadée que ceci est dû à leur esprit indomptable. D'ici à quelques semaines, les voitures ne rouleraient plus du tout dans les rues. Les gens marchaient sur de longues distances, sans un murmure, et la vie de la cité continuait comme d'habitude. L'eau et l'électricité étaient coupées, et il était presque impossible de se procurer du fuel pour se chauffer. Une telle situation bouleverserait complètement New York, pas Petrograd.

Une des choses les plus remarquables chez les Russes est leur merveilleuse persévérance. D'une façon ou d'une autre, les théâtres réussissaient à fonctionner deux ou trois fois par semaine. À minuit, la perspective Nevski était aussi divertissante que la Cinquième avenue dans l'après-midi. Les cafés n'avaient rien à servir, mais ils étaient toujours pleins. La grande variété des accoutrements livrait un tableau infiniment plus intéressant. Il n'y pratiquement pas de « mode » en Russie, les hommes et les femmes portent ce qui leur plaît. À une table, on pouvait trouver un soldat avec un chapeau de fourrure penchant sur une oreille, devant lui un garde rouge en guenilles, à côté un cosaque noir et or, avec des anneaux à l'oreille et des chaînes en argent autour du cou, ou encore un homme de la division sauvage, recruté dans une des tribus les plus redoutables du Caucase, avec sa sombre cape flottante...

Les filles qui fréquentaient ces endroits n'étaient en aucun cas des prostituées, même si elles parlaient à tout le monde. Depuis la première révolution, la prostitution n'était plus reconnue comme institution. Les dégradants « tickets jaunes \* » avaient été détruits. De nombreuses femmes étaient devenues infirmières et étaient parties au front, ou bien cherchaient un autre emploi légal. Les femmes russes sont originales en matière d'habillement. Si elles s'intéressent à la révolution, de façon presque invariable, elles refusent de penser à leur manière de s'habiller et ont une apparence miteuse. Si elles ne s'intéressent pas à celle-ci, elles prennent extrêmement soin de leurs vêtements et s'arrangent pour déployer sur elles les inspirations » les plus fantastiques en la matière.

Je me souviendrai toujours de Karsavina, la plus belle danseuse au monde, qui dansait devant une salle comble au cours de ces jours de disette. Le public était merveilleux. Ces spectateurs, en haillons, privés de pain, étaient venus acheter des billets à bon marché. Je pense que Karsavina a dû se demander quel sens cela avait de danser devant cette foule de gens fatigués et sous-alimentés, au lieu de danser devant un petit cercle brillant et fermé des nobles.

Il y eut un silence de mort lorsqu'elle entra en scène. Ah ! cette manière de danser et la façon dont les spectateurs la suivaient ! Les Russes connaissent la danse comme les Italiens connaissent leurs opéras ; ils apprécient à l'extrême la beauté de chaque petite figure. Les cris sortaient de la gorge de dix mille personnes : « Bravo ! Bravo ! » Et lorsqu'elle eut fini de danser, ils ne voulurent pas la laisser partir. Elle dut revenir et danser, encore et encore, jusqu'à s'effondrer comme un papillon épuisé. Vingt fois, trente fois, elle était revenue saluer, sourire, refaire des pirouettes ; on ne comptait plus le nombre de rappels... Les gens sortirent ensuite dans la nuit noire de cet hiver humide, en serrant contre eux leurs manteaux légers.

Dans tout Petrograd, on ne voyait que des drapeaux rouges. Même la statue de la Grande Catherine dans un petit square devant le théâtre Alexandrinski n'y a pas échappé. Catherine se tenait debout avec toutes ses courtisanes favorites assises à ses pieds, et sur son sceptre flottait un drapeau rouge ! On trouvait partout ces petits signes visibles de la révolution. De grandes taches indiquaient sur les bâtiments les endroits où les insignes impériaux avaient été arrachés. Des gardes affables patrouillaient aux principaux coins de rue en s'efforçant de ne froisser personne. Et au-dessus de tout régnait le « roi de la faim », tandis qu'une pluie glaciale

---

\* Le ticket jaune, appelé aussi passeport jaune ou carte jaune, était une pièce d'identité que les prostituées devaient avoir en permanence sur elles pour travailler au sein de l'Empire russe. Il fut supprimé en 1909 [NDE].

d'automne pénétrait cette multitude de gens grelottant et mal nourris, levant leurs visages pour entrevoir la perspective d'une démocratie mondiale...

## Chapitre IV

---

### SMOLNY

[Retour à la table des matières](#)

L'Institut Smolny, le quartier général des bolcheviks, est en bordure de Petrograd. Il y a des années, il était considéré comme « perdu dans la campagne », mais en se développant, la ville l'a rattrapé, englouti et, finalement, se l'est arrogé. C'est un endroit gigantesque. Les plus grands bâtiments s'étendent en ligne droite sur des dizaines de mètres avec une coudée faisant saillie à chaque bout, formant une sorte de longue cour. Au nord, la coudée se referme là où se blottit le joli petit couvent de Smolny avec son dôme bleu mat et ses étoiles argentées. Autrefois, des jeunes filles issues de la noblesse venaient de toute la Russie pour y recevoir une « bonne » éducation.

J'ai appris à bien connaître Smolny au cours de mon séjour en Russie. J'ai vu ce lieu solitaire formé de baraquements déserts se transformer en une ruche bourdonnante et devenir le cœur et l'âme de la dernière révolution. J'ai observé ces dirigeants, qui avaient et accusés, pourchassés et emprisonnés, être élevés aux plus hautes fonctions de la nation par la masse du peuple de toute la Russie. Ils avaient été portés par la tornade d'un radicalisme qui avait balayé et qui continuait à balayer la Russie ; et ils ne savaient pas eux-mêmes pour combien de temps ni dans quelle mesure ils seraient capables de chevaucher la tornade...

Smolny a toujours été un lieu insolite. Au quotidien, dans les longs et sombres couloirs caverneux où scintillait ici ou là une faible lumière électrique, des milliers et des milliers de soldats, de marins et d'ouvriers d'usine marchaient d'un pas lourd dans leurs grosses bottes couvertes de boue. Le monde entier semblait avoir des affaires à régler à Smolny. Les parquets blancs cirés sur lesquels sautillaient autrefois les pieds légers de jeunes filles insouciantes devinrent noirs et maculés de boue. À présent, le prolétariat en marche faisait trembler ce grand bâtiment...

Je pris de nombreux repas avec les soldats dans le grand réfectoire du rez-de-chaussée meublé de banc et de grandes tables en bois brut. Un grand souffle de fraternité se propageait partout. Si vous étiez pauvre et affamé, vous étiez toujours le bienvenu à Smolny. Nous mangions avec le même genre de cuillers en bois que celles que les soldats russes glissent dans leurs grandes bottes. Nous n'avions rien d'autre que de la soupe au chou et du pain noir. Nous en étions reconnaissants, car la crainte planait constamment sur nous de ne même pas avoir cela le lendemain...

À midi, nous formions de longues queues et nous bavardions comme des enfants. « Alors comma ça, vous êtes américaine, *tavarishe*. Eh bien, comment ça marche en ce moment en Amérique ? » me demandaient-ils.

Dans une petite pièce à l'étage, on servait du thé nuit et jour. Trotsky avait l'habitude d'y venir ainsi que Kollontaï, Spiridonova, Kamenev, Volodarski et tous les autres, sauf Lénine. Je n'ai jamais vu Lénine dans aucun de ces lieux. Il restait à l'écart et n'apparaissait qu'aux plus grandes assemblées. Personne ne le connaissait bien alors que tous ceux cités précédemment discutaient des événements très généreusement.

Dans toutes les anciennes salles de classes, les dactylos tapaient sans arrêt. À Smolny, on travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pendant des semaines, Trotsky ne quittait pas le bâtiment. Il mangeait, dormait et travaillait dans son bureau du troisième étage, et toute une série de gens y pénétrait à n'importe quelle heure pour le voir. Tous les dirigeants étaient effroyablement surmenés. Ils avaient l'air pâles et hagard dû au manque de sommeil.

Des hommes arrivaient directement de la première ligne de tranchées ou des champs ou des usines. Des gens de toutes les origines ethniques de la Russie se rencontraient ici fraternellement. Au cours de ces assemblés, les hommes livraient le fond de leur cœur. Ils exprimaient des choses magnifiques et terribles. Je voudrais vous donner un exemple de ces prises de parole.

Un petit soldat fatigué, aux traits émaciés, monte à la tribune. Il est couvert de boue de la tête aux pieds, et aussi de taches de sang séché. Il cligne des yeux à cause de la lumière d'alarme. C'est le premier discours qu'il ait jamais fait de sa vie, et il le commence en s'écriant d'une voix perçante et hystérique :



Un laissez-passer à Smolny. Traduction : Comité militaire révolutionnaire des députés des soldats et des paysans. Laissez-passer no 43 au bâtiment de l'Institut Smolny. Tovaritcha Bryant, une représentante de la presse américaine. Comité du personnel St. Peters, 4 décembre 1917.

« *Tavarishi* ! J'arrive d'un lieu où les hommes creusent leurs tombes et où ils les appellent des tranchées ! On nous a oubliés dans la neige et dans le froid. On nous a oublié tandis que vous êtes là, assis, à discuter politique ! je vous le dis, l'armée ne peut plus continuer à se battre ! Il faut faire quelque chose ! Il le faut ! Les officiers ne veulent pas collaborer avec les comités de soldats, les soldats crèvent de faim et les Alliés ne veulent pas organiser une conférence. Je vous le dis, il faut faire quelque chose, sinon les soldats rentreront chez eux ! »

C'étaient ensuite des paysans qui montaient à la tribune et plaidaient leur cause. Ils affirmaient que les membres des comités paysans pour la terre avaient été arrêtés par le gouvernement provincial. Ils éprouaient un sentiment religieux envers la terre. Ils se disaient prêts à lutter et à mourir pour elle, mais ils n'attendaient plus longtemps. Si on ne la leur donnait pas maintenant, ils la prendraient.

Les ouvriers d'usine parlaient du sabotage de la bourgeoisie. Ils expliquaient comment les individus de cette classe ruinent les mécanismes délicats des machines afin que les ouvriers ne puissent pas faire tourner les usines. Ces gens fermaient les moulins pour les affamer. « Il disent que les ouvriers gagnent des sommes fabuleuses. Ce n'est pas vrai, s'écriaient les intervenants. Les ouvriers ne peuvent pas vivre avec ce qu'ils gagnent !

Inlassablement, comme le déferlement incessant des vagues, le cri de toute la Russie affamée s'élevait : *Paix, terre et pain !*

Il serait très injuste de reprocher aux dirigeants les mesures qu'ils ont prises. Selon mes observations, ils ont été poussés à les rendre par la formidable volonté de la majorité russe. Il est aussi complètement ridicule de penser que les paysans étaient écartés de Smolny. L'un des événements les plus spectaculaires qui aient eu lieu à Petrograd après la révolution fut le défilé des paysans sur plus de trois kilomètres, partant du 6 Fontanka où se tenait leur congrès panrusse pour aller à Smolny, précisément afin de montrer qu'ils approuvaient cette institution.

De multiples organisations avaient leurs bureaux à Smolny. Le comité militaire révolutionnaire, qui est désormais célèbre, travaillait dans le bureau 17 au dernier étage. Ce comité, qui a accompli des prouesses extraordinaires dans les premiers jours de l'insurrection bolchevique, était dirigé par Lazarimov, un garçon de 18 ans. La vie était palpitante dans cette salle. Les courriers allaient et venaient. Les étrangers faisaient la queue pour obtenir des laissez-passer pour quitter le pays. Des suspects y étaient amenés...

Antonov, le ministre de la Guerre, avait un bureau à Smolny, de même que Krylenko et Dybenko. C'était donc à la fois le centre politique et le centre nerveux de l'armée et de la marine.

Dans les couloirs se trouvaient des piles de littérature que les gens dévoraient avec avidité. Des pamphlets, des livres, des journaux officiels du parti bolchevique, comme le *Rabotchi Pout* ou les *Izvestia*, étaient déposés quotidiennement par milliers.

Des soldats éreintés dormaient dans les halls sur des chaises ou sur des bancs dans les pièces inoccupées. D'autres restaient éveillés et montaient la garde devant toutes sortes de salles de comité. Et si vous n'aviez pas un laissez-passer comme celui qui est reproduit dans ce livre, vous ne pouviez pas y entrer. On changeait fréquemment les laissez-passer pour maintenir les espions à l'écart.

À de nombreuses fenêtres, des mitrailleuses avaient été installées pointant leurs yeux aveugles dans l'air froid de l'hiver. Il y avait des tas de fusils le long des murs. Sur les marches de l'entrée principale, plusieurs canons étaient en position. Dans la cour, des véhicules blindés semblaient prêts à entrer en action. Smolny restait en permanence sous la garde vigilante de nombreux volontaires.

Peu importait si les réunions se prolongeaient tardivement, en général elles se terminaient à quatre heures du matin ; les tramways faisaient attendre les tramways. Quand les plus grosses tempêtes de neige bloquaient la circulation, des soldats, des marins et des ouvrières venaient dans les rues pour dégager la voie d'accès à Smolny. C'était souvent la seule ligne qui fonctionnait dans la ville.

J'ai entendu dire que Smolny était un établissement corrompu par les impérialistes allemands. J'ai essayé d'en donner une image authentique. Ce n'est pas le genre d'endroit où un quelconque impérialiste se serait senti très à l'aise. Je n'ai jamais entendu un dirigeant ou aucun des milliers de soldats, d'ouvriers ou de paysans qui s'y sont rendus exprimer la moindre sympathie pour le gouvernement allemand. En revanche, ils partagent l'avis du président Wilson qu'il faut s'adresser aux peuples d'Allemagne et d'Autriche par-dessus la tête de leurs dirigeants militaires autocratiques.

Ils réussiront. Cela apparaîtra un jour de façon flagrante aux yeux du monde qui en doute.

## Chapitre V

---

### EXPLICATION DES PARTIS POLITIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Tout changement ou développement de la situation politique en Russie apparaîtra nébuleux et incompréhensible si on ne saisit pas les positions essentielles des différents partis politiques, et si on n'a pas une idée suffisamment précise de la façon dont le gouvernement soviétique fonctionne. Pour y parvenir, il n'est pas nécessaire de s'aventurer dans toutes les subtilités concernant le socialisme, ce pour quoi le lecteur moyen n'a probablement ni le temps ni l'inclination. Il s'agit seulement d'en avoir un aperçu d'ensemble. Je ne suis pas en train d'écrire en tant que socialiste, mais comme une profane s'adressant à des profanes. Je ne cherche pas à donner des éléments d'information à des étudiants en économie politique. Ils doivent être déjà familiarisés avec ce tableau succinct et ils en savent bien plus sur le sujet.

La première chose qu'il faut garder à l'esprit, c'est que tous les partis politiques importants en Russie sont socialistes, excepté les cadets.

Le parti cadet [constitutionnel-démocrate, ou KD] est le parti de la classe des propriétaires. Il ne dispose pas d'une force armée ni d'une grande masse de gens. À une époque, il était le seul parti légal accrédité se présentant comme défenseur des réformes et de la justice. Au fur et à mesure que la révolution a progressé, il a perdu en influence et s'est effondré avec une piètre réputation.

## Partis politiques russes

Partis	Monarchistes et partis réactionnaires qui ont disparu au début de la révolution. Ces éléments ont rejoint plus tard le parti cadet.	Cadet	Mencheviks, socialistes-révolutionnaires et autres groupes socialistes modérés	Bolcheviks et socialistes-révolutionnaires de gauche
Classes représentées	Propriétaires fonciers féodaux et capitalistes réactionnaires	Propriétaires fonciers libéraux, capitalistes libéraux, professions libérales	Intellectuels socialistes, propriétaires, paysans aisés	Ouvriers industriels, travailleurs journalier et paysans pauvres
Attitude face au socialisme	Inconditionnellement hostile	Inconditionnellement hostile	Pour le socialisme, mais ils considèrent que le moment n'est pas encore venu de le réaliser	Pour le socialisme par une dictature prolétarienne
Forme de gouvernement	Autocratie	République bourgeoise parlementaire ou monarchie constitutionnelle comme en Angleterre	République parlementaire reposant sur une coalition des socialistes et des classes bourgeoises	République reposant sur des soviets de députés de soldats, d'ouvriers et de paysans
Position par rapport à la guerre	Coalition des autocraties et de la Grande Russie	La Russie est une grande puissance liée aux Alliés. Ils veulent les Dardanelles et l'expansion en Asie mineure	Ils veulent la paix sans rompre avec les Alliés.	Paix générale et immédiate et démocratique. Hostiles à l'Allemagne mais n'ayant pas non plus de sympathie pour les buts de guerre impérialistes allégués par les autres belligérants.

Lorsqu'elle parle des cadets, Maria Spiridonova dit ceci :

« Il est impossible en ce moment d'être plus réactionnaire qu'un cadet. La raison en est simple. Personne n'ose se prononcer ouvertement en faveur d'une monarchie ou se déclarer hostile au socialisme. Donc, tous les gens qui sont monarchistes et hostiles au socialisme se cachent naturellement derrière le parti cadet. Ils se prétendent cadets, alors qu'en fait ils n'en sont pas membres et font tout leur possible pour détruire ce parti. C'est la raison pour laquelle

ce parti, qui était autrefois un parti libéral honnête, est devenu l'organisation des cents-Noirs<sup>\*</sup>, haïe et méprisée. »

Dans un de ses discours, Catherine Breshkocski a également exprimé la même opinion :

« En ce qui concerne nos capitalistes, petits ou grands, je dois vous dire qu'une grande et sanglante faute leur incombe. Je suis impartiale – vous savez de quelle classe je viens – et vous répète que l'ennemi dans notre pays est tout simplement cette classe capitaliste et marchande. »

Si on essaie de comparer le gouffre profond qu'il y a entre la masse de la population en Russie et notre propre population où les lignes de séparation sont difficilement visibles, nous devons avoir à l'esprit que plus de 80 % de la population en Russie appartient au prolétariat ou au semi-prolétariat. Cela veut dire que soit les gens sont dépourvus de toute propriété, soit ils ont une exploitation si petite qu'ils ne peuvent pas en vivre. D'autre part, après la révolution, les classes des propriétaires ont, d'une manière ou d'une autre, refusé de collaborer avec les organisations démocratiques des masses. Elles ont mobilisé tous leurs efforts pour briser ces institutions.

Nos journaux écrivent souvent que les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks sont des gens « raisonnables », et que les partis conservateurs sont opposés aux bolcheviks radicaux. Ils présentent fréquemment les bolcheviks comme des anarchistes et des maximalistes. Toutes ces idées sont loin d'être correctes. Les mencheviks et les bolcheviks sont deux fractions d'un même parti et, jusqu'en 1903, ils ont travaillé ensemble. Ils ont toujours exactement le même programme, mais ils divergent quant à leur tactique. Les uns et les autres sont des sociaux-démocrates marxistes. Leurs noms viennent de leur scission. La majorité a suivi les bolcheviks et la minorité les mencheviks. C'est pourquoi on les appelle les majoritaires et les minoritaires. Les uns et les autres se prononcent pour la socialisation de l'industrie et de la terre. Mais ils se séparent sur la tactique.

En octobre 1917, les bolcheviks ont adopté le programme sur la terre des socialistes-révolutionnaires. Il s'agissait de répartir provisoirement, tout en abolissant la propriété privée.

Le parti socialiste-révolutionnaire est le parti des paysans. Il est de loin le plus grand parti en Russie. Il a connu une scission en 1917. Il est maintenant divisé en deux groupes connus sous le nom de socialistes-révolutionnaires pour son aile droite, et socialistes-révolutionnaires de gauche pour son aile radicale.

Désormais, l'aile droite des socialistes-révolutionnaires – les mencheviks – de même que les cadets ne sont plus suivis et n'ont pas de forces armées. Les masses actives ont rejoint l'aile gauche des socialistes-révolutionnaires qui collabore avec les bolcheviks et soutient le gouvernement soviétique.

Si les masses se sont éloignées des groupes modérés, c'est dû en grande partie à la politique menée par le gouvernement composé de socialistes et d'éléments de la bourgeoisie qui a rejeté les aspirations des masses russes voulant la paix, la terre et le contrôle de l'industrie.

---

\* Mouvement monarchiste, nationaliste et antisémite apparu en 1905, responsable de pogroms et d'exécutions d'intellectuels et de militants révolutionnaires [NDE].

Dans une révolution moderne, tous les partis au centre disparaissent ou deviennent sans importance. En Russie où le prolétariat est armé, il est devenu le seul groupe ayant une réelle influence. Les bolcheviks sont au pouvoir parce qu'ils se plient à la volonté des masses. À l'instant même où ils n'exprimeraient pas cette volonté, ils seraient renversés.

Il existe d'autres petits groupes socialistes en Russie ; notamment les mencheviks internationalistes qui sont une branche du parti menchevik, Edinstvo, le parti de Plékhanov \* qui est l'aile droite extrême des mencheviks et favorable à la guerre, les troudozniks ou socialistes populistes qui sont un parti à moitié socialiste, les sociaux-démocrates internationalistes unifiés (le parti de Gorki \*, etc.

Les maximalistes sont un petit groupe qui est un rejeton du parti socialiste-révolutionnaire. Leur programme correspond en pratique à l'anarchisme agraire.

Les bolcheviks ne sont pas des anarchistes mais des socialistes, avec un programme politique et pas un programme uniquement économique. Ce qui le démontre le mieux est le fait qu'ils se sont opposés aux tentatives irresponsables des anarchistes de confisquer des propriétés par les armes.

## **LE GOUVERNEMENT SOVIÉTIQUE**

Les soviets ont été l'une de ces formes d'organisation que les masses russes ont adoptées tout naturellement étant donné leur longue expérience d'institutions communistes primitives. Ils doivent leur solide enracinement dans la population au fait qu'ils sont les organes politiques les plus réceptifs et démocratiques qu'on ait jamais inventés.

Le soviet est un organe de représentation proportionnelle directe qui s'appuie sur de petites unités de la population, avec un représentant pour cinq cents personnes. Il est élu au suffrage égalitaire, à scrutin secret, et a le pouvoir de destituer un élu à tout moment. Il n'y a pas une périodicité régulière pour élire un soviet. Cependant, les délégués à titre individuel peuvent être écartés ou réélus par leurs électeurs à tout moment. Dès lors, le sentiment des masses de la population s'inscrit immédiatement dans le caractère du soviet. Les soviets reposent directement sur les ouvriers dans les usines, sur les soldats dans les tranchées et sur les paysans dans les champs.

Chaque ville a un soviet mixte, un *soviet des députés des soldats et des ouvriers*. Les différents services des villes ont également leur soviet. Les provinces, les districts et certains villages ont des *soviets de paysans*. Le congrès panrusse des soviets comprend des délégués des soviets de province qui peuvent aussi être élus directement ; la proportion est d'un délégué pour vingt-cinq mille électeurs.

---

\* Gueorgui Plekhanov (1856-1918), fondateur du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR) en 1898. Entra en conflit avec son ancien disciple Lénine avant la révolution de 1905 et rejoignit les positions mencheviks [NDE].

\* Maxime Gorki (1868-1936) ? Grand écrivain progressiste, peintre des misères du peuple russe, on lui doit notamment la pièce *Les Bas-Fonds* (1902) et le roman *La Mère* (1907). Compagnon de route des bolcheviks, il se montre pourtant très critique après Octobre avant d'évoluer progressivement vers le statut d'écrivain officiel du régime stalinien. Père du « réalisme socialiste » [NDE].

Le soviet panrusse se réunit en général tous les trois mois. Il élit un Comité exécutif central qui le Parlement du pays. Le Comité exécutif central comprend près de trois cents membres. Les commissaires du peuple forment le cabinet ou le ministère. Trotski est l'un d'eux, Lounatcharski un autre, et ainsi de suite. Les commissaires sont élus par le comité exécutif central. Ce sont tout simplement des hommes à la tête d'un collège pour chaque ministère du gouvernement. Lénine est le président des commissaires.

La finalité des soviets ne consiste pas seulement à être une représentation territoriale mais aussi un organe de classe. C'est un organe qui représente principalement une classe, à savoir la classe ouvrière.

*Les soviets sont la seule force organisée en Russie qui soit résolument anti-allemande.* Il n'est pas nécessaire de se livrer à de plus amples explications. Il suffit de dire que sur toutes les questions, le gouvernement de Kerenski et le gouvernement des soviets s'opposent et ne peuvent pas cohabiter.

Il y a un autre point important que l'on doit garder en mémoire. Si les deux gouvernements ont pu coexister si longtemps, c'est uniquement parce que les soviets ont toléré l'existence du gouvernement provisoire.

## Chapitre VI

---

### LE CONGRÈS DÉMOCRATIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque la contre-révolution dirigée par le général Kornilov parvint à son apogée, que la Russie affolée par ses ennemis intérieurs et extérieurs s'engagea à fond dans cette voie et, en pleine confusion, permit la chute de Riga, le Comité exécutif des soviets panrusses exigea la tenue d'un congrès démocratique. Il devait être la préfiguration de l'Assemblée constituante et rendre impossible la contre-révolution.

Comme prévu, environ un mois plus tard, mille six cents délégués de toute la Russie répondirent aux convocations. Cet après-midi de la mi-septembre était froid. La pluie brillait sur les trottoirs et tombait de la grande statue de Catherine en éclaboussant les feuillages du petit square devant l'entrée du théâtre Alexandrinski. Les délégués défilaient devant les longues files de soldats, présentaient leur carte avec solennité et s'engouffraient dans l'immense bâtiment magnifiquement éclairé

Notre armée de journalistes, dont environ six parlaient anglais, fit le tour pour emprunter l'entrée des artistes. Il nous fallut grimper des escaliers sombres, en descendre encore plus, marcher sur la pointe des pieds dans les coulisses pour finalement émerger dans le fosse d'orchestre où les places nous avaient été réservées.

Sur la scène, les membres du présidium siégeaient à de grandes tables. Derrière eux se trouvait le soviet de Petrograd au grand complet. Les délégués étaient assis dans la salle et les galeries du théâtre. Presque tous les dirigeants révolutionnaires étaient présents. Il y avait des représentants des soviets panrusses des ouvriers et des soldats, des soviets panrusses des paysans, des délégués provisoires des soviets d'ouvriers et de soldats, des délégués des soviets régionaux de paysans, des syndicats ouvriers, des comités de l'armée au front, des coopératives d'ouvriers et de paysans, des employés des chemins de fer, des employés de la poste et du télégraphe, des employés du commerce, des délégués des professions libérales (docteurs, avocats, etc.), des zemstvos \*, des cosaques, de la presse et des organisations nationalistes, notamment d'Ukrainiens, de Polonais, de Juifs, de Lettons, de Lituaniens, etc. Jamais auparavant une telle assemblée ne s'était réunie en Russie.

Les loges, autrefois exclusivement réservées aux membres de la famille du tsar, étaient occupées par des diplomates étrangers et des visiteurs distingués. Des banderoles révolutionnaires flamboyantes y étaient accrochées. Les armoiries royales et les autres insignes impériaux avaient été arrachés des murs laissant de grandes taches grises étonnantes sur la riche combinaison d'or, d'ivoire et de couleur pourpre. Nous avons eu à peine le temps d'y jeter un œil quand le congrès fut ouvert officiellement par le président Tchkhéidzé \*\* et

---

\* Sous le tsarisme, le zemstvo était un organisme d'un district rural dirigé par des notables libéraux et des propriétaires fonciers. Il prenait surtout en charge l'aide sociale et l'éducation des paysans. Pendant la guerre, il s'est aussi occupé des problèmes d'approvisionnement. On peut traduire zemstvo par assemblée provinciale [NDE].

\*\* Nicolas Tchkhéidzé (ou Tchéidzé) est né en 1864 dans une famille aristocratique. Chef de l'opposition au sein des 3<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Douma (1907-1916), président du comité exécutif du soviet de Petrograd (février-octobre 1917). Se suicide en France en 1926 [NDE].

que Kerenski arriva pour faire sa déclaration. Toute la journée, des rumeurs avaient couru à Petrograd selon lesquelles il serait absent et avait désapprouvé la tenue du congrès. L'effervescence contenue suscitée par son apparition était palpable dans toute la salle.

Seules des personnes dégagant un grand charisme peuvent retenir le souffle d'un public rien qu'à la façon dont Kerenski le fit en traversant rapidement la scène. Il était vêtu d'un simple uniforme brun de soldat, sans la moindre épaulette ou le moindre bouton de laiton indiquant ses fonctions de commandant en chef de l'armée et de la flotte russes, ou celle de ministre-président de la République russe. Cette simplicité accentuait quelque part la dignité de sa position.

De façon symptomatique, il choisit d'ignorer les intervenants à la tribune et poursuivit sa trajectoire le menant de la salle plénière jusqu'à la scène. Cela produisit un effet de familiarité inhabituelle entre l'orateur et son public.

« À la conférence de Moscou, commença-t-il, j'occupais une fonction officielle et mon champ d'action était limité, mais ici, je suis un *tavarish* – un camarade. Il y a des gens ici qui établissent un lien entre cette terrible affaire et moi... » (il faisait référence à la contre-révolution menée par Kornilov).

Il fut interrompu par des cris : « oui, il y a des gens ici qui le font ! »

Kerenski recula comme s'il avait été frappé et tout enthousiasme s'effaça de son visage. L'extrême émotivité de cet homme, après tant d'années de combats révolutionnaires, était sidérante. Profondément conscient de la froideur et même de l'hostilité du public, il en joua habilement avec éloquence, en implorant et en mobilisant sans relâche une étrange énergie intérieure. Son visage, sa voix et ses paroles tragiques et désolés changèrent lentement et devinrent enflammés, rayonnants et triomphants. Devant la gamme superbe de ses émotions, toute opposition avait été balayée...

Après tout, ce que vous pensez de moi n'a aucune importance – tout ce qui compte, c'est la révolution. Nous sommes ici pour accomplir tout autre chose que d'accumuler des récriminations les uns contre les autres ! »

Oui, c'était vrai, et chacun dans l'assistance le ressentait au cours de son intervention. Quand il eut terminé, le public se leva pour applaudir frénétiquement.

Il descendit spectaculairement de la scène, traversa la longue allée centrale du théâtre, monta jusqu'à la loge du tsar et, en levant la main droite comme s'il portait un toast, reprit la parole : « Vive la République démocratique et l'armée révolutionnaire ! » La foule répondit en criant : « Vive Kerenski ! »

Ce fut la dernière ovation qu'obtint Kerenski. Si les Russes avaient eu le tempérament des Italiens ou des Français, je pense qu'ils auraient adoré Kerenski. Mais les russes ne se laissent jamais convaincre par des phrases et ils n'ont pas le culte des héros. Le discours de Kerenski les avait déçus. Ils les avaient charmés, mais il ne leur avait rien dit. Il y avait de nombreux détails dans l'affaire Kornilov qu'ils auraient voulu voir élucidés. Ils voulaient aussi désespérément savoir ce qui avait été fait au sujet de la conférence des Alliés où les buts de guerre étaient en discussion. Or, il ne l'avait même pas mentionnée. Une heure après son départ, son influence s'était évaporée. Les délégués se plongèrent alors dans la lutte pour trancher les questions pour lesquelles ils étaient venus.

Le congrès démocratique se poursuivit pendant neuf jours. Des centaines de délégués prirent la parole durant ce laps de temps. Ils avaient beaucoup à dire car ils avaient été réduits au silence pendant si longtemps ! Au début, le président essaya de limiter leurs temps de parole, mais une forte clameur s'éleva de l'assistance : « Laissez-les dire tout ce qu'ils sont venus faire ici ! »

La manière dont ils pouvaient s'exprimer était extraordinaire. Je me souviens des paroles de leur compatriote Tchadaev : « Les grandes choses viennent toujours des contrées sauvages. » Souvent un paysan qui n'avait jamais prononcé un discours de sa vie se lançait dans un exposé soutenu d'une heure que son auditoire suivait sans relâche avec une grande attention. Pas un intervenant n'avait le trac. Très peu d'entre eux utilisaient des notes, et chacun était un poète. Ils exprimaient les choses les plus belles et les plus simples qu'il soit. Ils avaient au fond de leur cœur ce qu'ils voulaient et comment ils le voulaient. Le problème principal était de réussir à tisser un programme satisfaisant dans l'ensemble à partir de leurs aspirations largement divergentes.

À chaque fois que le président annonçait une suspension de séance, nous nous précipitions. Tous dans les couloirs pour manger des sandwiches et boire du thé. Les séances duraient fréquemment jusqu'à quatre heures du matin, mais la soif de vérité et l'ardeur à liquider les difficultés ne fléchissaient jamais. À l'aube grise comme aux dernières lueurs du crépuscule, c'était toujours la même quête sérieuse pour trouver des solutions.

Certains événements et certaines personnalités se détachèrent nettement au cours de ces deux semaines d'éloquence pendant lesquelles les représentants de plus de cinquante peuples d'origine ethnique différente et de deux quatre-vingt millions de personnes exprimèrent tout ce qu'ils avaient sur le cœur. Je me souviens d'un grand et beau cosaque, debout devant l'assemblée, qui se lit à crier, rougissant de honte : « Les cosaques en ont marre d'être des policemen ! Pourquoi devons-nous toujours régler les querelles des autres ? »

Je me souviens d'un Géorgien, sombre et impressionnant, qui reprocha à l'intervenant qui l'avait précédé d'avoir souhaité l'indépendance nationale pour son petit pays. « Nous n'aspérons à aucune indépendance séparée, dit-il, si la Russie est libre, la Géorgie aussi sera libre ! »

Un paysan soldat à l'air doux donna cet avertissement solennel : « Retenez bien cela. Les paysans ne déposeront jamais leurs armes tant qu'ils n'auront pas obtenu la terre ! »

Une infirmière vint décrire les conditions d'existence au front. Sa voix se brisa en ensuite elle ne put dire en sanglotant que ces mots : « Oh mes pauvres soldats ! »

Un petit délégué à l'air austère se leva et déclara : « Je viens de Lettgallia... » Il fut aussitôt interrompu par des gens demandant sincèrement « Où ça se trouve ? », « est-ce que c'est en Russie ? ».

La façon de compter les votes était lente et passablement ridicule ; cela prenait des heures. Je m'adressai à l'un de mes voisins à ce sujet en lui disant qu'il y avait en Amérique des méthodes très simples pour faire ce genre de choses. (Oh, le temps, c'est des roubles ici », me dit-il en faisant allusion au faible taux de change de cette monnaie ; cela fit éclater de rire les correspondants.

À mesure que le congrès avançait, on remarquait certaines visiteuses. M<sup>me</sup> Kerenski était l'une d'elles, assise dans la première galerie, pâle et mélancolique, toujours vêtue de noir. Elle ne fit un commentaire audible qu'une seule fois. Ce fut lorsqu'un bolchevik critiqua sévèrement le gouvernement provisoire. Presque involontairement, elle s'exclama : « *Da volna ! – Assez !* »

M<sup>me</sup> Lebedev, la fille du prince Kropotkine, était assise dans l'une des loges. Elle avait fait partie de la société londonienne pendant si longtemps qu'elle semblait davantage anglaise que russe. Elle protestait ouvertement contre toutes les mesures radicales ; elle était la seule à posséder une lorgnette dans ce congrès démocratique. Cela faisait l'objet de nombreuses conversations, mais les délégués paysans ne manifestèrent pas la moindre rancœur.

Il y avait de nombreux américains dans la loge diplomatique, notamment des membres d'une mission de la Croix-Rouge. Le colonel Thompson et le colonel Raymond Robbins assistaient à presque toutes les séances et y montraient un vif intérêt. Robbins descendait souvent dans le secteur des journalistes pour discuter de la situation avec nous.



Tchkheïdzé, président de la Conférence démocratique  
et du pré-Parlement

Parmi les délégués à forte personnalité se trouvaient trois hommes malades, Tchkhéïdzé, Tsereteli \* et Martov \*\*, qui étaient atteints par la tuberculose à un degré dangereux. Tchkhéïdzé est un Géorgien au regard d'aigle qui a dépassé l'âge moyen. C'était un président remarquable. Grâce à sa vive présence d'esprit, il était toujours capable de maîtriser les brusques tollés qui menaçaient continuellement le déroulement du congrès. Il est à noter que la seule nuit où il fut trop malade pour assister à la séance, un clivage sérieux avec les bolcheviks se produisit. Tchkhéïdzé est un menchevik qui a été un moment donné professeur d'université.

Tsereteli est également géorgien, menchevik et proche de Kerenski. Il était incontestablement à ce moment-là l'homme le plus puissant de Russie. Les manières, et tout l'aspect de Tsereteli, sont tellement asiatiques qu'il avait un air presque absurde dans son costume d'homme d'affaires bien taillé ; il est impossible de ne pas l'imaginer dans une longue robe ondoyante. Il a été membre de la troisième Douma, et sa santé a été brisée par sept années de travaux forcés en Sibérie.

Martov a l'air gris et épuisé. Sa voix est constamment enrouée à cause de son mal à la gorge. Il est très aimé de ses concitoyens et on le connaît partout comme étant un écrivain brillant. Exilé en France pendant de nombreuses années, il y était devenu l'une des principales figures du mouvement ouvrier. Politiquement, il est menchevik internationaliste.

Au sein de cette assemblée remarquable étincelait, tel un Marat, la personnalité saisissante de Léon Trotski. Avec véhémence et pareil à un serpent, il influait sur l'assemblée comme un vent puissant agite des herbes. Aucun orateur ne créait un pareil tollé, une telle haine par sa moindre parole, n'utilisait de mots aussi cinglants et pourtant, par-dessus tout, gardait la tête froide. Le contraste était frappant avec un autre dirigeant bolchevique, Kamenev, qui me faisait penser à Lincoln Steffens \*. Sa façon d'exprimer ses opinions était aussi douce que celle de Trotski était violente, tranchante et incendiaire.

Verkhovski, le jeune ministre de la Guerre, était réputé pour sa ponctualité. Il est l'un des hommes les plus honnêtes et les plus sincères que je n'aie jamais rencontrés. C'est lui qui a eu en premier l'idée de démocratiser l'armée et qui a insisté pour que les alliés soient informés du moral alarmant de l'armée russe. Il était meilleur lutteur qu'orateur. En raison de sa franchise, il fut démis de sa fonction par le gouvernement provisoire.

Par ailleurs, on ne peut en aucun cas négliger la présence des vingt-trois femmes régulièrement élues comme délégués. Parmi elles figurait Maria Sipiridnova, la femme la plus forte politiquement en Russie ou dans le monde. Elle est la seule pour qui les soldats et les paysans manifestent de l'affection.

---

\* Iraki Tsereteli. Né en 1881, député social-démocrate à la 2<sup>e</sup> Douma, ministre des Postes et télégraphes puis ministre de l'Intérieur sous l'autorité de Kerenski, il fuit Petrograd au début de l'année 1918. Il devient par la suite ministre de la république démocratique de Géorgie, qu'il quitte en 1921 pour la France lors de l'invasion militaire de la Géorgie par les troupes soviétiques. Il meurt aux États-Unis en 1959.

\*\* Julius Martov, (Iouli Osspovitch Tsederbaum), né en 1873, fonde l'*Iskra* avec Lénine puis devient l'un des chefs mencheviks à la suite du II<sup>e</sup> congrès du POSDR de 1903. Il participe à la révolution de 1905, subit l'exil à Touroukhnsk. Après Octobre, il s'oppose aux bolcheviks et aux Blancs, quitte la Russie en 1920 et meurt en Allemagne en 1923 [NDE].

\* Joseph Lincoln Steffens (1866-1936), journaliste d'investigation américain et ami de John Reed [NDE].

Le congrès ne s'accorda complètement que sur une seule chose et il chargea le pré-Parlement qui allait suivre de l'accomplir. Il s'agissait de lancer un appel aux peuples du monde entier réaffirmant la formule exprimée par les soviets au printemps dernier d'une paix « sans annexions ni indemnités » et fondée sur l'autodétermination des peuples.

Un sujet particulièrement sensible revenait dans toutes les interventions, à savoir celui de la peine capitale dans l'armée. Il provoquait toujours une agitation pénible. Le sentiment général était résolument hostile à son rétablissement, mais en réalité, la question n'avait jamais été soumise au vote.

Le différend grave à propos de la coalition gouvernementale entraîna le naufrage de l'assemblée et avait presque brisé la Russie.

Une résolution lancée et lue par Trotski – Nous sommes en faveur d'une coalition de tous les éléments démocratiques, exceptés les cadets – fut adoptée de manière écrasante. Elle montrait ce qu'était le sentiment réel du pays. Tout le monde comprenait maintenant à quel point il était extrêmement tragique que cette décision ne soit pas abandonnée.

Malheureusement, juste après l'adoption de cette résolution, un mot fut amené informant que Kerenski allait annoncer la composition de son nouveau cabinet. Celui-ci comprenait des représentants du parti cadet et plusieurs hommes d'affaires de Moscou connus pour être particulièrement en désaccord avec les visées socialistes. Tsereteli se précipita au palais d'Hiver pour expliquer à Kerenski qu'il ne devait pas oser ignorer la volonté du congrès et que, dans la sanction du congrès démocratique, la formation d'un tel cabinet conduirait directement à la guerre civile.

Le matin suivant, Kerenski se présenta devant le présidium et menaça de démissionner. Il brossa un tableau tellement tragique de l'état du pays que le présidium revint au congrès avec la résolution de constituer immédiatement un pré-Parlement ayant tout pouvoir de permettre la formation d'un gouvernement de coalition, s'il pensait que cela fût absolument nécessaire, et d'admettre dans ses rangs des représentants de la bourgeoisie proportionnellement à leur nombre de représentants dans le cabinet.

Tsereteli, Dan, Lieber, Gots et d'autres politiciens soutenant le gouvernement provisoire prirent la parole encore et encore pour appuyer cette mesure. Lounatcharski et Kamenev se prononcèrent contre cette formulation, en affirmant que Tsereteli n'avait pas lu la même motion que celle qui avait été adoptée lors de la réunion du présidium. À la suite de quoi ; Tserteli perdit sa maîtrise de soi coutumière et s'écria : « La prochaine fois que j'aurai à faire aux bolcheviks, j'insisterais pour avoir un notaire et deux secrétaires ! »

Le bolchevik Naguine rétorqua en criant qu'il donnait cinq minutes à Tsereteli pour retirer ses paroles ; Tsereteli resta obstinément silencieux. Les bolcheviks utilisèrent cela comme prétexte pour abandonner l'assemblée. Ils quittèrent la salle au milieu d'un énorme tollé. Des délégués couraient dans les couloirs en criant, en implorant, en pleurant...

Cette scission sur la coalition marqua le début et la fin de bien des choses. Ce fut un vrai coup porté aux forces démocratiques qui s'étaient regroupées dans le mouvement d'autodéfense au cours de la tentative de Kornilov. Quand la mesure fut finalement mise au vote, les délégués ne furent pas autorisés à voter à bulletin secret et ceux qui votèrent pour la coalition sacrifièrent leur carrière politique. Au cours de la nuit, un formidable changement s'opéra dans cette réunion qui était calme jusqu'alors. Lorsque Spiridonova se leva et dit aux

paysans que cette mesure les dépouillerait de leur terre, ses paroles furent suivies par un grondement sourd et inquiétant. En observant ce changement, il me vint alors à l'esprit ce que signifiait réellement l'adoption de cette mesure. Elle signifiait la guerre civile. Elle signifiait un grand basculement des masses se rangeant sous la bannière des bolcheviks. Cela voulait dire que de nombreux leaders allaient émerger qui agiraient conformément aux ordres du peuple. Quant aux anciens leaders, ils allaient sombrer dans l'oubli. Cela signifiait le début de la lutte de classe et la fin de la révolution politique...

Le soir suivant, le vote pour la coalition passa à une faible majorité. Après avoir condamné les élections au pré-Parlement, les délégués sortirent sous la pluie chantante.

## Chapitre VII

---

### LE PRÉ-PARLEMENT ET LE SOVIET ET LA RÉPUBLIQUE RUSSE

[Retour à la table des matières](#)

La première réunion du pré-Parlement se tint le 23 septembre dans la vieille salle délabrée de la Douma de la ville de Petrograd. L'élection de Tchkhéïdzé comme président montra que l'appareil des socialistes modérés contrôlait encore la réunion. Autre signe de la dérive droitière, il fut décidé de discuter de la constitution du gouvernement en session secrète, en dépit de la protestation conjuguée des bolcheviks, des mencheviks internationalistes et de l'aile gauche des socialistes-révolutionnaires.

Au cours de la session secrète, Tsereteli arriva du palais d'Hiver avec le procès-verbal de l'alliance conclue à la hâte entre les socialistes modérés et la bourgeoisie. Il annonçait que la bourgeoisie participerait au pré-Parlement dans la proportion de cent membres pour cent vingt membres démocratiques, qu'un gouvernement de coalition serait formé et qu'il ne serait pas responsable devant le pré-Parlement. La coalition étant désormais actée, tout le monde s'engagea dans de violentes discussions sur le sujet auxquelles « Babushka » – Catherine Breshkovski – mit un terme à deux heures du matin d'une voix tremblante en déclarant que la coalition était juste puisque la vie humaine elle-même est fondée sur le principe de coalition...

Le jour suivant, un débat enflammé eut lieu sur la question de la peine de mort dans l'armée. Il fut suivi par de multiples discours passionnés sur la coalition, la dissolution de la Douma, la paix, la menace d'une grève des chemins de fer et la question de la terre. Ce débat se conclut par une résolution des socialistes-révolutionnaires insistant pour que la première tâche du nouveau gouvernement fut de placer immédiatement la terre sous l'autorité des comités généraux agraires des paysans.

À un moment donné, il régnait un tel pandémonium qu'une discussion violente entre Trotski et Tchkhéïdzé finit par prendre fin parce que ni l'un ni l'autre n'avait pu entendre ce que l'autre avait dit. Au cours de l'accalmie qui suivit, Babushka fit des reproches aux délégués en leur disant qu'ils s'étaient rassemblés pour sauver la Russie et que nul pas n'avait été fait dans ce sens. Avksentiev, alors président du soviet des paysans (mais plus du tout au pouvoir), déclara que si l'amendement sur la terre risquait de mettre en péril la coalition, les socialistes-révolutionnaires le retireraient. La question fut en définitive tranchée par le représentant du comité agraire lui-même qui prit la parole et fit remarquer avec âpreté que toute cette affaire était une absurdité et que le comité agraire des paysans ne voulait pas y être mêlé ; à la suite de quoi la résolution fut rejetée... À six heures du matin, les délégués rentrèrent chez eux épuisés.

Le matin suivant, Tsereteli annonça que le nom officiel du pré-Parlement serait le Conseil de la République russe, et qu'il se réunirait au palais Marinski quelques jours plus tard.

Ainsi se termina la première tentative pour mettre en place un pouvoir démocratique absolu en Russie.

## **LE CONSEIL DE LA RÉPUBLIQUE RUSSE**

Depuis la scission des forces démocratiques sur la coalition avec la bourgeoisie qui s'était déjà manifestée clairement au congrès démocratique, une nouvelle révolution, plus profonde et à tout point de vue plus significative que la première, planait au-dessus de la Russie comme une nuée orageuse.

Pendant des semaines, le Conseil de la République russe tint des séances stériles. Dès le tout premier soir, les bolcheviks par la voix de leur porte-parole Trotski, jetèrent une bombe dans cette assemblée qui n'allait jamais s'en remettre. Ils accusèrent le groupe représentant les classes possédantes d'être disproportionné par rapport à leur nombre, comme l'avaient montré les élections qui s'étaient tenues dans tout le pays. Ils accusèrent les membres d'avoir l'intention délibérée de détruite la révolution. Après avoir lancé un appel aux soldats, aux ouvriers et aux paysans de toute la Russie à se tenir sur leurs gardes, les bolcheviks quittèrent le Conseil pour ne jamais y revenir.

Ensuite, le Conseil siégea jour après jour comme une chambre hostile et divisée, incapable de prendre une seule mesure. Les mencheviks, les mencheviks internationalistes, la droite et la gauche des socialistes-révolutionnaires siégeaient d'un côté et les cadets d'un autre. À chaque vote sur une mesure importante, les voix se partageaient à égalité. Les orateurs de droite prenaient la parole et accumulaient les récriminations contre la gauche ; les orateurs de la gauche lançaient des invectives contre la droite. Pendant ce temps-là, la masse des gens du peuple quittait les vieux partis pour rejoindre les rangs des bolcheviks. Un slogan retentissait avec toujours plus de force : *Tout le pouvoir aux soviets !*

Tous les deux ou trois jours, Kerenski faisait son apparition et se lançait dans des interventions passionnées qui, pour autant, ne produisaient aucun effet. Il était reçu froidement et écouté dans l'indifférence. Les cadets en profitaient souvent pour lire leurs journaux. Au cours d'un de ces derniers discours qu'il prononça au palais Marinski, il supplia les présents d'oublier leurs divergences et de faire front ensemble d'une manière ou d'une autre jusqu'à l'Assemblée constituante. Il fut tellement accablé par le caractère désespéré de la situation qu'il quitta précipitamment la tribune, regagna son siège et se mit à pleurer ouvertement devant toute l'assemblée.

Tous ceux qui avaient compris dans quelles conditions se trouvait la Russie à ce moment-là savaient que Kerenski était le symbole d'une union fictive entre les partis. Mais personne ne pouvait prédire pendant combien de temps encore il allait pouvoir le rester. Il était malade et portait le poids de la Russie sur ses frêles épaules. En outre, il avait été trahi par ces cadets pour qui il avait œuvré avec acharnement afin de les garder dans le gouvernement. Les bolcheviks proposaient un programme concret prenant en compte les aspirations que le peuple avait le plus à cœur. Et le peuple allait vers les bolcheviks.

Une chose aurait pu sauver ce pitoyable pré-Parlement, même dans les derniers jours. C'était la conférence de Alliés pour discuter des buts de la guerre, que la Russie nouvelle avait réclamé au début de la révolution, mais qui ne s'était pas tenue en juin, avait été repoussée en septembre, puis en novembre, pour être en fin de compte clairement et complètement abandonnée. Avec la décision finale des Alliés et le désormais célèbre discours de Bonar

Law<sup>\*</sup>, la dernière bribe d'influence du Conseil de la République russe se volatilisa. Dans toute la Russie, on commençait lentement à mourir de faim ; un hiver terrible s'annonçait à nouveau, et on ne savait pas à quel espoir concret se raccrocher. Kerenski lui-même n'ignorait pas ce péril ou ce désarroi. Quelques jours avant la chute du gouvernement provisoire, il m'avait dit lui-même que le peuple avait perdu confiance et était trop épuisé sur le plan économique pour continuer à opposer une résistance efficace aux Allemands.

« L'Assemblée constituante doit être le facteur décisif, d'une manière ou d'une autre » me dit-il. Il espérait pouvoir maintenir l'unité du pays jusqu'à cette échéance, mais je ne crois pas un instant qu'il pensait y parvenir plus longtemps. Il ne pouvait pas non plus s'aventurer à prédire ce qui arriverait lorsque la Constituante se réunirait.

Le congrès panrusse des soviets devait se tenir le 25 octobre à Petrograd. Cette assemblée d'une puissance formidable allait sans aucun doute exiger d'agir immédiatement sur toutes les questions brûlantes. Et il était également certain que si le gouvernement provisoire rejetait ces exigences, les soviets renverseraient le pouvoir. Kerenski estimait qu'il devait empêcher la tenue de ce congrès par tous les moyens possibles, y compris par la force des armes. Il ne réalisait pas à quel point l'influence des bolcheviks s'était propagée. L'esprit des masses évoluait très vite, et l'armée avait massivement rallié les bolcheviks.

Kerenski avait toutefois pris en compte que la garnison de Petrograd était en grande partie constituée de bolcheviks. Le 14 octobre, il avait donc ordonné d'envoyer au front cette garnison et de la remplacer par des troupes moins bolcheviques. La garnison avait bien sûr protesté et fait appel au soviet de Petrograd. Celui-ci nomma une commission pour se rendre au front, discuter avec le général Tcherimissof et exiger de lui que, s'il envoyait des régiments pour remplacer la garnison de Petrograd, le soviet de Petrograd devrait avoir le droit de les choisir. Le général refusa catégoriquement en déclarant qu'il était le commandant en chef de l'armée et qu'on devait obéir à ses ordres.

Pendant ce temps-là, la garnison de Petrograd tenait un meeting et élisait le célèbre Comité militaire révolutionnaire. Elle exigea qu'un représentant du comité soit admis dans l'état-major du district de Petrograd. Celui-ci refusa de prendre en considération cette proposition. En réponse, la garnison déclara qu'elle n'exécuterait aucun ordre qui ne soit contresigné par le Comité militaire révolutionnaire, étant donné qu'elle soutenait que l'état-major prenait secrètement des mesures pour disperser par la force l'assemblée des soviets panrusse.

Le 23 octobre, Kerenski annonça devant le Conseil de la République qu'un ordre avait été donné d'arrêter le Comité militaire révolutionnaire. La nuit suivante, plusieurs membres du régiment Pavlovsk pénétrèrent en secret dans le bureau de l'état-major. Ils découvrirent des plans prévoyant de s'emparer de la ville avec l'aide des régiments de junkers<sup>\*</sup> et d'empêcher par la force la tenue du congrès panrusse des soviets prévue le jour suivant. Cette nuit-là, Kerenski ordonna que tous les journaux extrêmement radicaux et extrêmement conservateurs soient supprimés. Mais il était trop tard ; autant essayer de refouler la mer avec un balai. Les

---

\* Andrew Bonar Law, conservateur britannique (1858-1923), Premier ministre à la toute fin de sa vie. Le 22 mars 1917 s'est tenue une conférence des Alliés sur la Russie. Le nouveau régime a été salué, mais Bonar Law (alors chancelier de l'Échiquier dans le gouvernement de coalition de Lloyd George), a exprimé dans un discours sa crainte que la Russie ne sorte de la coalition avec les Alliés [NDT].

\* Élèves-officiers [NDE].

soviets étaient devenus l'expression politique ultime de la volonté populaire ; et les bolcheviks étaient les champions des soviets.

Après avoir découvert les plans du gouvernement provisoire, les soldats du régiment Pavlovsk mirent en place des sentinelles et commencèrent à arrêter toutes les personnes qui entraient ou sortaient de l'état-major. Juste avant, les junkers avaient commencé à s'emparer des automobiles et à les ramener au palais d'Hiver. Ils s'emparent également des bureaux de rédaction et des ateliers d'imprimerie des journaux bolcheviques. Pendant ces troubles, une réunion de l'ancien Comité exécutif des soviets se tenait à Smolny. Il était en grande partie composé de mencheviks et de socialistes-révolutionnaires de gauche. Quant aux nouveaux délégués, ils étaient presque tous des bolcheviks. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'élire un nouveau Comité central exécutif.

L'après-midi suivant, je m'apprêtais à assister comme d'habitude à la séance ordinaire du Conseil de la république russe. En jetant un coup d'œil autour de la place devant le palais Marinski, je fus convaincue que l'orage de la guerre civile qui s'était fait longtemps attendre avait éclaté. Des soldats et des marins gardaient les petits ponts sur la Moïka. Une grande foule de marins se tenait à la porte du palais et des barricades avaient été édifiées à la hâte. La nouvelle circulait qu'ils avaient arrêté les membres du Conseil de la République. En réalité, personne ne pensait que le Conseil de la République était suffisamment important pour être arrêté. Ce qui se passa réellement fut tragique. Un grand marin de Cronstadt pénétra dans la grande chambre de l'Assemblée rouge et or et annonça d'une voix forte : « Il n'y a plus de Conseil ! Rentrez chez vous ! » Et le Conseil sortit, disparaissait pour toujours de la vie politique en Russie.

## Chapitre VIII

---

### LA CHUTE DU PALAIS D'HIVER

[Retour à la table des matières](#)

Le 24 octobre fut riche en événements. Après la ridicule dissolution du Conseil de la République russe à deux heures de l'après-midi par des marins de Constadt, je me mis en route pour le palais d'hiver avec deux autres américains, John Reed et Albert Rhys Williams \*, afin de savoir ce qui était arrivé à Kerenski.

Il y avait des gardes junkers partout. Ils nous laissèrent entrer après avoir solennellement examiné nos passeports américains, une fois passé ce contrôle, nous pouvions déambuler à notre guise dans tout le palais. Nous allâmes donc directement au bureau de Kerenski. Dans l'antichambre, nous tombâmes sur un de ses élégants collaborateurs qui nous accueillit d'une manière très agitée. Babushka, nous dit-il, était partie deux jours plus tôt et Kerenski s'était également enfui après une fâcheuse aventure qui aurait pu entraîner sa capture. Au dernier moment, il s'était aperçu qu'il n'avait pas assez d'essence pour son automobile et des courriers avaient dû être envoyés à travers les lignes bolcheviques...

Tout le palais était dans un état d'extrême excitation. On d'attendait à une attaque d'une minute à l'autre et personne ne savait au juste ce qu'il fallait faire. Il y avait peu de munitions ; ce n'était qu'une question d'heures avant la reddition. Le palais d'Hiver était coupé de tout et les ministres du gouvernement provisoire y étaient reclus.

En quittant le bureau de Kerenski, nous allâmes directement vers l'entrée du palais. À cet endroit, des centaines de junkers armés étaient prêts au combat. Il y avait de la paille sur le sol où dormaient quelques-uns d'entre eux, recroquevillés dans leurs couvertures. Ils étaient jeunes et aimables. Ils nous dirent qu'ils ne voyaient aucune objection à ce que nous soyions là au cours de l'affrontement. En fait, ils trouvaient l'idée plutôt amusante.

Nous y restâmes trois heures. Je n'oublierai jamais ces pauvres garçons malchanceux, placés dans une position inconfortable. Ils avaient été élevés et entraînés dans des écoles d'officiers, et se retrouvaient maintenant dans la cour, sans le tsar, sans les traditions en lesquelles ils croyaient. Le gouvernement de Milioukov avait été plutôt mauvais, le gouvernement provisoire avait été pire et maintenant cette terrible dictature prolétarienne... C'en était trop pour eux ; ils ne pourraient pas le supporter.

Certains d'entre nous s'étaient assis sur le rebord d'une fenêtre. L'un disait qu'il voulait aller en France « où les gens vivent décemment ». Un autre se renseignait sur la meilleure méthode pour intégrer l'armée américaine. L'un, de moins de 18 ans, me dit qu'au cas où ils ne seraient pas capables de tenir le palais, il avait « gardé une balle pour lui ». Tous les autres déclarèrent qu'ils feraient la même chose.

---

\* Albert Rhys Williams, journaliste et écrivain américain né en 1883. En 1908, il participe à la campagne présidentielle du socialiste Eugene Debs (l'un des fondateurs des IWW), couvre plusieurs grèves, rencontre John Reed puis Louise Bryant, voyage avec eux en Russie, oublie son témoignage et devient activiste communiste. Il vécut en Russie de 1922 à 1928, y revint de nombreuses fois et oublia plusieurs livres sur le régime soviétique, qu'il soutint jusqu'à sa mort en 1962 [NDE].

L'un des junkers suggérés qu'on échangea des objets-souvenirs. Nous sortîmes nos petites affaires. Je récupérai une dague caucasienne en argent, une courte épée offerte par le tsar et une bague avec l'inscription : « Dieu, le Roi et Notre-Dame ». Quand la conversation commença à languir, ils nous emmenèrent ailleurs pour nous montrer la « Chambre d'or » dont ils étaient très fiers. Ils affirmaient que c'était l'une des plus belles salles de toute l'Europe. Toutes leurs paroles étaient émaillées de phrases françaises pour montrer qu'ils étaient cultivés. La Russie avait franchi plusieurs siècles, pas ces chers jeunes gens...

Alors que nous bavardions tranquillement, un coup retentit et en un instant régna la confusion la plus folle. Les junkers se précipitaient dans toutes les directions. À travers les fenêtres de la façade, nous pouvions voir les gens courir et tomber la tête la première. On attendit cinq minutes, mais aucune troupe ne se montra et aucun tir ne se produisit. Tandis que les junkers restaient en position le fusil en main, on vit surgir un personnage seul. C'était un petit homme habillé comme un citoyen ordinaire, portant un énorme appareil photo. Il traversa la place jusqu'à un endroit où il aurait fait une très bonne cible pour les deux camps. Et là, après avoir mûrement réfléchi, il commença à installer son trépied et à prendre des photos des femmes soldats qui s'affairent à transformer les réserves de bois pour l'hiver du palais en une barricade devant l'entrée principale. À cet endroit, elles étaient environ deux cents et les junkers une quinzaine. Il n'y avait absolument aucune nourriture et les réserves de munitions étaient très insuffisantes.

À cinq heures et demie, nous décidâmes d'aller à Smolny pour assister à l'ouverture de la réunion du congrès panrusse des soviets dont on avait tant parlé. En traversant l'Arche rouge, nous rencontrâmes un groupe de bolcheviques qui discutaient de la meilleure façon de prendre le palais. « Le mauvais côté de la situation, expliqua l'un d'eux, c'est que le bataillon des femmes garde le palais, et ils vont dire que nous tirons sur les femmes russes... »

À Smolny, un affrontement verbal acharné battait son plein entre d'un côté les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, et les bolcheviks et les mencheviks internationalistes. Les premiers soutenaient que toutes les questions importantes devaient être reportées jusqu'à la tenue de l'Assemblée constituante. Mais la majorité des présents ne voulaient pas les entendre. Enfin, un orateur galvanisé déclara que le croiseur Aurore était en train de bombarder le palais d'Hiver en ce moment même, et que si l'insurrection n'était pas immédiatement stoppée, les délégués des partis menchevik et socialiste-révolutionnaire, ensemble avec certains membres de la douma municipale, devraient traverser désarmés les lignes de feu pour aller mourir avec ceux du gouvernement provisoire.

Ce fut une totale surprise pour de nombreux délégués que de devoir être sacrifiés. Mais néanmoins, sous cette impulsion, un certain nombre d'entre eux suivirent l'orateur. D'autres restèrent assis, mal à l'aise, se demandant si en évaluant les choses ainsi, ce n'était pas, somme toute, pousser un peu trop loin les principes de leur parti. Cette affaire qui était en elle-même dramatique, n'eut pas beaucoup d'effet sur l'ensemble de l'assemblée. Cinq minutes après que les délégués eurent quitté la salle, l'assemblée poursuivit ses activités. Apparemment, les soldats trouvaient qu'ils s'agissaient d'une plaisanterie particulièrement bonne ; ils n'arrêtaient pas de se donner des grandes tapes dans le dos en s'esclaffant.

Nous suivîmes bien sûr les délégués qui se sauvaient.

Tous les tramways étaient à l'arrêt et nous étions à trois kilomètres du palais d'Hiver. Un énorme camion venait juste de quitter Smolny. Après lui avoir fait signe, nous grimpâmes à bord. Nous avions pour compagnons plusieurs marins et soldats et un homme de la division sauvage qui portait sa longue cape noire pittoresque

Ils nous prévinrent gaiement que nous allions probablement tous être tués, et comme il pouvait y avoir des tireurs isolés, ils me dirent d'enlever mon bandeau jaune.

Leur mission consistait à distribuer des tracts dans toute la ville et, en particulier, le long de la perspective Nevski. Ceux-ci étaient empilés très haut sur le plancher du camion au milieu des armes et des munitions. Tandis que notre véhicule progressait en brinquebalant à travers les larges rues faiblement éclairées, ils dispersaient les tracts au milieu des foules de personnes pressées de les lire. Les gens se bouscuaient sur les pavés pour en récupérer coûte que coûte un exemplaire. Dans la semi-obscurité, nous ne pouvions distinguer que les gros titres :

Citoyens ! Le gouvernement provisoire a été destitué. Le pouvoir d'État est passé entre les mains du soviet de Petrograd des députés des ouvriers et des soldats.

Avant de quitter Smolny, j'avais obtenu un laissez-passer du nouveau et célèbre Comité révolutionnaire. On pouvait y lire ceci :

N° 1

« Le Comité militaire révolutionnaire du conseil de Petrograd des députés des ouvriers et soldats donne à la *tavarishe* Louise Bryant le droit de circuler librement dans la ville.

Signé par le président et le secrétaire du Comité militaire révolutionnaire, et estampillé par la Division militaire. »

À l'endroit où le canal Ekaterina traverse la Nevski, les gardes firent savoir au chauffeur que nous ne pouvions aller plus loin. Nous avons donc sauté du camion et nous nous sommes retrouvés témoins d'un spectacle politique fantastique comme il ne s'en est jamais produit de tel dans l'histoire.

Les délégués des partis socialiste-révolutionnaire et menchevik étaient recroquevillés au milieu de la perspective Nevski. Pour étoffer leur rassemblement, ils avaient ramené divers amis, des épouses et les membres de la Douma municipale qui n'étaient pas bolcheviks, socialistes révolutionnaires de gauche ou mencheviks internationalistes. De la sorte, leur nombre devait être quelque peu supérieur à deux cents personnes. Il était alors deux heures du matin...

Pendant un instant, je l'avoue, nous étions tous plutôt impressionnés par ces candidats au martyre ; n'importe quelle personne désarmée protestant contre une force armée ne manque pas d'être impressionnante. Mais peu de temps après cependant, nous ne pouvions pas nous empêcher de nous demander pourquoi ils n'allaient pas de l'avant pour mourir à partir du moment où ils en avaient pris la décision ; d'autant plus que le palais d'Hiver et le gouvernement provisoire pouvaient être pris d'assaut à tout instant.

En parlant aux martyrs, nous avons été surpris par la façon très singulière dont ils envisageaient de convaincre les marins montant la garde que le Comité militaire révolutionnaire leur avait donné l'autorisation de passer. Si notre respect pour leur courage faiblissait, notre intérêt pour l'originalité de leurs tours de passe-passe politiques augmenta

d'un bon cran. Il était clair que mourir était bien la dernière chose que voulaient les délégués, même s'ils n'arrêtaient pas de crier à tue-tête et comme de sales gosses : « Laissez-nous passer ! Laissez-nous nous sacrifier ! »

Seuls vingt marins costauds barraient la route. Ils restaient têtus et insensibles à tous les arguments.



Premier laissez-passer délivré par le Comité militaire révolutionnaire dans la nuit où les Bolcheviks sont arrivés au pouvoir en Russie.

Traduction : laissez-passer 1. Le Comité militaire révolutionnaire du Conseil de Petrograd des députés, des ouvriers et des soldats donne à la Tavarishe Louise Bryant le droit de circuler librement dans la ville. Signé par le Président et le secrétaire du Comité militaire révolutionnaire, et estampillé par la division militaire.

« Rentrez chez vous et prenez du poison, conseillèrent-ils à ces hommes d'État poussant des hauts cris, mais n'espérez pas mourir ici. Nous avons reçu des ordres, nous ne le permettrons pas.

– Qu'est-ce que vous allez faire si tout à coup nous avançons ? demanda l'un des délégués.

– Nous pouvons vous donner une bonne fessée, répondirent les marins, mais on ne tuera aucun d'entre vous – il n'en est pas question ! »

Cela sembla régler la question. Prokopovitch, le ministre du ravitaillement, prit la tête du cortège et annonça d'une voix tremblante : « Camarades ! Retournons en arrière, refusons de nous faire tuer par des aiguilleurs ! » Que voulait-il dire au juste par-là ? Cela dépassait les capacités de mon simple cerveau d'Américaine. Mais les martyrs semblaient avoir

parfaitement compris, car ils repartirent dans la direction d'où ils venaient pour réinvestir leur quartier général à la Douma municipale.

Lorsque nous montrions nos laissez-passer, c'était comme magique, les marins souriaient et nous laissaient passer sans un mot. À l'Arche rouge, les soldats nous informèrent que le palais d'Hiver venait tout juste de se rendre. Nous traversâmes la place en courant à la suite des troupes bolcheviques. Quelques balles sifflaient, mais il était impossible de savoir de quelle direction elles venaient. Toutes les fenêtres étaient illuminées comme pour une fête et nous pouvions voir les mouvements des gens à l'intérieur. Il n'y avait qu'une petite entrée ouverte dans laquelle nous nous engouffrâmes.

À l'intérieur, les junkers avaient été désarmés et on leur avait laissé la liberté de partir. Ils durent défiler en empruntant la porte par laquelle nous étions entrés. Quand ceux avec lesquels nous étions l'après-midi nous reconnurent, ils nous firent des signes d'amitié. Ils semblaient soulagés que tout soit terminé ; ils avaient complètement oublié « la dernière balle » qu'ils avaient conservée pour eux-mêmes...

Les ministres du gouvernement provisoire furent trahis par les employés du palais, et rapidement extirpés de toutes sortes d'arrière-salles et de passages secrets. Ils furent conduits à la forteresse Pierre-et-Paul. Nous étions assis sur une longue banquette à côté de la porte pour les observer sortir. Terechtchenko m'impressionna plus que les autres. Il avait l'air si ridicule et décalé ; il était à la fois tiré à quatre épingles et tellement indigné.

Le régiment des femmes qui comptait environ deux cents recrues fut également désarmé. On leur dit de rentrer chez elles et de porter des vêtements féminins.

Toute personne quittant le palais était fouillée, de quelque bord qu'elle soit. Il y avait partout des richesses d'une valeur inestimable, et c'était très tentant d'embarquer quelques souvenirs. Je me suis toujours réjouie d'avoir été présente cette nuit-là tant on a raconté d'histoires de pillages, il aurait pu y en avoir mais je ne les ai pas vus.

Un jeune lieutenant bolchevik se tenait à côté d'une porte fermée, devant une grande table. Deux soldats procédaient à la fouille tandis que le lieutenant faisait une sorte de sermon aux intéressés. J'ai relevé quelque part ses paroles : « Camarades, ceci est le palais du peuple. C'est notre palais. Ne volez pas le peuple... ne le déshonorez pas... »

C'était amusant de voir ces grands soldats tout simples qui avaient pris la poignée brisée d'une épée chinoise, une chandelle, un cintre, une couverture, un coussin de canapé déchiré... ils reposaient tout, le visage rouge de honte. Et aucune de ces choses n'avait la moindre valeur !

Nous avons quitté le palais d'Hiver vers cinq heures du matin pour nous rendre à la Douma municipale. Là, nous sommes retombés sur nos politiciens indignés qui ne songeaient plus à se sacrifier ; ils étaient en train de former avec une extrême fébrilité ce qu'ils avaient choisi d'appeler subtilement le « Comité pour le salut du pays et de la révolution ».

Peu après être tombé entre les mains du gouvernement soviétique, le palais d'Hiver fut transformé en Musée du peuple.

## Chapitre IX

---

### L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE

[Retour à la table des matières](#)

Je crois que l'Assemblée constituante a été l'une des choses qui nous a le plus déconcertés parmi toutes celles qui se sont produites en Russie. Nous avons de bonnes raisons d'être perplexes. Ayant suivi les développements politiques aussi étroitement que je l'ai fait au cours de ces journées, j'ai trouvé cela assez difficile à comprendre. Pendant des mois, des partis radicaux avaient réclamé la Constituante – en fait depuis la première révolution. Finalement, elle fut convoquée, brusquement dissoute, sans provoquer la moindre vague dans le pays !

Il y avait bien sûr une excellente raison à cela : la Constituante avait voté contre les soviets. Et c'était une évaluation assez juste des soviets. Si jamais un pouvoir avait pu les briser, cela aurait été la Constituante. Or celle-ci s'était volatilisée à la première tentative. Le monde fut surpris et se demanda comme cela avait pu se produire. Par les baïonnettes ? Oui et non. C'est arrivé parce que le peuple était du côté des soviets et parce que les baïonnettes étaient dans les mains du peuple ; aucune force ne pouvait être mobilisée contre les soviets.

Les délégués à l'Assemblée constituante avaient été élus à partir de listes établies en septembre mais elle ne fut pas convoquée avant le mois de janvier suivant. Les élections s'étaient tenues en novembre. Le mode d'organisation des élections en Russie est le suivant : on vote pour un parti et un programme, mais les candidats sont nommés par le comité central de ce parti. À présent, la majorité de l'Assemblée constituante était composée de délégués socialistes-révolutionnaires. La scission dans le parti socialiste-révolutionnaire s'était produite avant les élections. La majorité de ses membres avait rejoint la gauche, mais le Comité central exécutif était encore dominé par la droite. Par conséquent, les délégués à l'Assemblée constituante ne représentaient pas les sentiments réels du pays à ce moment-là. Bien plus, les élections avaient eu lieu deux semaines après l'insurrection bolchevique, lorsque le pays n'avait pas encore complètement évolué à gauche et que le bolchevisme ne s'était pas encore concrétisé. En janvier, lorsque la Constituante se réunit, le pays avait basculé. Autrement dit, des élections avaient eu lieu pour l'organe suprême d'un type de gouvernement qui n'existait plus.

Maria Spiridonova est restée, plus que n'importe qui à ma connaissance, en contact étroit avec les paysans. Elle m'a dit que nombre d'entre eux n'avaient pas voté du tout et que les délégués n'avaient pas voulu les rencontrer. Une seule chose était bien claire dans leur esprit : les soviets des députés des ouvriers et des soldats devaient continuer à fonctionner ; peu importe ce que ferait l'Assemblée constituante... Il avait fallu quatre ou cinq semaines pour que la vague du bolchevisme atteigne différentes localités. Mais quand cela se produisit, le résultat fut le même. Pour autant que je puisse en juger à partir de toutes les sources d'information disponibles, les gens exigeaient *tout le pouvoir aux soviets* – sans aucune réserve.

Une conférence panrusse des paysans s'était tenue à Petrograd peu de temps après l'insurrection bolchevique. Les délégués arrivèrent en majorité comme socialistes-révolutionnaires de droite – en trois jours ils avaient rejoint l'aile gauche ; ils avaient élu

Spiridonova présidente, étaient passés du côté des soviets et s'étaient rendus en défilé à Smolny. Il y avait deux assemblées panrusse des paysans – elles firent toutes deux la même chose.

Les dirigeants bolcheviques ne savaient pas quel pouvoir aurait l'Assemblée constituante, mais au fil du temps, une chose devenait claire : l'existence des soviets et celle de l'Assemblée s'excluaient de façon absolue. La principale différence entre les deux instances était que l'Assemblée constituante incluait les cadets que la révolution de novembre avait renversés.

J'étais présente à l'ouverture de la Constituante. Ce fut un spectacle incroyable du début à la fin. Vers huit heures, les délégués se rassemblèrent ; il y avait dans l'air une excitation assez palpable. Il avait été extrêmement difficile d'obtenir des accréditations. Le palais de Tauride était plein à craquer. J'étais assise juste derrière le présidium dans une petite galerie réservée aux journalistes

Lindhagen, le maire de Stockholm qui musardait dans notre coin, nous chuchota : « On va assister à un spectacle courant au Far-West... tout le monde porte un flingue. »

Victor Tchernov fut élu président. Il avait eu autrefois une grande influence auprès des paysans, mais s'était discrédité en se prononçant pour la coalition au congrès démocratique. Dès qu'il prit la parole, il fut sifflé et hué par la gauche. Tsereteli était le seul membre de l'Assemblée constituante qui était écouté avec respect par les deux côtés de l'assistance. C'était un grand homme, le meilleur des leaders des partis socialistes modérés. Je n'ai jamais compris pourquoi Kerenski, et non pas Tsereteli, avait été nommé chef de la nation sous le gouvernement provisoire. Tsereteli dépassait de loin Kerenski, de même que Lincoln dominait Buchman ou Cleveland. Mais les partis du centre et leurs leaders ne peuvent jamais se maintenir en temps de révolution, et Tsereteli est tombé avec tout le reste.

En ouvrant l'Assemblée constituante Sverdlov, le président du Comité central exécutif des soviets – le nouveau Parlement – lu la déclaration ci-dessous. Le gouvernement des soviets exigeait qu'elle fut adoptée par la Constituante comme base de ses travaux.

## « DÉCLARATION DES DROITS DU PEUPLE LABORIEUX ET EXPLOITÉ

### I.

La Russie est déclarée République des soviets d'ouvriers, de soldats et de paysans. Tout le pouvoir central et local appartient aux soviets.

La République russe des soviets est établie sur la base de la libre union des peuples libres, en tant que fédération de républiques soviétiques nationales.

### II.

Considérant de son devoir l'abolition de toute forme d'exploitation des travailleurs, l'élimination totale de la division de la société en classes, l'organisation de la société sur les bases socialistes et d'assurer la victoire ultime du socialisme dans tous les pays, l'Assemblée constituante décrète en outre :

1. Que la nationalisation du sol soit réalisée, que la propriété privée de la terre soit abolie, que toute la terre soit proclamée propriété du peuple et soit transmise au peuple exploité, sans compensation, sur la base d'un usufruit égalitaire de la terre.

Toutefois les forêts, les mines et les eaux revêtant une importance sociale, de même que tous les moyens de subsistance et autres formes de propriété, et toutes les entreprises agricoles sont décrétées propriété nationale.

2. Confirmer le décret des soviets sur le contrôle ouvrier et le Conseil supérieur de l'économie nationale, qui est une première étape en vue d'assurer la propriété par les soviets des usines, des mines, des chemins de fer et de tous les moyens de production et de transport.

3. Confirmer le décret des soviets remettant toutes les banques en propriété à la république soviétique et qui est une des conditions de l'affranchissement des masses exploitées du joug du capitalisme.

4. Imposer le travail obligatoire pour tous afin de supprimer la classe des parasites et réorganiser la vie économique.

Pour assurer le pouvoir des masses exploitées et empêcher la restauration du pouvoir des exploiters, il est décrété l'armement des masses exploitées, la formation d'une Garde rouge composée de travailleurs et de paysans et le désarmement des classes d'exploiteurs.

### III.

1. Exprimant sa ferme volonté de libérer la société du chaos du capitalisme et de l'impérialisme qui ont inondé la terre de sang dans la guerre la plus criminelle qui ait jamais été, l'Assemblée constituante se rallie totalement à la politique des soviets dont la tâche consiste à divulguer tous les traités secrets, à organiser la fraternisation la plus large entre les ouvriers et les paysans des armées en guerre, et à obtenir coûte que coûte, par des mesures révolutionnaires, une paix démocratique entre les nations belligérantes, sans annexion ni indemnité, fondée sur le droit des nations à disposer librement d'elles-mêmes.

2. À cette fin, l'Assemblée constituante proclame sa rupture complète avec la politique barbare de la bourgeoisie qui favorise la propriété des exploiters d'un petit nombre de nations privilégiées par l'asservissement de centaines de millions de travailleurs exploités dans les colonies et dans les petits pays en général.

L'Assemblée constituante approuve la politique du Conseil des commissaires du peuple qui a accordé l'indépendance complète à la Finlande, commencé le retrait des troupes de la Perse et proclamé le droit de l'Arménie à disposer d'elle-même.

Le décret soviétique annulant les emprunts à l'étranger contractés par les gouvernements du Tsar, les grands propriétaires fonciers et la bourgeoisie est un coup porté au capital financier international. Le gouvernement soviétique continuera fermement dans cette voie jusqu'à la victoire finale du soulèvement international des ouvriers contre le joug du capitalisme.

Élue sur la base de listes établies avant la révolution de novembre, alors que le peuple ne pouvait pas encore se dresser de toute sa masse contre les exploiters, alors qu'il ne

connaissait pas toute la force de résistance qu'ils opposeraient pour défendre leurs privilèges, et alors qu'il n'avait pas encore entrepris l'édification d'une société socialiste, L'assemblée constituante considère comme injuste, même d'un point de vue formel, de s'opposer au pouvoir des soviets. L'assemblée constituante considère qu'en ce moment, en cette heure décisive de la lutte du peuple contre ses exploiters, ces derniers ne doivent occuper aucune place dans aucune organisation gouvernementale ou institution. Le pouvoir appartient tout entier et exclusivement au peuple et à ses représentants habilités : les soviets des députés ouvriers, soldats et paysans.

Apportant son soutien au pouvoir des soviets et acceptant les décrets du Conseil des commissaires du peuple, l'assemblée constituante reconnaît que sa mission consiste à tracer les grandes lignes de la réorganisation de la société.

En même temps, en s'efforçant d'organiser une alliance vraiment libre et volontaire et, de ce fait, complète et forte entre les classes exploitées de toutes les nations de la Russie, l'Assemblée constituante se borne à établir les fondements d'une fédération des républiques soviétiques de la Russie en laissant aux peuples, aux ouvriers et aux paysans, la liberté de



Tchernov,  
le président de l'Assemblée constituante

décider eux-mêmes, dans leurs propres réunions de soviets, s'ils le désirent, et à quelles conditions selon eux, participer au gouvernement fédéral et aux autres institutions fédérales soviétiques.

Ces principes généraux doivent être publiés sans délai, et les représentants officiels des soviets doivent les lire à l'ouverture de l'Assemblée constituante. »

À deux heures dans l'après-midi du 18 janvier, la Déclaration des droits du peuple laborieux et exploité avait été mise au vote et rejetée. Le porte-parole du parti bolchevique demanda la parole et lut au nom de sa fraction la déclaration suivante :

« L'énorme majorité des exploités de la Russie, les ouvriers, les paysans et les soldats, a exigé de l'Assemblée constituante qu'elle reconnaisse les conquêtes de la grande révolution d'Octobre, les décrets soviétiques sur la terre, la paix, le contrôle ouvrier et, avant tout, qu'elle reconnaisse le pouvoir des soviets. Le Comité exécutif central panrusse, selon la volonté de cette énorme majorité des classes laborieuses de Russie, a proposé à l'Assemblée constituante, accédant aux exigences de la bourgeoisie, a repoussé cette proposition, jetant ainsi un défi à toute la Russie exploitée.

À l'Assemblée constituante, c'est le parti des socialistes-révolutionnaires de droite, le parti de Kerenski, d'Avksentiev, de Tchernov, qui a obtenu la majorité. ce parti qui se prétend *socialiste-révolutionnaire*, dirige la lutte de la bourgeoisie contre la révolution ouvrière et paysanne ; il est en fait un parti *bourgeois contre-révolutionnaire*.

Dans sa composition actuelle, l'Assemblée constituante est le produit du rapport de forces qui s'est établi avant la grande révolution d'Octobre. L'actuelle majorité contre-révolutionnaire de l'Assemblée constituante, élue sur des listes de partis périmées, tente de se mettre en travers du mouvement des ouvriers et des paysans.

Les débats qui se sont déroulés tout au long de la journée ont montré de façon évidente que, tout comme au temps de Kerenski, le parti des socialistes-révolutionnaires de droite fait des concessions au peuple, lui promet tout ; mais en fait, il a décidé de lutter contre le pouvoir soviétique, contre la nationalisation des banques, et contre l'annulation de la dette publique.

Pour ne pas couvrir un seul instant les crimes des ennemis du peuple, nous déclarons quitter l'Assemblée constituante afin de laisser au pouvoir des soviets le soin de décider définitivement de l'attitude à adopter envers la partie contre-révolutionnaire de l'Assemblée constituante. »

Sur ce, les bolcheviks, les socialistes-révolutionnaires de gauche et les sociaux-démocrates internationalistes unifiés de gauche quittèrent l'assemblée. Les députés qui restaient continuèrent à faire des discours, mais il n'y avait aucune conviction dans ce qu'ils disaient. Privée de ses éléments radicaux, la Constituante était morte. À trois heures, ils adoptèrent la résolution suivante devant être diffusée dans le monde entier :

### « FORME DU GOUVERNEMENT DE LA RUSSIE

Au nom des peuples qui composent l'État de la Russie, l'Assemblée constituante panrusse proclame que l'État de la Russie est la République fédérale démocratique de la Russie, unissant indissolublement dans un même ensemble des peuples et des territoires qui sont souverains dans les limites prescrites par la Constitution fédérale.

## **LOIS CONCERNANT LA PROPRIÉTÉ DE LA TERRE**

1. Le droit de propriété privée sur la terre est, par la présente, aboli à jamais à l'intérieur des frontières de la République de Russie.

2. La totalité du sol à l'intérieur des frontières de la République de Russie, avec toutes ses mines, ses forêts et ses eaux est déclarée par la présente, propriété de la nation.

3. La République a le droit de contrôler la totalité du sol, des mines, des forêts et des eaux par son administration centrale et locale en accord avec les dispositions réglementaires de la présente loi.

4. Les provinces autonomes de la République de Russie disposent de la propriété de leur terre sur la base de la présente loi et en accord avec la constitution fédérale.

5. Les tâches des pouvoirs centraux et locaux en ce qui concerne l'usage des terres, des mines, des forêts et des eaux sont :

a. La création des conditions favorables à la meilleure utilisation des ressources naturelles du pays et au plus haut développement possible des forces productives.

b. La distribution équitable de toutes les richesses naturelles au sein du peuple.

6. Les droits des individus et des institutions sur la terre, les mines, les forêts et les eaux sont simplement restreints à l'utilisation par lesdits individus et institutions.

7. L'usage de toutes les mines, forêts et eaux est libre pour tous les citoyens de la République de Russie, indépendamment de leurs croyances ou de leur nationalité. Cela comprend toutes les associations de citoyens, de même que les institutions gouvernementales et publiques.

8. Le droit d'utiliser la terre doit être obtenu et abandonné sur la base prescrite par cette loi fondamentale.

9. Tous les titres fonciers détenus actuellement par des individus, des associations et des institutions sont abolis dans la mesure où ils sont en contradiction avec la loi.

10. Toutes les terres, forêts, eaux, possédées actuellement ou, par ailleurs, en possession d'individus, d'associations et d'institutions, sont confisquées sans indemnité pour la perte encourue.

## **PAIX DÉMOCRATIQUE**

Au nom des peuples de la République de Russie, l'Assemblée constituante panrusse exprime la ferme volonté du peuple *de mettre fin immédiatement à la guerre* et de conclure une paix générale et juste ; elle fait appel aux pays alliés pour proposer de définir conjointement les termes exacts d'une paix démocratique acceptable par toutes les nations

belligérantes, afin de présenter ces termes, au nom des alliés, aux gouvernements luttant contre la République de Russie et ses alliés ;

L'assemblée constituante est fermement convaincue que les tentatives des peuples de la Russie pour mettre fin à cette guerre désastreuse rencontreront une réponse unanime de la part des peuples et des gouvernements des pays alliés et que, par des efforts communs, ils parviendront rapidement à une paix qui sauvegardera le bien-être et la dignité de toutes les nations belligérantes.

L'assemblée constituante est déterminée à élire en son sein une délégation habilitée à entreprendre des négociations avec les représentants des pays alliés, qui présentera un appel pour formuler conjointement les termes dans lesquels une fin rapide de la guerre serait possible, de même qu'en vue de la mise en œuvre des décisions de l'Assemblée constituante en ce qui concerne la question des négociations de paix avec les pays qui nous combattent.

Cette délégation, qui est sous la direction de l'Assemblée constituante, doit commencer immédiatement à remplir les devoirs qui lui incombent.

Tout en exprimant ses regrets, au nom des peuples de la Russie, que les négociations avec l'Allemagne aient commencé dans un accord préalable avec les pays alliés et aient pris le caractère de négociations pour une paix séparée, l'Assemblée constituante, au nom des peuples de la république fédérale, tout *en maintenant l'armistice*, accepte de poursuivre les négociations avec les pays en guerre contre nous afin d'œuvrer en direction d'une paix démocratique qui sera en accord "avec la volonté du peuple et la protection des intérêts de la Russie". »

Or, aujourd'hui, ici, en Amérique, face à ce document historique, de rusés politiciens russes nous racontent que les socialistes-révolutionnaires de droite et les mencheviks se prononcent pour la guerre ! Ils veulent que nous renversions les soviets pour qu'ils puissent engager le combat. Il ne fait aucun doute pour personne dans le monde que la Russie doit repousser les Allemands en dehors de ses frontières. Mais pourquoi devrions-nous gaspiller toute notre énergie à renverser un gouvernement populaire pour accomplir cette tâche, alors que nous pouvons aider ce même gouvernement à réaliser la même chose ? À l'Assemblée constituante, les partis socialistes modérés ont défendu la confiscation des propriétés foncières et une paix immédiate. Les soviets ne peuvent pas aller au-delà de cela ; et il n'y a aucune raison de croire que les partisans de la Constituante auraient pu entraîner les Alliés tout en maintenant l'armistice commencé par les bolcheviks ; il n'y a aucune raison de penser qu'ils seraient parvenus à une paix moins désastreuse avec les Allemands ; il y a même de bonnes raisons de penser que les conditions de la paix auraient pu être encore plus terribles qu'elles ne l'ont été, puisque les soviets avaient de leur côté toutes les forces armées existantes.

Si nous sommes en désaccord avec les soviets, nous devons aussi logiquement être en désaccord avec les volontés de la Constituante. C'est pourquoi, en ce qui me concerne, je ne vois pas l'intérêt de couper les cheveux en quatre sur cette question d'approbation. Le problème essentiel pour l'Amérique est de savoir si elle souhaite avoir des relations amicales avec la Russie ou non. Mais il est clair que les relations amicales ne s'améliorent jamais lorsqu'on se mêle des querelles de famille.

Une heure après l'adoption de la résolution ci-dessus par l'Assemblée constituante – il était alors quatre heures du matin –, les marins de Cronstadt qui étaient de garde commencèrent à murmurer entre eux. Ils étaient fatigués et fulminaient, voulant rentrer chez eux. Finalement, l'un d'eux s'éclaircit la voix et dit : « Tous les honnêtes gens sont partis. Pourquoi vous ne partez pas ? Les gardes veulent aller dormir... » Ainsi se termina la Constituante\*.

Je voudrais citer un collègue anglais : « L'Assemblée est morte comme le tsarisme, et comme la coalition avant elle. Dans leur manière de mourir, aucun des trois ne montra qu'il avait gardé un quelconque droit de vivre. »



Catherine Breshkovski,  
la grand-mère de la Révolution

---

\* Le marin en question était Anatoli Jelezniakov (1896-1929), une figure de l'anarchisme à Cronstadt. Il est entré dans l'histoire en faisant évacuer la Constituante, en janvier 1918, au motif que la garde était « fatiguée ». Mort au combat contre l'armée blanche de Dénikine, il sera promu « héros soviétique » [NDE].

## Chapitre X

---

### CATHERINE BRESHKOVSKI

[Retour à la table des matières](#)

Catherine Breshkovski ! Ce nom évoque un existence tellement riche et romantique. Que d'histoires à raconter sur la jeune fille enthousiaste qui osa s'exprimer ouvertement sous la sinistre tyrannie d'un tsar ? Une aristocrate qui renonça à tout pour son peuple, une Jeanne d'Arc conduisant les masses vers la liberté par l'éducation plutôt que par les baïonnettes. Elle fut poursuivie, emprisonnée, torturée, exilée pendant presque un demi-siècle dans les ténèbres de la Sibérie. Ramenée sous les bannières flamboyantes de la révolution, elle fut honorée comme aucune autre femme de notre époque ne l'a été ; comme nulle autre, elle fut une femme ne comprenant pas ce qui se passait et étant elle-même incomprise, à nouveau débarquée, brisée...

Catherine Breshkovski a eu une existence pleine de chagrins, de déceptions et de désillusions, mais sa vie aura été bien remplie. Lorsque les querelles actuelles auront cessé, on verra qu'elle a écrit une page exemplaire dans l'histoire.

Pendant de nombreuses années, Catherine Breshkovski fut bien connue outre-Atlantique. Elle s'est toujours tournée vers les personnes bienveillantes des États-Unis pour obtenir de l'aide. Même en prison, elle est restée en contact avec ses nombreux admirateurs et défenseurs en Amérique. J'avais le sentiment confus d'avoir une sorte de lien avec elle parce qu'elle connaissait certains de mes amis. Elle est donc l'une des toutes premières personnes que j'ai cherché à voir en arrivant à Petrograd. Des histoires à bon marché colportées par des personnes malveillantes et répandues par la radio à l'étranger parlaient de son entrée triomphale à Petrograd et à Moscou, de sa brillante installation au palais d'hiver sur le trône du tsar (tout drapé de rouge selon la rumeur), comment elle s'était assise là, se délectant des facéties d'ivrognes des anarchistes qui l'entouraient en permanence.

Le matin où je me suis rendue pour la première fois au palais, j'avais tout cela à l'esprit. Après être passée sous le célèbre Arc rouge, je débouchai sur la belle place du palais d'Hiver qui est une des places les plus impressionnantes au monde. Les bâtiments rouges s'étiraient à perte de vue, donnant une idée du faste exhibé par le bâtisseur, comme s'il avait voulu prouver devant les yeux ébahis du monde entier qu'il n'y avait pas de limite à sa magnificence et à son pouvoir.

Je m'arrêtai à l'entrée principale pour demander à voir Babushka. « Babushka ? » répéta le garde. « Faites le tour par la porte qui est sur le côté. » À la porte en question, je tombai sur d'autres gardes qui m'indiquèrent un petit jardin à traverser, et je finis par entrer dans le palais par une porte dérobée.

Là, les svetzars me dirent de grimper les escaliers jusqu'au dernier étage, la porte de la pièce où se trouvait Babushka était la dernière au bout du corridor. L'ascenseur privé du tsar, construit au cours de ces dernières années, ne fonctionnait plus. L'escalier s'enroulait sur toute la hauteur de la cage d'ascenseur.

Je fus introduite directement dans une toute petite pièce, d'à peu près la taille d'une chambre d'hôtel ordinaire. Il y avait un bureau dans un coin, une table, un long canapé, plusieurs chaises et un lit. C'était le genre de chambre que vous auriez payé deux ou trois dollars la nuit dans un hôtel américain. Babushka vint vers moi et me serra la main.

« Vous avez l'air d'une Américaine, me dit-elle. Avez-vous fait tout ce voyage pour voir ce que nous faisons avec notre révolution ? »

Après nous être assises sur le canapé, Babushka se mit à parler des États-Unis qu'elle semblait particulièrement aimer. Elle me cita le nom de nombreux écrivains célèbres en Russie. Elle les appelait « ses enfants ». Je lui demandai : « Qu'est-ce que vous ressentez en étant ici, dans ce palais ? »

– Eh bien, me répondit-elle en toute simplicité et sans hésitation, je n'aime pas ça du tout. Il y a quelque chose dans les palais qui me fait penser à une prison. Chaque fois que je sors dans le corridor – avez-vous remarqué le corridor ? – j'ai l'impression que je dois retourner en prison – c'est tellement sombre, lugubre et menaçant. Personnellement, j'aimerais avoir une petite maison quelque part, avec des plantes à la fenêtre, et que le plus de soleil possible puisse y pénétrer. J'aimerais me reposer... Mais je reste là parce que “cet homme” veut que je le fasse. » « Cet homme », c'était Kerenski.

Il y avait une amitié touchante entre Babushka et Kerenski. Dans le tourbillon rapide des événements, une fois que le peuple avait célébré la chute des Romanov, la vieille grand-mère risquait fort d'être oubliée. Mais Kerenski ne l'oubliait pas. Il l'avait convaincue qu'elle était absolument indispensable au nouveau gouvernement. Il lui demandait ses avis sur toutes sortes de sujets. Quant à savoir s'il les avait suivis, on peut fortement en douter. Il lui a rendu hommage en de nombreuses occasions, et elle l'aimait comme un fils.

Après cette rencontre, j'ai revu Babushka un bon nombre de fois et j'ai compris pourquoi elle vivait dans cette pièce reculée au dernier étage du palais d'Hiver. C'est d'abord parce qu'elle avait choisi de vivre là. On lui avait offert le choix de plusieurs beaux appartements, mais elle n'avait rien voulu d'autre que cette simple pièce. Elle avait insisté pour avoir son lit et toutes ses affaires entassées dans ce minuscule espace, et elle y prenait même ses repas. Je ne sais pas si ce sont ses longues années passées en prison qui l'avaient amenée à adopter cette attitude particulière, ou que c'était juste parce qu'elle était une femme simple et très proche des gens. Elle a écrit une petite autobiographie à son retour de Sibérie dans laquelle elle dit :

« Quand je repense à ma vie passée, je revois avant tout la toute petite fille de cinq ans qui souffrait tout le temps, dont le cœur se brisait pour une personne ou une autre ; à cet instant pour le chauffeur, ensuite à nouveau pour la femme de chambre, ou le manœuvre ou le paysan opprimé – car à cette époque le servage était encore en vigueur en Russie. L'empreinte des souffrances du peuple avait pénétré si profondément dans mon âme d'enfant qu'elle ne m'a plus quittée durant toute ma vie. »

Sa façon de décrire ce que cela voulait dire d'être libre est vraiment très poignante. Elle n'avait jamais éprouvé ce sentiment avant que ne lui parviennent les nouvelles de la révolution.

« Plus la guerre durait, écrivit-elle, et plus les conséquences étaient horribles, les plus éclatantes étant les turpitudes du gouvernement russe. La conséquence la plus décapante allait être la prise de conscience inéluctable des démocrates de tout le pays, et la plus proche était aussi notre révolution.

J'attendais la sonnerie des cloches annonçant la liberté, et je me demandais pourquoi les cloches se faisaient attendre. Et cependant, quand en novembre dernier, des mouvements d'indignation éclatèrent, quand des cris de colère se propagèrent d'un groupe de la population à un autre, je me tenais déjà prête, un pied dans le traîneau sibérien, et je regrettais que la route hivernale se soit rapidement détériorée.

Le 4 mars, je reçus un télégramme à Menusinsk m'annonçant ma libération. Le jour même, j'étais déjà en route pour Achinsk, la gare la plus proche. À partir d'Achinsk, je n'ai cessé d'être en contact avec des soldats, des paysans, des ouvriers, des cheminots, des étudiants et nombre de femmes – tous et toutes me tiennent tellement à cœur. »

Babushka croyait que l'Assemblée constituante se réunirait pour former gouvernement et que Kerenski devrait en être le premier président. Elle avait l'intention de faire le tour de la Russie pour mener une sorte de campagne présidentielle. Bien entendu, je voulais la suivre. Il y avait toujours beaucoup de gens autour d'elle ; elle m'avait donc dit de descendre de bon matin pour que nous ayons une conversation privée.

Nous marchions côte à côte dans le corridor. Je me souviens d'une chose significative qu'elle m'a dite : « Si quelque chose de terrible arrive à mon pays, ce ne sera pas la faute de la population travailleuse mais des réactionnaires. » Elle craignait une grave contre-révolution, mais elle ne semblait savoir ni quand ni comment elle éclaterait.

Je lui énonçais les deux raisons pour lesquelles j'étais venue : premièrement, je voulais faire le tour du pays avec elle, et deuxièmement, je voulais rencontrer Kerenski. Elle m'arrêta tout de suite et me dévisagea.

« Vous êtes très naïve, dit-elle.

– Vous l'étiez aussi, lui répondis-je, lorsque vous transportiez clandestinement des bombes à travers le pays. »

Babushka m'arrêta à nouveau et se mit à rire joyeusement.

« C'est vrai, admit-elle. Bien, on va voir ce qu'on peut faire. Bon, à propos du tour du pays, je n'aurai pas assez de place pour vous dans mon wagon. Accepteriez-vous d'être dans un autre wagon ? »

Ensuite elle commença à dépeindre les difficultés du voyage que j'estimais, avec une certaine logique, pouvoir affronter aussi bien qu'elle, car elle était très fragile et paraissait bien plus vieille que son âge. À la fin de notre entretien, elle me remit un mot et envoya une jeune fille pour m'accompagner en bas voir Kerenski.

Babushka est une vieille dame très distraite. Il lui arrive de ne pas se rappeler l'après-midi ce qu'elle a dit le matin. J'ai passé une fois la plus amusante des journées qu'il soit au palais d'Hiver en ne réussissant aucune des choses que j'avais projeté d'accomplir. J'avais eu un

rendez-vous avec Babushka à dix heures. À l'heure dite, elle était endormie. À onze heures trente, j'entrai et nous commençâmes à parler. Cinq minutes plus tard, trois officiers arrivèrent pour présenter leurs respects. Babushka me dit qu'ils ne resteraient qu'un instant... qui dura deux heures. Pendant tout ce temps-là, j'attendais dans la pièce voisine avec un jeune officier caucasien, trois jeunes filles, deux vieilles femmes et quelques officiers divers et variés. Nous avons discuté de tout, de la psychanalyse comme de la raison pour laquelle les écrivains américains ne produisent pas une meilleure littérature. L'officier caucasien me donna des lettres pour ses proches dans le Sud, et avec cette authentique hospitalité russe – ne sachant rien de moi – il m'invita à y séjourner pour une durée indéfinie.

À trois heures, Babushka apparut et fut surprise de me voir. Nous rentrâmes dans sa pièce où nous prîmes du thé et du pain noir. Je regrette que les gens qui ont écrit des histoires extravagantes sur elle n'aient pas pu la voir comme je l'ai vue alors, avec sa courte chevelure grise et son costume de paysanne. En elle, tout était si simple et si modeste.

Elle avait un plan de travail éducatif qui avait été approuvé par le président Wilson et avait reçu des dons importants de philanthropes américains. Mais les ouvriers et les soldats ne comprirent pas cela. Ils l'accusèrent d'utiliser ces fonds à des fins politiques réactionnaires et contre les soviets. Un triste malentendu s'ensuivit, qui déboucha probablement sur toutes les rumeurs qui couraient sur l'emprisonnement de Babushka par les bolcheviks. Rien de la sorte n'avait eu lieu. Je pense que personne en Russie n'a jamais pensé à nuire à Babushka, bien qu'elle ait été amenée à le croire indûment, puisqu'elle s'était cachée après la chute du gouvernement provisoire. Plus tard, elle vécut tranquillement à Moscou.

Il n'y a rien d'étonnant dans le fait que Babushka n'ait pas pris part à la révolution d'Octobre. L'histoire montre presque invariablement que ceux qui ont tout donné d'eux-mêmes dans leur jeunesse pour une grande idée ne peuvent pas comprendre dans leurs vieux jours ce qu'est l'esprit révolutionnaire dont ils ont été les pionniers. Ils ne sont pas seulement insensibles à cet esprit mais en général ils lui offrent une résistance. Ainsi, c'était cette Babushka \*, elle qui [137] avait défendu pendant si longtemps la révolution politique, qui regimbait devant l'étape logique suivante, celle de la lutte des classes. C'est une question d'âge. Si Julia Ward Howe \*\* était encore en vie – une vieille femme âgée de 80 ans – on pourrait difficilement attendre d'elle qu'elle participe à une manifestation en faveur du suffrage des femmes en marchant devant la Maison Blanche ; bien que dans sa jeunesse elle ait écrit *The Battle Hymn of the Republic*.

---

\* Militante narodniki, Catherine Breshkovski (1844-1934) fut emprisonnée en 1874. Libérée en 1896, elle participa à la création du parti socialiste-révolutionnaire, fut exilée en Sibérie à la suite de la répression de la révolution de 1905. Libérée en février 1917, elle s'opposa aux bolchéviks après octobre. Elle dut prendre une nouvelle fois le chemin de l'exil et mourut en Tchécoslovaquie en 1934 [NDE].

\*\* Julia Ward Howe (1819-1910), militante abolitionniste et poétesse américaine rendue célèbre par *The Battle Hymn of the Republic* (1861) [NDE].

## Chapitre XI

---

### KERENSKI

[Retour à la table des matières](#)

Voilà Kerenski à nouveau sous les feux de la rampe ! Kerenski en visite dans les capitales et côtoyant les potentats du monde ! Un nouveau Kerenski dont on rapporte qu'il s'est laissé pousser la barbe pour cacher sa jeunesse apparente \*. Le socialiste – camarade – Kerenski, à présent en dehors de la vie politique, est chargé d'une mission spéciale : expliquer la révolution ! Ah, tant mieux, le monde a certainement besoin d'une explication. Mais qui, dans quel pays et en quelle langue, pour expliquer l'énigmatique Kerenski ?

J'étais en Russie quand il était au sommet de sa carrière politique. Il se faisait alors ovationner et vivait dans le palais des Romanov. Ce fut une carrière météorique qui ne dura que trois mois, de la rébellion de Kornilov à la révolution d'Octobre. À ce moment-là, Kerenski dut s'enfuir en se déguisant. Ses seuls appuis se réduisaient à quelques leaders politiques et à une poignée de cosaques qui l'abandonnèrent et essayèrent de le livrer aux bolcheviks. Il ne parvint pas à rallier un seul régiment de soldats, ni une seule compagnie de marins. Les ouvriers qu'il avait armés pour repousser Kornilov furent ses ennemis les plus acharnés. Ils utilisèrent les armes qu'ils avaient reçues contre lui. Même les réactionnaires voulaient sa perte. Son ami fidèle, le général Krasnov, lui avait conseillé de se rendre après la défaite des cosaques à Tsarskoïe Selo [Pouchkine]. Il promit, quémanda un moment pour « se ressaisir » ; il le mit à profit pour s'échapper, laissant ses protecteurs embarrassés expliquer la situation du mieux qu'ils pouvaient. Il n'existe peut-être aucun héros populaire qui ait effectué une sortie plus ignominieuse. Les révolutionnaires furent surpris et choqués. À quoi pouvait-il avoir pensé en commençant la guerre civile, en marchant avec les cosaques contre le peuple ? N'était-ce pas pour cet acte même qu'il avait qualifié Kornilov de traître ? Ne s'était-il pas associé aux éléments même qu'il avait combattus toute sa vie ?

Une semaine s'écoula. De l'endroit où il se cachait, il envoya une lettre hystérique qui fut publiée dans la *Volia Naroda* et qui commençait ainsi : « C'est moi, Alexandre Kerenski, qui parle ! » Il demandait au peuple de renverser les usurpateurs ; la vie continuait comme d'habitude. Dans le même numéro de *Volia Naroda*, un éditorial présentait ses excuses aux lecteurs pour cette lettre, expliquant que Kerenski était un homme malade, qu'il avait terminé sa carrière politique et que le mieux était d'être indulgent à son égard. Or, *Volia Naroda* était l'organe officiel de Kerenski !

Pendant les six mois suivants – presque huit pour être exacte –, Kerenski ne donna aucun signe de vie. De temps en temps, on se demandait ce qui lui était arrivé. On se souvenait qu'il avait toujours été malade ; on pensait que le pauvre garçon était peut-être mort. Et tout à coup, des manchettes étonnantes nous informent qu'il est à Londres, à Paris, à Washington ! Alexandre Fiodorocitch Kerenski ne tiendra pas en place. En écrivant cela, j'ai le sentiment

---

\* Alexandre Kerenski est né en 1881. Décédé à New York en 1970, il n'avait que 36 ans en 1917. En 1966, répondant à Marc Ferro, il déclarait : « J'ai eu tort de penser que je contrôlerais mieux [Kornilov] s'il figurait dans le gouvernement plutôt qu'en le laissant dehors. De Gaulle a eu le même dilemme à résoudre avec le général Salan. Mais il a su le surmonter ; il était de Gaulle, je n'étais que Kerenski » [NDE].

que, quoi que je dise, ce sera de l'histoire ancienne à la lumière des nouveaux et brusques développements dans la carrière de ce remarquable personnage. Peut-être qu'il deviendra une vedette de cinéma... mais non... il ne pourrait jamais être la coqueluche des salons. Il n'est pas aussi cultivé que Lénine ou Trotski ; il ne parle que le russe et seulement quelques mots de français, alors qu'eux parlent un grand nombre de langues, ils ont une bien meilleure connaissance des classiques que lui et peuvent même parler – un brin – de musique. Trotski ressemble à Paderewski et Lénine à Beethoven. A-t-il la moindre chance face à eux ? Au demeurant, Kerenski est quelqu'un de joyeux ; ses ministres affirmaient que dans le palais d'Hiver, il pouvait les maintenir éveillés à toute heure de la nuit en chantant des grands airs d'opéra...

J'avais un très grand respect pour Kerenski quand il était à la tête du gouvernement provisoire. Il essayait avec une telle passion de maintenir l'unité de la Russie, et à ce moment-là, quel homme aurait pu accomplir cela ? Il ne fut jamais soutenu sans réserve par aucun groupe. Il tentait de porter le poids de toute la nation sur ses frêles épaules, de maintenir le front contre les Allemands et, sur le plan intérieur, de contenir les factions politiques se faisant la guerre. La tornade s'est déchaînée de plus en plus vite. Kerenski a perdu son équilibre, il est tombé la tête la première...

Tout était si différent en Russie de ce à quoi je m'étais attendue. J'avais entendu dire que les Russes étaient tous pour la guerre ; sur place, je n'entendis parler que de la paix, et les conversations des soldats étaient étranges pour des guerriers. Les conditions au front restaient alarmantes, avec une pénurie de munitions, de nourriture et de vêtements. Les soldats, tout en grommelant, devaient composer avec de la boue jusqu'aux genoux. Ils étaient nombreux à ne pas avoir de manteau. La pluie leur tombait dessus sous la forme d'une misérable bruine froide. Beaucoup n'avaient pas de bottes... Un régiment était resté trois jours sans nourriture, en dehors de quelques carottes qu'ils avaient déterrées dans un champ derrière les lignes. Quand une armée en arrive là, tout est possible.

Cela se produisit en octobre. À Petrograd, les trésors artistiques furent tous enlevés de l'Ermitage, et les vieilles tapisseries furent décrochées des murs du palais d'Hiver. De grands wagons passaient toute la nuit devant ma fenêtre, chargés de trésors anciens inestimables à destination de Moscou, pour être stockés au Kremlin. De quoi s'agissait-il, si ce n'est d'une évacuation ? Même les machines étaient enlevées de certaines usines. Trotski se leva et demanda pourquoi ils étaient prêts à livrer Petrograd aux Allemands. La paix était le thème central de tous les discours. Et Kerenski, loin de rester serein, évoluait dans toute cette situation désordonnée, s'effondrait de temps en temps, criait de la tribune à des oreilles indifférentes : « je suis un homme condamné. Je ne peux pas tenir plus longtemps ! »

J'ai rencontré Kerenski par l'entremise de Babushka. Elle m'avait donné un pot un après-midi et je me rendis à son bureau pour obtenir une interview. Une petite jeune fille russe très aimable, une des nombreuses secrétaires au palais d'Hiver, m'assura qu'elle allait tout arranger. Le propre secrétaire de Kerenski, le docteur Soskice, était absent pour une semaine. J'étais soulagée parce qu'il était intraitable avec les correspondants. Mon amie disparut dans son cabinet particulier et en ressortit en courant. « ah, vous avez de la chance ! s'exclama-t-elle. Il vous dit de venir tout de suite. »

Nous pénétrâmes dans une belle petite bibliothèque privée de Nicolas II. Kerenski était allongé sur un canapé, le visage enfoui dans ses bras comme s'il venait subitement de tomber

malade ou était complètement exténué. Nous restâmes là une ou deux minutes avant de ressortir. Il ne nous avait même pas remarquées...

J'avais eu le temps d'apercevoir au passage quelques-uns des livres favoris du tsar – divers classiques et l'ensemble des œuvres de Jack London, en anglais.

Je fis cette remarque à la secrétaire ; « il doit lui arriver quelque chose de grave à votre ministre-président. Je l'ai entendu prendre la parole au Conseil de la République de Russie il y a quelques jours, et au milieu de son intervention, il a quitté précipitamment la tribune et a éclaté en sanglots.

– Je sais, dit-elle. Il est réellement hystérique. S'il ne pleure pas ici, il le fera ailleurs ; et il est si affreusement seul. À mon avis, il ne peut compter sur personne. »

Puis elle entreprit de me dire tout ce qui n'allait pas dans l'état de santé de Kerenski. Selon elle, il avait des maux d'estomac sérieux, un poumon gravement atteint et des troubles rénaux. Il ne pouvait tenir le choc qu'en prenant de la morphine et du Brandy. Ernest Poole, un correspondant prudent, relève la même chose dans son dernier livre sur la Russie. Il semble incroyable que cet homme ait pu tenir les rênes de la grande Russie en ébullition.

« Combien de temps encore va-t-il pourvoir gérer cela ? »

J'avais posé cette question presque involontairement. Elle me répondit avec cette apparente résignation si particulière aux Russes :

« Eh bien, certainement pas très longtemps. On va se réveiller ici, un beau matin, en constatant qu'il n'y a plus de gouvernement provisoire.

Deux semaines plus tard, sa prédiction s'était réalisée.

Quelques jours après ma visite infructueuse à Kerenski, un courrier m'apporta une grande enveloppe apparemment importante ; elle contenait une invitation pour une interview.

Kerenski faisait tout ce qui était en son pouvoir pour maintenir le moral de l'armée. Chaque semaine, il avait l'habitude de se rendre au front, de visiter les tranchées et de faire des discours. Mais la discorde grandissait. Les officiers refusaient de collaborer avec les comités de soldats. Un conflit profond s'ensuivit. Kerenski n'avait rien de précis à offrir aux soldats ; il n'y avait aucun plan de paix. Il défendait la coalition alors qu'ils la désapprouvaient. Il n'osait pas donner la terre aux paysans. Personne n'était satisfait.

À chaque fois qu'il revenait de l'une de ses tournées, il était encore plus découragé. Il admettait la situation très franchement.

« La masse du peuple est trop épuisée économiquement pour lutter davantage. Et par là, ajouta-t-il gravement, je ne veux pas dire que la révolution a échoué ou que l'armée révolutionnaire a échoué. »

Une semaine où il était censé être au front, il alla à Tobolsk pour rendre visite au tsar. Il fut surpris par l'extrême cordialité de celui-ci à son égard. Kerenski confia qu'il l'avait traité comme son ministre favori, ce qui l'avait beaucoup embarrassé. La tsarine avait été hautaine avec les gardes, ce qui les avait offensés. Kerenski en parla au tsar et ce dernier reconnut qu'elle devrait se montrer plus gracieuse. Pauvre et faible Nicolas, qui durant toute sa vie a toujours mis un point d'honneur à être d'accord avec le dernier visiteur. Je me demande quelle

ultime conversation il a bien pu avoir avec son bourreau rouge, si du reste il est réellement mort\*.

Les gardes avaient des soupçons envers une des grandes duchesses. Ils affirmaient qu'ils l'avaient entendue par hasard parler à Dan, Lieber et Gots, trois hommes politiques soutenant Kerenski ; ils estimaient qu'il fallait enquêter sur leur conversation car « elle sonnait tellement comme de l'allemand... »

Un commérage fortement répandu à Petrograd disait que Kerenski allait se marier avec une célèbre actrice russe. Ils démentaient l'un et l'autre cette rumeur, assez inutilement, puisque tous deux étaient déjà mariés et qu'ils n'avaient engagé aucune procédure de divorce. M<sup>me</sup> Kerenski n'habitait pas au palais d'Hiver et on ne la voyait jamais avec son mari. Elle vivait tranquillement avec ses deux enfants dans une autre partie de Petrograd. En revanche, indépendamment de l'état de leurs relations, elle était avant tout loyale envers son mari. Après la chute du gouvernement provisoire, elle fut arrêtée pour avoir arraché des murs et déchiré des affiches bolcheviques. Le soldat qui l'avait emmenée en prison découvrit qui elle était lorsque les fonctionnaires commencèrent à l'interroger, et il fut alors plein de remords. Il déclara qu'il pouvait comprendre ses actes étant donné les circonstances et il supplia les fonctionnaires de la laisser partir. Sa requête fut immédiatement acceptée.



Kerenski.

Il s'agit de sa photo préférée. Il me l'a donnée, avec sa signature, une semaine avant d'être renversé.

Kerenski n'était pas aveugle, il voyait bien la guerre de classe qui s'approchait, mais il ne savait pas comment prévoir son apparition.

Au cours de la dernière interview qu'il avait pu donner comme ministre-président, il avait déclaré :

---

\* Nicolas II, né en 1868, dernier empereur de Russie (1894-1917), roi de Pologne et grand-prince de Finlande, a été exécuté le 17 juillet 1918, à Ekaterinbourg, avec les autres membres de la famille Romanov [NDE].

« Retenez cela, ce n'est pas une révolution politique. Ce n'est pas comme la Révolution française. C'est une révolution économique, et il y aura nécessairement en Russie une profonde réévaluation des classes. Et ce sera un processus très compliqué pour toutes ces nationalités différentes qui composent le pays. Rappelez-vous que la Révolution française a demandé cinq ans et qu'il n'y avait qu'un peuple qui vivait en France ; or, la France a la taille d'un seul de nos districts provinciaux. Non, la révolution russe n'est pas terminée – *elle ne fait que commencer.* »

Il fit une autre déclaration ce jour-là, et je suis persuadée qu'il la maintiendrait encore aujourd'hui. Elle concernait l'aide matérielle de l'Amérique à la Russie. Je lui demandai comment l'Amérique pourrait aider au mieux la Russie.

« Premièrement, répondit-il, en essayant de nous comprendre – en essayant de comprendre l'âme du peuple russe et ce qu'il est en train de vivre. Et deuxièmement, dit-il en souriant, en nous envoyant des vêtements, des machines et de l'argent. »

Le correspondant de l'Associated Press qui était avec moi à ce moment-là lui demanda si les soldats américains seraient d'une aide quelconque. Il répondit que cette proposition n'était pas réalisable, les difficultés de transport étant trop grandes, et qu'en outre, il y avait des hommes en abondance en Russie, mais pas d'approvisionnement.

Il y a ici des politiciens russes qui prétendent que Kerenski est maintenant pour une intervention des Japonais, tandis que son secrétaire à Londres contredit cette information. Pendant ce temps, les masses de son pays qui l'ont éjecté par la force poursuivent la lutte sans même tenir compte de lui.

## Chapitre XII

---

### DEUX MINISTRES DE L'ASSISTANCE SOCIALE : PANINA ET KOLLONTAÏ

[Retour à la table des matières](#)

Depuis le début de la révolution, deux femmes ont été ministres de l'Assistance sociale – la comtesse Panina et la simple citoyenne Alexandra Kollontaï.

Je connais bien ces deux femmes et les respecte pour des raisons très différentes. La comtesse Panina était incarcérée à la forteresse Pierre-et-Paul lorsque je l'ai vue pour la première fois. Elle avait refusé de remettre quatre-vingt-dix mille roubles en bons d'État qui étaient en sa possession quand les bolcheviks accédèrent au pouvoir. Son procès fut l'un des plus sensationnels qui se soit tenu devant un tribunal révolutionnaire.

Une jeune Russe et un ouvrier actif au sein du parti menchevik étaient assis à côté de moi durant le procès de Panina. Ils me firent un commentaire intéressant.

« Oui, dit la jeune fille, Panina aime vraiment les pauvres gens – elle pense qu'ils sont presque aussi bons que les autres gens. »

C'est là que réside la différence fondamentale entre Panina et Kollontaï, et c'est la raison pour laquelle l'une est très aimée et l'autre a été balayée dans l'estime de la population après l'épreuve sévère de la révolution.

Et cependant il y a de bonnes choses chez Panina. En tant que libérale, elle a mené de nombreux combats en Russie à l'époque tsariste. Son *Norodny Dom* – sa « maison du peuple » – a été la seule *Norodny Dom* en Russie où les masses pouvaient assister à de bons concerts à un prix abordable. Elle n'avait jamais peur de se lancer dans des missions nouvelles et difficiles. Elle fut celle qui introduisit des conférences populaires et des écoles pour adultes. Si tous les membres de son parti (les cadets) avaient été à son niveau, ils n'auraient jamais sombré dans leur discrédit actuel. Dans un de ses pamphlets, Lénine la considère comme une des personnes les plus avisées défendant le système capitaliste ».

Par son allure, Panina fait penser à Jane Addams<sup>\*</sup>. Elle est d'âge moyen et porte des habits sévères de style anglais. Mais d'une certaine manière, son apparence ne correspond pas du tout à sa personnalité. Elle est gaie, drôle et adore raconter des anecdotes amusantes sur la révolution.

La comtesse Panina considère Alexandre Kollontaï comme étant son pire adversaire politique. En juillet, Kollontaï était incarcérée à la forteresse Pierre-et-Paul tandis que la comtesse Panina était ministre de l'Assistance sociale. En octobre, leurs situations étaient inversées.

« J'ai suivi son parcours avec un grand plaisir », déclara Panina en riant.

---

\* Jane Addams (1860-1935). Philosophe et sociologue américaine impliquée dans la lutte pour le droit de vote des femmes et l'amélioration des conditions d'hygiène dans les milieux populaires [NDE].

« Les bolcheviks ne sont en aucune manière tous des prolétaires, me dit-elle un jour. Ainsi, prenez par exemple M<sup>me</sup> Sumonsen, qui a été arrêtée en juillet pour implication dans un complot bolchevique. C'était une femme riche qui était emballée par l'aventure folle proposée par es radicaux. Lorsque j'étais en prison, j'ai découvert les manifestations les plus étranges du comportement de cette créature.

Dans ma cellule, j'ai lu de nombreux livres, et quand on m'a rendu ma liberté, j'ai commencé à regrouper mes effets personnels. "Eh bien, vous voyez, ai-je dit à un des responsables bolcheviques, voilà ce que vous obtenez en emprisonnant la bourgeoisie – nous commençons par rassembler nos biens."

Il ne fut pas du tout impressionné.

"Voyez-vous, quand M<sup>me</sup> Sumonsen est partie, me dit-il, elle a eu besoin d'un camion entier pour emporter ses affaires – et cela n'a même pas suffi. Il a fallu faire un deuxième voyage. Par ailleurs, vous n'avez jamais eu de lune.

– De lune ? lui demandai-je, déconcertée.

– Oui, expliqua-t-il, elle avait aménagé sa cellule avec du satin rose, elle portait des robes de satin rose et elle avait mis des couvertures de dentelle sur son petit lit. Dans un coin, elle avait installé tout spécialement une lumière électrique atténuée qui ressemblait à la lune. Le soir, elle s'installait sur ses coussins de satin. Les soldats et les gardes entraient dans sa cellule et elle se mettait à discourir brillamment d'art et de littérature – tout à fait comme une courtisane au temps de la royauté des Louis. »

Il n'y a qu'en Russie qu'un tel conte extraordinaire des *Mille et une Nuits* peut devenir réalité.

Je demandai à Panina si elle croyait en l'autogestion des organisations caritatives mises en place par Kollontaï. La comtesse, suffoquant de colère, me regarda d'un air interrogateur.

« Vous voulez parler de l'autogestion d'enfants de moins de 6 ans ou de gens de plus de 100 ans ? »

Elle se déchaîna alors contre Kollontaï.

« Je suis moi-même follement démocrate ! s'exclama-t-elle. Mais être démocrate et être concret sont deux choses différentes. Toutes les réformes que M<sup>me</sup> Kollontaï veut entreprendre aujourd'hui vont se faire aux dépens des malheureux en Russie. Les gens du peuple paieront de leur vie ces expérimentations.

Je voulais lui rappeler que c'était vrai aussi en son temps et à n'importe quelle époque, mais elle s'emportait sur tous les sujets ayant trait à Kollontaï. Elle me déclara même une fois : « C'est elle que je rends responsable du massacre des officiers, et non ces pauvres marins et soldats. » C'était à l'évidence une affirmation ridiculement injuste, car Kollontaï était bien la dernière personne à concevoir une telle chose.

« Cette absurde M<sup>me</sup> Kollontaï, me dit-elle, invite les serviteurs à venir à ses réunions et à s'asseoir dans des fauteuils. On ne peut pas agir ainsi ! Qu'est-ce qu'ils peuvent y connaître aux réformes sociales ou la formation technique ? Elle met tout sans dessus dessous.

– Je ne parviens pas à comprendre, répondis-je à la comtesse Panina, comment vous pouvez aimer autant la Russie et néanmoins participer à ce terrible sabotage. Pour moi, les

saboteurs sont semblables, en tant qu'ennemis du peuple russe, aux Allemands qui ont envahi le pays. »

Panina éluda la question.

« De toute façon, ronronna-t-elle, le sabotage était loin d'être un succès. Il n'y avait rien de très spontané à ce propos. Le fait même que nous ruinions le pays et le sachions nous rendait hésitants. Nous devions nous arrêter quelque part. Il n'y avait donc rien de très systématique à ce propos. Moi-même, par exemple, j'étais opposée au sabotage dans les écoles. Comme vous le savez, la grève des enseignants n'a duré que trois jours. L'éducation a toujours été mon activité prioritaire. Fermer les écoles, c'était punir les gens pour leur obstination en les plongeant dans l'obscurité. J'estimais qu'ils avaient besoin de lumière plus que tout autre chose. Je me suis retrouvée à défendre autour de moi que les écoles n'étaient pas concernées par la question. De ce fait, quand on y réfléchit bien, je ne suis pas tellement une saboteuse.

Sur quelles questions êtes-vous en désaccord avec les bolcheviks ? lui demandai-je

– Je suis en désaccord avec eux sur toutes les questions, s'écria-t-elle, et je pense que leurs leaders sont répugnants.

– Mais pensez-vous qu'ils soient honnêtes ?

– J'en connais plusieurs qui le sont, concéda-t-elle à contrecœur.

– Et ils vous ont bien traitée lorsque vous étiez en prison ?

– Oui, ils m'ont exceptionnellement bien traitée. Mais la décision du tribunal révolutionnaire n'émanait pas de personnes éduquées. Elle était absurde sur le plan juridique.

– Que va faire votre parti pour renverser le régime actuel ?

– Que pouvons-nous faire ? me répondit la comtesse Panina d'un ton désespéré. À présent, les bolcheviks disposent de l'armée et de la plupart des ouvriers et des paysans. Nous devons nous taire et attendre.

– Je n'imagine pas que vous vouliez faire quoi que ce soit si le gouvernement soviétique est réellement l'expression de la majorité du peuple russe », fis-je remarquer.

Nous étions assises sur un canapé dans la bibliothèque de la comtesse Panina \*.

Elle se rapprocha de moi de façon impulsive et s'empara de mon bras.

« Écoutez, dit-elle, vous êtes tout naturellement une bolchevik. Tous les Américains le sont ! Je ne comprendrai jamais pourquoi. »

---

\* Membre du parti cadet, la comtesse Sophie Panine (Sofia Vladimirovna Panina, 1871-1956) fréquenta initialement les certains intellectuels d'opposition au tsar. Très fortunée, mécène, inscrite dans plusieurs œuvres de bienfaisance, elle fut ministre de Kerenski, puis arrêtée en novembre 1917. En décembre 1917, elle fut mise en accusation lors d'un des premiers procès politiques orchestrés par les bolcheviks (voir chapitre XIX), joignit ensuite le général blanc Denikine, émigra en Suisse, et mourut aux États-Unis [NDE].

## **ALEXANDRA KOLLONTAÏ**

Kollontaï a écrit de nombreux livres sur les mères et les enfants ainsi que sur la sociologie en général avant d'être nommée ministre des affaires sociales.

Bien que Panina ait bénéficié de tous les atouts d'une éducation aristocratique dans les meilleures écoles avec les meilleurs enseignants, sans compter sa soif naturelle de connaissance, Kollontaï est la plus cultivée des deux. Panina possède une des plus impressionnantes bibliothèques de Russie, elle a été membre de la Douma municipale de Petrograd, candidate à l'Assemblée constituante et elle a participé à la vie publique pendant des années. Elle parle six langues.

Kollontaï est plus ou moins une autodidacte, même si elle a étudié à l'étranger. Elle parle treize langues couramment. Il s'agit ici d'observer vraiment la valeur respective de ces deux femmes à chaque étape de leur réflexion ou de leur accomplissement. Kollontaï est deux fois plus consciencieuse que Panina. En tant que ministre des Affaires sociales, ces deux femmes ont occupé une des plus hautes fonctions politiques qui soient dans n'importe quel pays.

Contrairement à la plupart des intellectuels qui ont déserté la révolution dès qu'elle se transforma en une lutte de classe terrible, ce qui les fit tous fuir, Kollontaï choisit ce moment particulier pour apporter son concours le plus précieux. C'est l'un des traits que j'admire le plus chez elle.

Sans être extrémiste, elle estimait que dans une lutte où les masses se battent pour leur liberté contre les réactionnaires, sa place était de rester du côté du peuple.

Elle était souvent en désaccord avec Lénine et Trotski, mais elle me confia qu'elle ne déserterait jamais les rangs du prolétariat « s'ils commettaient la moindre erreur dans le programme ».

Quand je suis arrivée en Russie, Kollontaï était en prison. Elle avait dû s'exiler à cause de sa position contre le régime tsariste. À son retour, elle fut de nouveau emprisonnée parce qu'elle était en désaccord avec le gouvernement provisoire. Elle était connue comme bolchevique et c'est pour ce « crime » qu'elle fut arrêtée à la frontière allemande. On la libéra à nouveau du fait que, n'ayant aucune preuve contre elle, on ne pouvait pas la traduire en justice. Elle fut encore une fois arrêtée et emprisonnée par Kerenski après le soulèvement en juillet pour avoir dit ouvertement que les soviets étaient la seule forme de gouvernement pour la Russie, ce qui était la conviction de tous ceux qui avaient participé aux journées de juillet.

Kollontaï tomba gravement malade au cours de sa dernière incarcération. Deux anciens membres des services secrets du régime tsariste avaient été affectés à sa surveillance par le gouvernement de Kerenski. Elle m'a dit que pendant un mois, elle n'avait pas pu prendre un bain sans être examinée minutieusement par ces individus affichant un air solennel.

Elle fut totalement relâchée juste avant le congrès démocratique. Il aurait été embarrassant de la maintenir en prison car elle en était l'un des principaux délégués. C'est à ce congrès que je fis sa connaissance. À mesure que j'observais son travail dans les mois suivants, je fus amenée à l'admirer plus que tout autre femme en Russie, en dehors de Spiridonova.

C'est une petite femme mince dont il est difficile de déterminer l'âge. Parfois elle donne l'impression d'avoir 20 ans, puis à nouveau d'être infiniment plus âgée. Elle travaille inlassablement, avec sa détermination naturelle d'une intensité flamboyante, elle accomplit un travail considérable. Elle est l'une des meilleures oratrices que j'ai entendues. On lui demande systématiquement de traduire les discours des délégués étrangers qui viennent à Petrograd. Kollontaï est toujours très bien habillée, ce qui est plutôt inhabituel en Russie chez les femmes révolutionnaires

Lorsqu'elle prit en charge son ministère, il y régnait un véritable chaos. Or des millions de vies dépendaient de son aptitude à gérer la situation. La comtesse Panina, en charge du ministère avant elle, fidèle aux principes de la bourgeoisie, avait convaincu les hauts fonctionnaires de se mettre en grève.

Il est extraordinaire de voir avec quelle rapidité la bourgeoisie russe a appris de la classe ouvrière l'art du sabotage. Les fonctionnaires ont caché les clefs des coffres, camouflé les registres et mis en œuvre toutes sortes de coups fourrés.

Kollontaï les fit appeler et très calmement ordonna qu'ils soient arrêtés. C'est d'ailleurs seulement parce qu'elle avait une longue pratique du contrôle d'elle-même qu'elle fut capable de garder son calme. En fait, elle était très perturbée et elle me raconta par la suite qu'elle avait mené un très rude combat intérieur avant d'être capable de donner cet ordre.

« Je ne cessais de me répéter : "Est-ce toi, Alexandra Kollontaï, qui a ordonné des arrestations ?" Après coup, je restais éveillée pendant des nuits à me demander comment j'avais pu faire cela. »

Quoi qu'il en soit, les grévistes n'avaient sans doute pas soupçonné son tourment, car le lendemain matin ils rendirent très tôt les clefs et les registres. En trois jours, la grève fut complètement brisée.

Kollontaï convoqua une autre réunion où même les préposés les plus modestes étaient conviés. Elle s'exprima avec beaucoup de franchise avec le personnel. Elle expliqua que la Russie était en faillite et qu'il n'y avait que très peu d'argent pour soutenir l'action sociale. Personne ne pourrait même espérer toucher un « bon » salaire. Elle-même ne recevait que cinquante dollars par mois, ce qui était le salaire de tous les commissaires.

Ce fut un grand coup pour les travailleurs sociaux qui jusqu'alors percevaient vingt-cinq mille roubles par an. Kollontaï les choqua encore plus en annonçant que dorénavant tous les employés devaient être présents à toutes les réunions, lesquelles seraient fréquentes. Elle ajouta que les suggestions seraient considérées avec la même considération, quelles viennent des femmes de ménage ou des philanthropes professionnels. Chacun aurait une chance égale de promotion.

J'avais l'habitude de monter au bureau de Kollontaï à la Kazanskaya où elle m'exposait les nombreux problèmes auxquels elle avait à faire face. Elle était très touchée par la façon dont les employés les plus modestes avaient répondu à son appel face à cette crise. Il était vraiment stupéfiant de voir à quel point de vieux et simples serviteurs sans instruction considéraient le travail à accomplir. Une fois qu'ils eurent compris qu'ils étaient partie

prenante d'un plan plus vaste, ils travaillaient volontiers seize heures par jour pour aider Kollontai, qu'ils appelaient tous « la petite camarade ».

Le travail de son ministère couvrait un vaste domaine correspondant à tout le territoire russe.

« Une de mes plus grandes tâches, déclarait Kollontai, est de changer tout le système de prise en charge des deux millions et demi de soldats mutilés complètement démunis. S'ils pouvaient ressentir que d'une certaine manière ils contribuent à subvenir à leurs propres besoins, cela permettrait de les rendre nettement plus heureux. Dans l'état actuel, ils ne reçoivent pas assez d'argent pour vivre décemment. Ils vivent dans la saleté et mendient. Quand j'ai pris en charge le ministère, la pension la plus élevée versée à ces hommes s'élevait à trente roubles par an (environ quinze dollars en temps normal). En réduisant les salaires et en stoppant toutes les fuites d'argent, poursuivait-elle, j'arriverai à la porter à deux cent seize roubles. Mais le minimum pour les soldats entièrement invalides devrait être de deux mille quatre cents roubles par an. Pour y parvenir, il faudrait un budget de quatre milliards de roubles. Ce chiffre de deux millions et demi de mutilés n'inclut pas les malades et les blessés qui sont sept millions. De plus, il y a trois cent cinquante mille orphelins de guerre seuls dans des foyers, et aussi deux cent mille sourds, muets et aveugles, sans compter les malades mentaux et les délinquants. »



Alexandra Kollontai.

Texte de la dédicace : à la chère camarade Louise Bryant,  
de la part de son amie Alexandra Kollontai, Petrograd, 09/01/18.

Une des mesures prises par Kollontai pour obtenir de l'argent et répondre aux besoins immédiats a été d'appliquer une taxe exorbitante sur les jeux de cartes. Les jeux de cartes en Russie, comme dans la plupart des pays continentaux, ont toujours été un monopole d'État ; les profits rapportés sont consacrés aux actions caritatives. Kollontai augmenta les taxes de trente à trois cent-soixante roubles pour une douzaine de ces jeux.

Un des projets qui lui tenait le plus à cœur était de fonder une maison pour les mères convalescentes appelée le Palais de la maternité. Cette initiative est bel et bien en train de prendre corps, et le peu de médecins qui restent à Pétrograd sont vivement intéressés par sa réalisation.

Sur proposition de Kollontai, le gouvernement bolchevique a adopté une mesure permettant de dispenser des soins gratuits aux femmes pendant les seize semaines précédant et suivant leur accouchement. Le premier mois après la reprise de leur activité professionnelle, elles ne sont tenues de travailler que quatre heures dans les fabriques. Cela s'applique à toutes les femmes, mariées ou célibataires. Les bolcheviks considèrent que prendre soin des mères est une des premières missions de l'État.

Les orphelinats sont un terrible problème. La Russie a eu longtemps la réputation de laisser mourir en masse ses enfants, la plupart du temps de famine ou par manque de soins. Kollontai a mis au point un plan de prise en charge des enfants par des femmes paysannes dans leurs propres foyers. Ils sont traités comme des membres de la famille.

Aujourd'hui en Russie, tous les enfants vont dans les mêmes écoles publiques. Toutes les institutions privées ont été officiellement abolies. Les enfants qui sont en prison, en maison de redressement ou en orphelinat fréquentent les mêmes bancs que les rejetons de l'aristocratie.

« Dans la Russie libre, affirme Kollontai, il n'y aura ni ségrégation ni aristocratie dans l'éducation. »

Lors d'une de mes visites, je vis une longue file de vieilles personnes aux doux visages attendant devant sa porte. C'était une délégation venant d'une des maisons de retraite. Elle m'expliqua leur présence :

« J'ai écarté les gens qui avaient l'habitude de les dominer et de transformer leurs établissements en petits potentats. À présent ils viennent tous les jours pour exprimer leur gratitude. Ils élisent leurs propres responsables, ils ont leurs propres luttes politiques et ils choisissent leurs menus. »

Je l'interrompis.

« En quoi consiste-t-il actuellement ? » lui demandai-je

Kollontai éclata de rire.

« Assurément vous devez comprendre que cela procure une grande satisfaction morale de décider si vous voulez une soupe aux choux légère ou une soupe aux choux épaisse ! »

C'était là tout le secret du succès de Kollontai\* que de permettre aux gens de prendre leurs propres décisions.

Deux jours seulement avant mon départ de Russie, elle évoqua avec moi l'aide américaine. Elle espérait que des personnes qualifiées et intéressées par son travail viendraient l'aider. Il

---

\* Alexandra Kollontai (1872-1952) est une très forte figure de la révolution russe. Militante féministe très en avance sur les mœurs de son temps et de son parti, cofondatrice de l'Opposition ouvrière, elle opte pour l'exil diplomatique et devient ambassadrice de l'URSS en Norvège et au Mexique. Elle fait partie des rares militants bolcheviques de la génération 1917 à avoir échappé aux purges staliniennes et à la mort [NDE].

est alarmant de voir à quel point on manque de tout aujourd'hui en Russie. Les pansements chirurgicaux, par exemple, doivent être réutilisés de nombreuses fois ; il est presque impossible de trouver des docteurs compétents.

## Chapitre XIII

---

### LÉNINE ET TROTSKI

[Retour à la table des matières](#)

Lénine et Trotski ! Tout le monde s'enflamme dès que l'on mentionne leurs noms. Après les phrases que nous rédigeons, après nos réflexions viennent ensuite de violentes vociférations, des exclamations, des érucations, des rugissements de désapprobation impatiente. Il paraît impossible aux Anglo-Saxons de porter un jugement serein sur ces hommes ; et cependant nous devons les juger, mais en hissant notre réflexion au meilleur niveau d'exigence. En toute honnêteté vis-à-vis de nous-mêmes et pour la cause de la liberté, nous devons rester impartiaux. Ils défendent un certain idéal d'internationalisme adossé à des forces sociales puissantes qui se développent dans le monde. Nous devons faire le choix de les considérer, eux ou les hommes qui suivent la même voie, comme des amis ou comme des ennemis. Ils sont devenus des symboles, et les symboles sont aussi difficiles à faire disparaître que les montagnes. On ne peut pas les renverser en se mettant brusquement en colère, ni s'en détourner en haussant les épaules. Les symboles déterminent nos destinées...

Pourquoi retirez-vous votre chapeau lorsque vous êtes devant la tombe de Lincoln ? Parce qu'il est devenu un symbole. Pourquoi ciblez-vous votre haine de Guillaume II au lieu de le faire sur ses millions de sujets ? Il est devenu un symbole. Le président Wilson est un symbole. Il est devenu l'interprète des buts de guerre des Alliés. Comme personnalité, il est plutôt désintéressé, mais il représente un idéal national. Lénine et Trotski, surtout Lénine, sont des symboles représentant un nouvel ordre. Face à nous, Lénine est le porte-parole des soviets, et les soviets sont la Russie. Nous devons être intelligents et tenir compte de Lénine. Ce serait une triste vérité que de démontrer qu'il n'y a aucune base d'amitié possible entre deux grandes républiques. Je sais qu'il ne peut pas y avoir d'amitié entre le gouvernement impérial allemand et les soviets, mais je suis sincèrement convaincue qu'elle est possible entre les États-Unis et la Russie. Je soumets les données suivantes que je suis en mesure d'étayer :

L'amitié doit se construire sur la compréhension et la franchise. Les exposés sur la Russie ne devraient pas être déformés par l'imagination. Les questions de personnes ne devraient pas entrer en ligne de compte. Nous admettons que les idéaux du gouvernement soviétique ne sont pas ceux de la démocratie américaine. Mais nous admettons également, après un examen minutieux, que les idéaux de certaines nations qui se comportent de façon tout à fait amicale envers nous ne sont pas non plus nos idéaux. Prenez par exemple le Japon ou la Corée : il y a chez eux un élément pour une base d'entente commune. Si nous pouvions « nous en laver les mains de la Russie » comme l'a dit si *imprudemment* un homme d'État, nous n'aurions pas à nous tracasser avec de plus amples considérations. Sauf que cela n'est pas possible. Agir ainsi, ce serait donner volontairement à l'Allemagne une puissance supplémentaire qui la rendrait invincible. Quand l'Allemagne sera capable d'engloutir la révolution russe, elle sera capable d'engloutir le reste du monde, et par-dessus tout, en abandonnant la Russie ou en permettant sa destruction, nous nous mettrions dans une situation embarrassante revenant à tourner le dos aux principales raisons de notre engagement dans la guerre « faire du monde un lieu sûr pour la démocratie » et favoriser « l'autodétermination des peuples ».

J'avoue qu'il n'est pas facile d'écrire sur Lénine avec impartialité. Par exemple, si un reporter interviewait deux responsables russes, Lénine et Kerenski, il pourrait facilement argumenter en faveur de Kerenski parce qu'il aime mieux celui-ci. Kerenski a « un plan de personnalité », comme dirait Edna Ferber \*. On ne peut s'empêcher d'être charmé par son esprit et son amabilité. C'est un avocat et un politicien. En revanche, Lénine est un pur intellectuel – il est froid, concentré, peu séduisant et il se fâche lorsqu'on l'interrompt. Pour autant, les faits sont là : Kerenski est le porte-parole d'un gouvernement provisoire défunt, il est discrédité et n'a plus aucun pouvoir en Russie. Tenter de le remettre en selle serait aussi stupide que si une force extérieure quelconque essayait d'éjecter Wilson de la Maison Blanche pour mettre William Jennings Bryan à sa place \*. Lénine a un pouvoir énorme ; il est soutenu par les soviets. Par conséquent, si le peuple russe a éliminé Kerenski, nous devons également l'éliminer dans nos relations avec la Russie. Tant que Lénine est à la tête du gouvernement soviétique, il ne fait aucun doute que c'est avec lui que nous devons traiter.

Notre préjugé le plus enraciné contre Lénine consiste à l'accuser d'être pro-allemand. En faisant beaucoup de recherches, je n'en ai jamais trouvé aucune preuve. Tout ce que j'ai pu découvrir au sujet de Lénine m'a amené à une conclusion (diamétralement) opposée : il souhaite la destruction de toutes les grandes institutions allemandes, et en particulier celle du militarisme prussien. Les compagnons de Lénine en Allemagne sont Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, des révolutionnaires qui sont des ennemis de toujours du gouvernement allemand. Or, en Allemagne, les seules personnes qui luttent dans ce sens sont les adeptes de la philosophie de Lénine. Si nous sommes amenés choisir l'une ou l'autre de ces forces diamétralement opposées, le prussianisme ou le socialisme, dans la lutte pour la liberté du monde, nous ne pouvons pas hésiter à choisir le socialisme ; et cela ne veut pas dire que nous devons l'adopter...

Lénine est un maître en matière de propagande. Si quelqu'un est capable d'orienter une révolution en Allemagne ou en Autriche, c'est bien lui. Il a vécu longtemps en Allemagne et il comprend la psychologie allemande. Gorki l'a qualifié de chimiste travaillant sur des matériaux humains au lieu de produits chimiques, de façon aussi froide et désintéressée – sans égard pour la vie humaine. C'est ainsi qu'ont fonctionné tous les conquérants, Charlemagne, Napoléon, William Pitt... Lénine procède de façon assidue et minutieuse, et il est tenace. Il possède toutes les qualités d'un « chef », y compris une indifférence morale absolue qui est indispensable pour jouer un tel rôle.

Il a écrit des traités sur la philosophie et sur les questions de méthode. Il fait autorité en matière d'économie. Il a écrit des livres si savants que seuls des sociologues peuvent les comprendre. En même temps, il s'adresse aux paysans dans des pamphlets qui sont des merveilles de simplicité.

Un tract rédigé par Lénine et signé à la fois par Lénine et Trotski me fut rapporté des tranchées allemandes par un soldat russe qui avait traversé les lignes pendant l'armistice. Voici quelques passages éclairants :

---

\* Edna Ferber (1885-1968), dramaturge et romancière américaine [NDE].

\* William Jennings Bryan (1860-1925), avocat et homme politique américain. Investi par le Parti démocrate, il a été battu trois fois à l'élection présidentielle en 1896, 1900 et 1908. Il a contribué à la nomination de Wilson en qualité de candidat du Parti démocrate en 1912 [NDE].

« Frères, soldats allemands, suivez l'exemple de votre grand camarade Karl Liebknecht, dirigeant du socialisme international, qui malgré d'énormes difficultés a poursuivi une lutte courageuse contre la guerre par des tracts et des articles, par des grèves et des manifestations innombrables. Dans cette bataille, votre gouvernement a jeté en prison des milliers de vos camarades.

Finalement, c'est la résistance héroïque des marins de votre flotte qui a rassuré sur le fait qu'une bonne moitié de la population ouvrière intelligente de votre pays était maintenant à mener un combat décisif pour la paix

Si vous voulez nous aider dans notre entreprise pour instaurer l'union des ouvriers et des paysans et la transition progressive vers le socialisme en Russie – une entreprise qui, pour la Russie seule, présente de nombreuses et graves difficultés – alors, avec vos capacités d'organisation, votre expérience, votre préparation dans le développement de la classe ouvrière, nous serons assurés de la transition infaillible vers le socialisme.

Hâtez-vous de nous porter secours au nom du gouvernement des ouvriers et des paysans... »

En aucun cas il n'aurait été possible pour les représentants allemands d'autoriser la diffusion d'une telle propagande à la radio. Ses effets sont déjà trop évidents.

Louis Edgar Browne, correspondant pour le *Daily News* de Chicago et le *Globe* de New York, est rentré récemment de Russie et a fait le constat suivant : « La culture bolchevique est en train de saper l'Empire autrichien par des méthodes clandestines. Vingt mille révolutionnaires et agitateurs bolcheviques travaillent d'arrache-pied en Autriche. Ces agitateurs sont payés par le gouvernement soviétique. »

Et comme nous en sommes bien informés, l'Autriche est en train de se fissurer sous les feux de la révolution.

Les quotidiens allemands sont obligés d'admettre que les prisonniers allemands luttant aux côtés des gardes rouges déclarent, lorsqu'ils sont capturés par leurs compatriotes et qu'on leur demande d'expliquer leur conduite inouïe, qu'ils sont internationalistes ; ils déclarent lutter pour les principes de l'internationalisme qui s'opposent aux principes impérialistes allemands.

Trotsky est beaucoup plus humain que Lénine. Rien ne peut mieux l'illustrer que leur controverse à propos de la signature du traité de Brest-Litovsk. Lénine voulait accepter les conditions de paix initiales allemandes, aussi mauvaises soient-elles. Trotsky voulait se battre pour de meilleures conditions. C'est lui qui a mené les négociations à Brest-Litovsk et qui a insisté pour qu'elles soient publiques. Il tablait sur trois choses : que les Alliés soient associés, que commence la révolution allemande et que les objectifs des soviets soient connus partout dans le monde. Lénine estimait qu'il était absolument nécessaire d'avoir un répit afin d'avoir le temps de renforcer l'État soviétique, d'organiser une armée et de développer la propagande contre le gouvernement allemand. À Brest-Litovsk, tout se passa comme il l'avait prédit. Ce fut un désastre complet. Cependant, le président Wilson lui-même loua l'honnêteté de la position de Trotsky. Ce dernier ne voulut pas signer le traité et refusa de le faire. Quand ses espoirs qu'éclate la révolution allemande furent déçus, il voulut appeler toute la Russie à prendre les armes, comme les Français qui s'étaient levés en masse en 1792 pour défendre

leur révolution. Trotski avait programmé une révolution en Finlande, une révolution en Ukraine, une révolution en Allemagne et en Autriche. Cette dernière ne réussit pas à se concrétiser. Lénine, en colère face à l'échec de Trotski, le qualifia d'« homme qui s'aveugle avec des phrases révolutionnaires ». Les deux hommes sont maintenant d'accord qu'une force combattante énorme est nécessaire à la Russie. L'idée de Lénine était de sauver la plus grande partie de la Russie grâce à une paix temporaire et, entre-temps, de construire une armée, systématiquement, au lieu d'essayer de lutter contre les soldats allemands bien entraînés avec des forces mises sur pied à la hâte. Selon ses propres mots :

« Nous sommes contraints de nous soumettre à des conditions de paix douloureuses. Cela n'arrêtera pas la révolution en Allemagne. Nous devons maintenant commencer à préparer une armée révolutionnaire, pas avec des phrases et des exclamations... mais en organisant le travail, en créant une armée nationale sérieuse et puissante. »

L'adoption par les soviets de la position de Lénine conduisit Trotski à abandonner son poste de ministre des affaires étrangères pour devenir ministre de la Guerre et à mobiliser toute son énergie pour former une armée rouge adéquate. Il a déclaré qu'il accepterait les services d'officiers américains pour entraîner cette armée. Il ne voit « aucune raison pour laquelle la Russie et l'Amérique ne voyageraient pas dans la même voiture tant qu'elles peuvent suivre la même route... »

Il y a une preuve que l'opinion américaine aussi est en train d'évoluer lentement vers ce point de vue. Le *Daily News* de Chicago a publié l'éditorial suivant qui indique une compréhension intelligente et favorable de nos futures relations avec les soviets et leurs dirigeants :

La plupart d'entre nous en Amérique n'ont pas confiance en Lénine ni dans les bolcheviks. Très bien. Mais il nous est absolument nécessaire d'avoir confiance dans les soviets. La force de notre confiance dans les soviets constitue la force de nos chances de succès en Russie. Le soviétique est l'âme de la Russie – et même plus... le soviétique est devenu à la fois son système nerveux qui communique et son cerveau qui décide.

Entre les soviets et nous, il y a un pont – ce pont est notre confiance commune en une humanité commune. Franchissons ce pont maintenant... Au-delà réside le cœur de la Russie. Et au travers de ce cœur se trouve la seule route pour reconstituer le front à l'Est.

Renonçons à toutes les critiques inutiles contre la Russie. C'est une maison soviétique. Si les soviets ont choisi Lénine pour gouverner leur maison, c'est de toute façon leur maison. S'ils choisissent quelqu'un d'autre pour la gouverner, ce sera toujours leur maison.

C'est une république des soviets, et dans la bouche de tout Américain, le mot soviétique doit devenir un mot d'amitié, de camaraderie, de grand espoir en une grande alliance irrésistible contre Berlin. »

Si nous sommes vraiment capables d'accomplir ce que le *Daily News* suggère, nous aurons résolu le problème. Nous aurons fait échouer le plan des agents allemands et des ultra-conservateurs consistant à créer en Amérique une haine irrésistible envers les soviets et leurs représentants.

En apparence, Lénine est très différent de la vieille photographie prise en prison datant de la période à laquelle il fut condamné à la déportation en Sibérie, et que les journaux utilisent aujourd'hui. C'est un petit homme trapu, quasiment chauve, et rasé de près. Pendant des jours, il se met à l'écart de tous et il est impossible de l'interviewer. Nous avons l'habitude de l'aborder à l'issue des conférences – quand il pouvait bavarder de sujets sans conséquence.

Lénine vient d'une vieille famille russe et son vrai nom est Oulianov. Il n'est pas juif. Son frère est un des martyrs révolutionnaires. Il fut exécuté en place publique. Son père et celui de Kerenski furent directeurs dans la même école. On dit que l'exécution du frère de Lénine a été un des événements ayant eu la plus grande influence sur la vie de Kerenski. Ni Lénine ni Trotski n'ont été obligés par les circonstances de s'engager dans la lutte révolutionnaire. Leurs proches n'étaient pas des paysans. Le père de Trotski était un riche marchand à Moscou.

Lénine s'opposa à ce qu'on élabore un plan officiel pour transférer les terres et les industries dans les mains du prolétariat. Il estimait que le pouvoir central ne devait pas se mêler de cette opération qui devait être accomplie par l'action révolutionnaire directe des ouvriers et paysans concernés. Dès la fin du mois de novembre, toutes les exploitations des grands propriétaires fonciers étaient passées entre les mains des paysans, de sorte que si le gouvernement des soviets était tombé, il aurait été néanmoins impossible de restituer les terres à leurs propriétaires. Pour les fabriques, c'est en grande partie le même processus. Évidemment, cela rend particulièrement difficile pour les Allemands de restaurer le capitalisme en Russie ; sans cette restauration, toutes les tentatives d'exploiter la Russie sont absolument vaines.

Au cours des premiers jours du soulèvement bolchevique, j'avais l'habitude d'aller les matins à Smolny pour recueillir les dernières nouvelles. Trotski et sa jolie petite femme, qui ne parle presque jamais autrement qu'en français, vivent dans une pièce au dernier étage. La pièce est aménagée avec des cloisons, comme le studio mansardé d'un artiste démuné. D'un côté il y a deux petits lits et une petite commode à bon marché, et de l'autre un bureau et deux ou trois chaises en bois. Trotski a occupé ce bureau pendant tout le temps où il a été ministre des Affaires étrangères. De nombreux dignitaires préféraient s'adresser à lui en cet endroit.



Léon Trotski

Devant la porte, deux gardes rouges restaient en permanence en faction. Ils avaient un air menaçant mais ils étaient vraiment accueillants. Il était toujours possible d'avoir un entretien avec Trotski.

Diriger un gouvernement était une tâche nouvelle et souvent déroutante pour les gens à Smolny. Ils éprouaient une certaine admiration mêlée de crainte à l'égard de Lénine ; de sorte qu'ils le laissaient volontiers seul tandis qu'ils s'adressaient à Trotski pour la moindre difficulté pouvant survenir. Celui-ci travaillait avec acharnement et se trouvait souvent au bord de la dépression nerveuse. Il devenait irritable et se mettait dans de grandes colères. Pendant longtemps il se refusa à utiliser une sténographe et il écrivait laborieusement toutes ses lettres à la main. Cependant, après quelques mois d'expérience, il changea ses méthodes. Il eut deux sténographes efficaces et les gardes rouges furent remplacés par des assistants qui avaient été autrefois officiers dans l'armée régulière.

Trotski est de corpulence mince. Il porte des verres épais, a des yeux sombres et le regard impétueux. Son front est grand, et sa chevelure brune et ondulée. C'est un orateur brillant et plein de fougue. Dès qu'on le connaît, les histoires sur l'argent allemand semblent totalement absurdes. Il a toujours refusé catégoriquement de recevoir de l'argent de son père. En exil il était extrêmement pauvre. Lénine et Trotski vivent avec très peu de moyens. À leur demande, ils ne perçoivent l'un et l'autre que cinquante dollars par mois en tant que hauts responsables du gouvernement russe. Je pense qu'un psychanalyste dirait que Trotski a un « complexe » vis-à-vis de l'argent. Il craint tellement les manigances pouvant le salir qu'il a chassé de son bureau des personnes venue offrir une aide financière honnête à la Russie.

Lénine et Trotski risquent sans cesse d'être assassinés. Une fois, j'étais présente lorsque trois coups de feu furent tirés sur Lénine. Il est resté impavide. Malgré ces tentatives d'assassinat, ils vaquent à leurs occupations librement, sans protection. Je n'attache aucune importance à ces tentatives de meurtre, ce sont des actes individuels qui ne sont approuvés par aucun groupe important.

L'exemple le plus grotesque du travail en équipe de Lénine et Trotski fut l'action qu'ils menèrent vis-à-vis de l'ambassadeur roumain. Quelques Autrichiens avaient désarmé une division de troupes bolcheviques sur le front sud-est en Roumanie alors que les fraternisations se poursuivaient. Trotski était à Brest-Litovsk. Il télégraphia immédiatement à Petrograd pour ordonner l'arrestation de l'ambassadeur roumain. Personne n'avait entendu parler d'un pareil précédent. Le jour suivant, tous les membres du corps diplomatique se rendirent en groupe à Smolny. Je crois qu'ils étaient trente-neuf. Dès qu'il les aperçut, Lénine fut joyeux pendant un instant car il pensa que toutes les nations du monde envoyaient leurs représentants pour reconnaître le gouvernement des soviets.

Lénine était d'excellente humeur. Il n'était pas dans son intention de renvoyer ces charmants *gentlemen* qui en appelaient à lui et protestaient. Ils étaient désolés que leur collègue soit emprisonné, il les assurait poliment que des ordres seraient donnés pour le libérer immédiatement. Il serra la main de chacun des trente-neuf diplomates. L'affaire semblait s'acheminer vers un heureux dénouement.

Mais hélas ! peine les diplomates étaient-ils rentrés dans leurs voitures confortables, s'étaient-ils mis à table et commençaient à se faire la remarque qu'après tout Lénine et Trotski

n'étaient pas des partenaires si déraisonnables, que des courriers arrivaient avec des nouvelles alarmantes. Tandis que l'ambassadeur avait été effectivement libéré, un nouvel ordre avait été envoyé demandant l'arrestation du roi de Roumanie ! Les diplomates soupiraient d'un air désespéré après tout, un roi n'est qu'un roi, il n'est pas censé avoir droit aux civilités diplomatiques...

## Chapitre XIV

---

### UN TRIUMVIRAT

#### *ANTONOV*

[Retour à la table des matières](#)

Après la révolution d'Octobre, l'armée et la flotte furent dirigées par un comité de trois hommes – Dybenko, Krylenko et Antonov. Tous les trois avaient suivi une formation militaire, un seul avait fréquenté une école d'officiers. Ils avaient tous les trois moins de 30 ans, ce qui est une caractéristique notable de cette révolution prolétarienne animée par la fougue intense de la jeunesse.

Antonov est aujourd'hui l'assistant de Trotski pour organiser l'Armée rouge. Il compte sur le plus grand soutien des volontaires parmi les jeunes hommes et les jeunes femmes de Russie qui ont émergé tels une marée haute pour sauver la révolution. Depuis sa nomination récente comme commissaire à Petrograd, il est chargé de la défense face aux Allemands.

Antonov ressemble à un poète. Il a le visage délicat, une longue chevelure en broussaille et porte en général un nœud papillon. Sa chevelure hirsute et son nœud papillon ne signifient en rien une posture de sa part. Je doute fort qu'Antonov n'ait jamais pensé à ses habits ou qu'il s'en soucie, mais ils ne constituent pas le costume habituel d'un ministre de la guerre. Il a été capitaine dans l'armée russe avant la révolution de 1905. Après l'échec cuisant de celle-ci, il a été obligé de fuir à l'étranger. Il a toujours été un révolutionnaire actif et, parmi les militaires, il est connu pour être un stratège d'une habileté extraordinaire.

Juste après la prise de pouvoir par les Bolcheviks, les mésaventures les plus cocasses lui sont arrivées. Antonov s'est retrouvé d'un coup à occuper un poste d'une grande autorité. Mais tout était dans un état si chaotique qu'il devait mener de front des tâches habituelles et ses nouvelles responsabilités, le temps que d'autres officiers puissent être transférés dans de bonnes conditions.

Un jour de novembre, il se rendit au central téléphonique, lieu âprement disputé par les deux camps. Aux dernières nouvelles qui lui étaient parvenues, l'endroit était sûr, sous le contrôle de ses hommes. Il fut donc naturellement surpris en y pénétrant de se retrouver prisonnier au mains des junkers. Il resta imperturbable, s'assit dans un coin et commença à lire Dostoïevski...

Les junkers s'étaient emparés du central téléphonique grâce à une ruse astucieuse. Tous les uniformes se ressemblent, il était donc impossible de dire qui était de quel côté. Ils découvrirent à quelle heure les bolcheviks opéraient la relève de la garde. Quelques minutes avant ce moment, les junkers envoyèrent leurs propres hommes. Personne n'eut de soupçons, et Antonov, jouant incroyablement de malchance, arriva presque immédiatement après l'occupation par les gardes junkers.

Dès que les bolcheviks découvrirent que les junkers contrôlaient le central téléphonique, ils encerclèrent le bâtiment. Pendant un moment un combat acharné s'engagea. Mais bientôt,

les junkers se retrouvèrent à court de munitions. Sans renforts, ils furent obligés de relâcher Antonov et de se rendre au bout de quelques heures.

Le jour suivant, je me rendis à Smolny avec Alexander Gomberg, un Russe venant d'Amérique. Antonov était dans la cour intérieure. Il se préparait à aller à Poulkova, situé juste à l'extérieur de Petrograd, où des gardes rouges creusaient des tranchées pour organiser un front contre l'avance des cosaques.

Nous demandâmes à Antonov si nous pouvions l'accompagner. Il accepta sans réfléchir, mais quand nous fûmes prêts à partir, on s'aperçut qu'il n'y avait pratiquement pas de place pour nous. Il fallait caser deux officiers et un courrier avec sa bicyclette pliante) à côté du ministre de la Guerre dans une voiture n'ayant qu'un siège. Ils se concentrèrent un moment où la voiture démarra, Gomberg sauta sur le marchepied. Je n'eus pas l'énergie de faire comme lui et je l'ai toujours regretté, parce qu'il a vécu une expérience extraordinaire. En fait, nous nous en sommes souvent fait la remarque, bien de choses en Russie au cours de ces jours-là ressemblaient à ce qui s'est produit au Mexique à l'époque du triomphe de Villa, non loin de Chihuahua.

Aux environs de Petrograd, l'automobile surchargée tomba en panne. C'était quelque chose d'irréparable, il fallut l'abandonner. Le ministre de la Guerre, les officiers et le courrier étaient très affectés [186] quand survint une grande voiture avec un soldat au volant. Il revenait du front. Antonov l'arrêta.

« Je suis désolé, dit-il, mais je dois réquisitionner votre voiture car la mienne semble hors d'usage »

Le soldat ne respectait aucune autorité. « Vous ne pouvez pas prendre ma voiture, annonça-t-il de façon irrévocable. Je retourne chercher du ravitaillement pour le 1<sup>er</sup> régiment de mitrailleurs. Ils ont besoin de munitions, pas d'hommes. »

Antonov prit un air très sérieux. « Je suis le ministre de la Guerre » protesta-t-il.

Le soldat se mit à jurer gaiement : « Eh bien, vous êtes tout à fait l'homme dont j'ai besoin, s'exclama-t-il. Vous devez signer un ordre pour obtenir le matériel. »

Antonov chercha dans sa poche un crayon. Il n'en avait pas. Gomberg lui fournit son stylo à plume américain et son calepin. L'ordre fut donc signé.

« Et maintenant, demanda Antonov, qu'en est-il du véhicule ?

– Oh, c'est réglé », s'écria le marin en appuyant sur le bouton du starter et partit en direction de Smolny.

La voiture suivante fut un riche spéculateur. Antonov l'expulsa de sa voiture assez facilement. Cependant, avant de poursuivre la route, il se rappela qu'il n'avait pas emporté de nourriture. Il y avait une petite épicerie non loin de là. Antonov ordonna à ses officiers d'acheter du poisson séché ou n'importe quoi d'autre. On s'aperçut bien tôt que la situation était terriblement désastreuse car ni le ministre de la Guerre, ni les officiers, ni le courrier n'avaient le moindre argent. Ce fut Gomberg qui fit les achats.

Antonov n'est pas aussi irresponsable que cette histoire pourrait le laisser penser. Il avait été sous très haute tension et n'avait pas dormi depuis trois nuits.

Malgré les services qu'il avait rendus au nouveau gouvernement prolétarien, Alexandre Gomberg fut abandonné sur le front boueux. Après avoir marché quelques kilomètres, il rencontra un fermier qui se rendait à Petrograd avec une cargaison de foin. Il eut pitié de lui et le ramena avec lui à la ville. Gomberg arriva presque à l'aube sous une pluie battante, mais il était plutôt joyeux.

« C'est une drôle d'histoire, me confia-t-il, et si j'avais travaillé dans n'importe quelle rubrique d'un journal, en dehors du service publicité, je l'aurais écrite moi-même ».

## **KRILENKO**

Avant 1905, Krylenko était élève-officier et membre du parti social-démocrate. Il fut maintes fois emprisonné en raison de ses activités révolutionnaires. Il réussit à s'évader après la tentative de renversement du tsar en 1905 qui s'est soldée par un échec désastreux.

Lorsque la révolution de février éclata, il revint en Russie et rejoignit l'armée. C'est en grande partie en raison de son influence que l'armée russe devint bolchevique. Kerenski craignait Krylenko, mais il n'osait pas mettre un frein à son action, car il savait à quel point les soldats l'adoraient.

Krylenko, avec sa personnalité particulièrement audacieuse, gagnait instantanément la confiance de ses hommes. C'est un bon combattant, avec un pouvoir de persuasion énorme. Or l'éloquence est appelée à jouer pour longtemps un grand rôle dans le gouvernement de la Russie, malgré le mépris de Lénine à l'égard de la « maladie de la phrase révolutionnaire ».

J'ai vu une fois Krylenko faire quelque chose d'extraordinaire. C'était dans les premiers jours du soulèvement bolchevique. Les membres de la douma municipale avaient presque convaincu certaines garnisons de rester neutres afin que les forces des soviets manquent de points d'appui lorsque Kerenski arriverait avec les cosaques. Tout dépendait de la façon dont les *brunoviki* (divisions de voitures blindées) surviendraient. Pendant des jours Kerenski les avait lancés à travers la ville pour terrifier l'opposition. Ils débouchaient dans une rue noire de monde, sirènes hurlantes, et la population courait se réfugier. Sur les flancs des véhicules se trouvaient, peints en lettres rouges, les noms que le gouvernement tsariste leur avait donnés. C'était amusant de voir les noms des anciens souverains apparaître en un éclair dans ce terrible cortège. C'était comme s'ils étaient sortis de leur tombe pour venir jeter leur malédiction sur le nouvel ordre social. Bien que Kerenski ait ordonné aux soldats de sortir les voitures blindées et qu'ils aient effectivement obéi, personne ne pouvait être sûr que lorsque la lutte commencerait, ils se rangèrent de son côté.

Début novembre, un meeting fut organisé de nuit dans l'immense manège Mikhaïkovsky. C'était autrefois le lieu d'exercice pour les meilleurs purs sangs au monde. Il servait maintenant de hangar pour les voitures blindées. Les intervenants grimpaient sur l'une des voitures et des milliers de soldats s'attroupaient au bord de cet étrange tribune pour les écouter attentivement. À la lumière des chandelles, tout ce grand espace était d'un bleu trouble à cause de la fumée des cigarettes.

Les deux premiers intervenants étaient pour Kerenski. Ils furent accueillis en silence par la plupart des présents. Mais dès que l'un d'eux eu fini de parler, la majorité des soldats l'applaudirent. En voyant cela, je me dis que Kerenski pouvait compter sur les *brunoviki* et

que, dans ce cas, il pourrait tenir Petrograd. Il semblait, de toute façon, que s'ils ne se mobilisaient pas contre lui, resteraient probablement neutres.

Quand les deux premiers intervenants eurent terminé, un petit homme trapu escalada les flancs de la voiture. Il avait des jambes courtes, une grande tête, avec des petits yeux vifs qui louchaient. C'était Krylenko. Il n'avait pas dormi depuis deux jours. Il venait d'arriver en train du front. Son visage était si pâle et il avait l'air si fatigué qu'il paraissait insensé de se soucier de lui. Sa cause semblait sans espoir.

Puis il commença à parler.

Krylenko avait l'ardeur de « Billy » Sunday<sup>\*</sup>. À mesure que sa voix s'élevait au-dessus de la foule compacte des soldats, l'atmosphère changea rapidement.



Dybenko, Krylenko, Antonov

---

\* William Asley « Billy » Sunday (1862-1935), célèbre joueur de base-ball devenu l'un des évangélistes américains les plus influents [NDE].

Les hommes commencèrent à se déplacer, à discuter entre eux. Le silence poli avait disparu, les yeux étincelaient...

Il parla environ quinze minutes. Quand il eut terminé, il n'y eut aucun applaudissement, mais une grande clameur : « Tout le pouvoir aux soviets » Krylenko recula en souriant. Un rictus de fatigue fit apparaître ses dents. Le président de séance s'avança et demanda qu'on vote. Sur trois mille soldats présents, tous sauf vingt-cinq, allèrent dans le sens de Krylenko. L'un des vingt-cinq me glissa : « C'est un démon, cet homme ! » Une fois la décision adoptée, Krylenko se laissa glisser et disparut dans la nuit.

Des militaires professionnels m'ont dit qu'en tant qu'officier, il était d'une compétence exceptionnelle à part cela, il est avant tout déterminé à déclencher une révolution en Allemagne et en Autriche. C'est un petit homme violent qui fait penser aux personnages qu'on trouve dans les pages les plus vivantes de la révolution française. Il répétait toujours en public et en privé : « Ceux qui ne travaillent pas ne mangeront pas ! »

Pendant les négociations à Brest-Litovsk Krylenko longea le front et aida à faire passer des écrits révolutionnaires à travers les lignes ennemies. Un jour les allemands confisquèrent dans leurs tranchées cent mille exemplaires de *Die Fackel*, un journal édité en allemand par le ministère russe des Affaires étrangères. Cela provoqua une folle effervescence – les soldats allemands avaient déjà lu ce journal qui apportait à la plupart d'entre eux les premières informations sur ce que la révolution en Russie avait l'intention de donner à sa population opprimée. Il expliquait aux soldats allemands ce qu'une révolution dans leur propre pays pourrait apporter. Il y avait, par exemple, des illustrations montrant des ouvriers en train d'enlever les insignes impériaux des bâtiments, et une image de l'ancienne ambassade allemande à Petrograd avec cette question : « Pourquoi n'envoyez-vous pas un ouvrier allemand pour vous représenter auprès du gouvernement des ouvriers et des soldats de Russie ? » Aucune progression sur le front français n'aurait pu alarmer davantage les officiers allemands.

Le jour suivant, les délégués allemands menacèrent de rompre les négociations si cette propagande continuait à circuler. Tout en souriant, Krylenko donna l'ordre d'arrêter les envois de littérature. Les soldats comprirent le sens de son sourire et se mirent à rire de bon cœur. « Ça commence à donner des résultats là-bas – c'est comme la levure », dit l'un d'eux. Le ministère des Affaires étrangères avait lui aussi compris le message. Il se mit à fonctionner vingt-quatre heures sur vingt-quatre au lieu de douze. Des tonnes de pamphlets révolutionnaires furent introduites clandestinement en Allemagne. Des propagandistes bolcheviques se glissèrent à travers le *no mans land* pour pénétrer en territoire ennemi. À un moment, quarante d'entre eux se trouvaient dans le camp des insurgés en Allemagne. Krylenko et les officiers savaient où ils étaient et ce qu'ils étaient en train de faire. \*

## **DYBENKO**

Dybenko n'a que 25 ans. En raison de sa popularité et de ses capacités remarquables, il fut promu au printemps 1917 du niveau de simple marin à celui de président du comité

---

\* Krylenko, Antonov et Dybenko ont été exécutés par Staline lors des grandes purges de 1938. [NDE]

exécutif central de la flotte de la Baltique. Dans la mesure où toute l'armée et toute la marine russe sont dirigées par des comités, il s'agit de l'instance la plus haute dans la flotte.

Au fur et à mesure que la révolution progressait, il devint un des leaders bolcheviques les plus influents. Les marins de Cronstadt, où demeure la flotte de la Baltique, le suivirent presque toujours massivement dans ses opinions et ses affiliations politiques. Il était pour beaucoup dans le développement des positions bolcheviques solides dans la flotte. Après l'insurrection bolchevique, il était virtuellement à la tête de la marine au sein du comité avec Antonov et Krylenko. Il fut actif sur le terrain pour diriger des opérations contre Kerenski.

Les mains de Cronstadt se trouvaient au cœur de cet énorme et intense bouleversement qui entrera dans l'histoire comme étant la première révolution prolétarienne. C'est en grande partie grâce à eux que la discipline révolutionnaire a pu exister au milieu de ce bouleversement. Ils évoluaient de façon splendide dans cette tourmente intense, avec une ferveur qui a créé autour d'eux pour toujours une aura légendaire. Ils ont été aimés par la population qui comptait sur eux. Ils ont été craints et haïs par l'aristocratie et les contre-révolutionnaires.

Les marins étaient de vrais moralisateurs. Ils nettoyaient d'abord leur propre maison avant d'aller balayer la saleté chez les autres. À Cronstadt, ils avaient affiché des avis interdisant toute forme d'alcoolisme et le vol était passible de la peine de mort. Leurs méthodes étaient aussi pittoresques que sévères. Les voleurs pris sur le fait étaient traînés et poussés au bord d'une falaise.

Le vin n'a pas le même effet sur tous les peuples. Sur le soldat russe, il ne produit qu'une chose : il libère ses tendances les plus bestiales. Si les soldats, les marins ou les gardes rouges se montraient trop faibles quant à l'interdiction de l'alcool, c'était extrêmement dangereux pour la cause de la révolution. Il y avait suffisamment de vin dans les caves des palais des différents entrepôts et de demeures privées pour mettre une bonne partie des habitants de la Russie en état d'ivresse pendant des années.

Début janvier, les cadets avaient élaboré un complot sinistre. Les masses en haillons avaient froid et elles étaient affamées. Ils jugèrent que psychologiquement, c'était le bon moment pour ouvrir les celliers à vin et faire régner la terreur. En brisant ainsi la discipline révolutionnaire, ils pourraient facilement reprendre le pouvoir.

Je n'oublierai jamais la nuit où remontant la rue, j'ai croisé cinq soldats ivres en train de beugler. Ils se comportaient comme des animaux. J'aurais pu m'asseoir dans la neige et crier mais je n'en eus pas le temps. Nous étions près du palais d'Hiver et à ce moment-même, une foule de marins de Cronstadt surgit à l'angle en courant. Ils crièrent des insultes à leurs frères enivrés et ouvrirent le feu. Un soldat fut tué. Les autres réussirent d'une façon ou d'une autre à se mettre hors de danger. Cette nuit-là, les marins de Cronstadt ont dû tuer trente soldats. Mais le complot a été écrasé.

Après cela, pendant des jours, nous avons entendu des coups de feu dans tous les quartiers de Petrograd. C'était une drôle d'opération qui s'accomplissait. Après le palais d'Hiver, les marins passèrent au crible toute la ville pour en finir avec le problème des beuveries. Ils renversèrent le vin dans les rues ou le jetèrent dans les canaux. Les caves furent inondées et le vin fut pompé avec l'aide des camions d'incendie. La neige était colorée en rose et la ville puait l'alcool éventé.

Des groupes de vingt ou trente marins dévalaient les larges rues, debout dans un camion, armés et déterminés. « Un autre pogrom du vin » fit remarquer un passant. Ce fut une réussite exceptionnelle qui préserva la révolution russe des journées où fonctionna l'odieuse guillotine si caractéristique de la Révolution française.

Cela tenait presque du miracle quand on se souvient que les marins étaient frigorifiés et affamés, que le vin aurait pu les réchauffer et qu'il valait des millions de dollars

Alors que les marins étaient sévères avec les voleurs à Cronstadt, ils manifestaient une certaine retenue quand ils avaient à faire à eux à Petrograd. S'ils découvraient que les choses appartenant au peuple avaient été volées, ils allaient immédiatement les récupérer. Ils sermonnaient énergiquement le délinquant puis repartaient.

Le Alexandrinsky Rinok – le marché Alexandre – porte un autre nom à Petrograd. On l'appelle « le marché des voleurs », car la plupart des choses en vente ont évidemment été dérobées. C'est un des endroits les plus intéressants que j'ai eu l'occasion de visiter. On peut y acheter plus de riches antiquités que nulle part ailleurs, sauf sur les vieux marchés de Constantinople.

L'éventail du butin est stupéfiant. Il y a de vieux tapis de Boukhara, des icônes en bois, du cuivre et du fer, de l'ambre, des chaînes en argent gravées, de vieux émaux, des camées, des tapisseries, des brocarts, des broderies paysannes, des bijoux sertis sur des bracelets d'argent, de grandes boucles d'oreilles et des bagues en argent avec des agates, de vieux lustres, des verres de Bristol, des porcelaines de Chine, des fourrures, de grands plateaux avec des pierres précieuses ou semi-précieuses. Ce marché est situé dans un coin reculé de Petrograd qui n'a jamais été mentionné dans aucun guide. Il semble avoir été complètement négligé par des touristes. J'ai emmené une fois le consul américain et le dramaturge Somerset Maugham pour le leur montrer. Le consul fut choqué à l'idée qu'il puisse exister un marché ouvert aux voleurs. Mais, comme la plupart des étrangers, il décida de mettre ses scrupules de côté puisque ce n'était pas son pays et que ce n'était pas son affaire si ces populations étrangères avaient des coutumes particulières. Il trouva une pipe ayant appartenu à Pierre le Grand et Maugham dénicha deux petits sacs magnifiques avec des perles.

Quand les bolcheviks transformèrent le palais d'Hiver en musée du peuple, ils oublièrent des caisses d'argenterie qui avaient été stockées dans la cave et dont on se servait pour les banquets. Un après-midi, les marins de Cronstadt bouclèrent le marché et repérèrent toutes les pièces qui avaient disparu. Ils reprochèrent aux marchands leur manque de loyauté envers la révolution, mais n'exercèrent aucune violence contre eux.

Les voleurs eux-mêmes avaient une conception de l'honneur assez ondoyante. Un de mes amis américains qui revenait d'un meeting politique à deux heures du matin fut intercepté par quelques larrons. Il réfléchit un instant et leur dit dans un russe très sommaire : « Ya ne ponu-yemayo pa Ruski ; Ya Americanets » ce qui veut dire : « Je ne comprends pas le russe, je suis américain. » Les voleurs furent surpris. Ils se concertèrent et décidèrent finalement que ce n'était pas loyal de dévaliser un homme qui ne parlait pas la langue. En conséquence, l'un d'eux lui dit : « Bon, vous pouvez partir mon bonhomme, on en trouvera un autre. »

J'ai raconté cette histoire quand je suis rentrée dans mon pays la première fois. Un de mes interlocuteurs me fit cette remarque tout à fait sérieusement : « Bien sûr, c'était des voleurs bolcheviques. » Dire cela était aussi absurde que si, en allant en Russie, vous racontiez une

histoire de hold-up en Amérique et qu'un Russe vous fasse cette remarque : « Bien sûr des voleurs démocrates ou républicains. » Nous sommes tellement déboussolés dans ce pays par une tendance aussi mystérieuse que réelle à discréditer systématiquement tout ce qui touche à ce parti connu sous le nom de bolchevique que nous sommes assez enclins à faire des commentaires stupides.

Quand les téléphonistes se mirent en grève après la révolution d'Octobre à l'instigation des cadets, les bolcheviques leur proposèrent de meilleurs salaires et des horaires plus courts. Mais néanmoins, elles refusèrent avec un air hautain. Pendant plus d'un mois, Les marins de Cronstadt prennent charge le principal centre des communications téléphoniques et le firent fonctionner du mieux qu'ils purent. À tout moment, ils n'ont jamais hésité à faire tout ce qui pouvait aider la révolution. Ils ont acheminé du charbon dans les usines pour les faire fonctionner et pour éviter aux ouvriers de perdre leur travail. Ils ont effectué de longues expéditions en Sibérie pour ramener des provisions de farine afin de faire du pain pour l'armée et nourrir la population affamée. Actuellement, ils se battent en Finlande aux côtés des gardes rouges contre les allemands et les gardes blancs.

Je suis suffisamment féministe pour avoir apprécié le fait que le soviet de Cronstadt ait été dirigé par une femme d'âge moyen pendant plus de six mois. Elle s'appelle M<sup>me</sup> Stahl et s'occupe de ses gars nombreux et turbulents de façon lucide et imperturbable.

Pendant un temps, Dybenko est tombé en disgrâce à cause de son excès de confiance dans l'humanité. Comme chef de la flotte, il était responsable du maintien du haut commandement. Après quelques mois de pouvoir soviétique, de nombreux officiers supérieurs ayant tranché qu'à l'évidence le nouveau gouvernement allait rester reprirent du service. Les simples soldats se méfient d'eux, mais Dybenko croyait qu'ils désiraient sincèrement aider la Russie.

Après les pourparlers de Brest-Litovsk et l'offensive allemande qui suivit, on découvrit que ces mêmes officiers supérieurs qu'il avait réintégrés trahirent une partie de la flotte. Par exemple, ils abandonnèrent le port de Narva sans résister aux Allemands. Une enquête ultérieure révéla qu'ils étaient entrés en communication avec l'ennemi en utilisant des valises diplomatiques. Dybenko fut tenu pour responsable et arrêté. Mais plus tard il fut relâché et disculpé \*

---

\* En mars 1921, Dybenko participa activement à la répression des marins de Cronstadt, qui dénonçaient a confiscation de la démocratie ouvrière et réclamaient la « troisième révolution » [NDE].

## Chapitre XV

---

### MARIA SPIRIDONOVA

[Retour à la table des matières](#)

Maria Spiridonova a l'allure d'une femme puritaine qui viendrait de la Nouvelle-Angleterre. Avec ses habits noirs simples et son petit col blanc strict, elle dégage une certaine impression de raffinement et de sévérité qui appartient davantage à cette région qu'à cette Russie folle et turbulente – et cependant, elle est une authentique fille de la Russie et de la révolution. Elle est jeune, puisqu'elle vient juste d'avoir 30 ans, et apparaît extrêmement frêle. Mais elle a cette force nerveuse et inséparable de beaucoup de personnes soi-disant « délicates » et dispose d'une grande capacité de récupération.

Le début de son histoire comme révolutionnaire est exceptionnel aux yeux des Russes, pourtant habitués à voir de grands martyrs. Elle avait 19 ans lorsqu'elle tua Loujenovski, le gouverneur de Tambov. Ce dernier détenait un sombre record parmi tous les responsables officiels. Il prenait un plaisir dément, diabolique, à aller de village en village pour torturer leurs habitants. Quand les paysans étaient incapables de payer leurs impôts ou lui déplaisaient d'une manière ou d'une autre, il les faisait mettre en ligne pendant des heures dans le froid et ordonnait de les fouetter en public. Il demandait aux cosaques de commettre toutes sortes d'atrocités contre eux, particulièrement contre les femmes.

Spiridonova était étudiante à Tambov. Elle n'était pas pauvre et n'avait souffert d'aucun désagrément à titre personnel. Mais elle ne supportait pas la misère autour d'elle et décida de tuer Loujenovski.

Elle le rencontra un après-midi à la gare. Elle tira un premier coup au-dessus de sa tête pour disperser la foule. Le coup suivant l'atteignit en plein cœur. Spiridonova avait la main aussi ferme qu'elle avait la tête froide. Loujenovski fut aussitôt entouré par des cosaques qui arrêtaient Spiridonova.

Les cosaques commencèrent par la battre et la jetèrent quasiment nue dans une cellule froide. Ils revinrent plus tard et exigèrent quelle leur livre les noms de ses camarades et de ses complices. Elle refusa de parler. Ils arrachèrent les tresses de sa belle et longue chevelure, et brûlèrent tout son corps avec des cigarettes. Pendant deux nuits, elle passa entre les mains des cosaques et des gendarmes. Mais il y a une fin à toute chose. Spiridonova tomba gravement malade. Lorsqu'elle fut condamnée à mort, elle n'en sut rien. De même quand sa condamnation fut commuée en emprisonnement à vie. On la déporta en Sibérie dans un état semi-conscient. Aucun de ses amis n'espérait jamais la revoir.

Quand la révolution de février éclata onze ans plus tard, elle revint de Sibérie et offrit à nouveau sa vie à la cause de la liberté.

Il est difficile pour nous qui vivons dans la confortable Amérique de comprendre la ferveur de personnes comme Spiridonova. Il est très regrettable que nous ne comprenions pas cela parce qu'il s'agit de quelque chose d'éminemment beau et désintéressé. Je lui ai demandé un jour comment elle avait pu garder l'esprit lucide au cours de ces onze années passées en Sibérie.

« J'ai appris des langues, me répondit-elle. Vous voyez, c'est une activité purement mécanique et donc un calmant merveilleux pour les nerfs. C'est comme un jeu ; on ne finit pas de s'y intéresser profondément. J'ai appris à lire et à parler anglais et français en prison. »

Aucune autre femme en Russie n'est pareillement vénérée par les masses populaires. Les soldats et les marins s'adressent à elle en disant « chère camarade » au lieu du banal *tavarish*. Elle fut élue présidente aux deux premiers congrès panrusses des paysans qui se sont tenus à Petrograd, et son influence y était considérable. Plus tard, elle dut présidente du Comité exécutif des soviets des paysans et une dirigeante extrêmement influente dans le parti des socialistes-révolutionnaires de gauche.

Quand les bolcheviks arrivèrent au pouvoir, ils reprirent le programme agraire des socialistes-révolutionnaires. Cela provoqua une grande crise au sein de leur parti. L'aile droite soutenait que c'était leur programme et que personne n'avait le droit de le voler, mais Spiridonova et toute l'aile gauche se contentèrent de rire.

« Qu'est-ce que cela change qui donne la terre aux paysans – l'essentiel est qu'ils l'obtiennent. »

C'est au congrès démocratique que j'ai vu Spiridonova pour la première fois. Les orateurs étaient intervenus pendant des heures à la tribune au sujet de la coalition. Un silence tomba sur l'assemblée quand elle arriva sur l'estrade.



Spiridonova.

C'est la seule photographie qu'ait jamais donnée à quelqu'un d'elle.  
Elle l'a arrachée de mon passeport le jour où j'ai quitté la Russie.

Elle ne parla pas plus de trois minutes pour présenter une brève argumentation claire et concise dirigée contre la coalition. Elle commença par dire :

« *Krestian* – paysans –, si vous votez pour la coalition vous abandonnez tout espoir d’obtenir vos terres ! »

Quand elle eut cessé de parler, le grand palais fut secoué par des grondements de protestation des prolétaires contre la coalition. Des millions de paysans lui font confiance implicitement. Ils se rangent presque toujours à son avis. De toutes les femmes au monde, elle est celle qui suscite la plus importante adhésion sur le plan politique.

Si elle n’avait pas une pensée aussi lucide et si elle n’était pas une personne aussi inspirée, il pourrait sembler grotesque qu’elle dirige des géants. La taille de Spiridonova n’excède guère un mètre soixante. Elle pèse peut-être cinquante kilos, voire moins. Elle a de grands yeux gris cernés de bleu. Elle porte sa fine chevelure brune en une couronne tressée. Elle travaille en moyenne seize heures par jour. N’importe qui en Russie débarque à son bureau au 6 Fontanka pour lui demander conseil.

J’avais l’habitude m’y rendre et de l’écouter me raconter des histoires intéressantes. Un jour, je fis entrer une jeune Russe qui appartenait au parti menchevik et qui, par conséquent, était opposée à Spiridonova. Elle s’assit en silence et l’écouta pendant deux heures. Quand nous sortîmes dans la rue, la jeune fille s’arrêta, les yeux pleins de larmes.

« À la pensée qu’avec de tels yeux et un tel visage, me dit-elle, elle ait pu tuer un homme ! Jusqu’à aujourd’hui, j’étais son ennemie. À présent, je sais que c’est la plus grande femme de Russie ! »

Je souhaite moi aussi saluer particulièrement Spiridonova. Je n’ai jamais rencontré une femme qui puisse l’égaliser dans aucun pays.

La dernière fois que je l’ai vue, elle m’a parlé de la guerre et de la possibilité d’une paix convenable qui soit garantie à Brest-Litovsk. Elle n’avait aucune confiance dans le succès des négociations et elle travaillait sérieusement à la réalisation de ce qu’elle appelait une « armée socialiste » ; « Nous avons mené des enquêtes secrètes, me dit-elle, et nous savons que nous aurons assez d’hommes. Ils seront tous volontaires. Aucune contrainte ne doit s’exercer. » J’eus alors la vision de Spiridonova conduisant ses paysans-soldats à la bataille au lieu de traverser le labyrinthe complexe de la politique...

Elle me parla avec tristesse des saboteurs et en particulier des intellectuels. « Ils considèrent la révolution comme une aventure et ils s’en tiennent à l’écart. Mais la révolution est bien plus que cela, même si elle échoue pour l’instant. Ici c’est le début d’une révolution sociale partout dans le monde. Ici, c’est une révolution sociale qui bat son plein ! Tout le pays y participe maintenant. Des informations m’arrivent des districts les plus reculés. Les paysans sont déjà conscients. Ils accomplissent des changements sociaux partout. »

Nous avons parlé des femmes. Je voulais savoir pourquoi il n’y en avait pas plus qui occupaient des charges publiques alors que la Russie est le seul endroit au monde où il existe une égalité absolue entre les sexes. Ma question la fit sourire.

« Je crains fort de m’exprimer comme une féministe, me confia-t-elle, mais je vais vous dire ma théorie. Vous devez vous rappeler qu’avant la révolution, il y avait autant de femmes que d’hommes qui partaient en Sibérie. Certaines années, elles étaient même plus

nombreuses... Maintenant, c'est une tout autre affaire d'occuper une fonction publique. Cela demande du caractère, et plus seulement l'entraînement pour être une martyre. En règle générale, les politiciens ne sont pas très bons. Ils acceptent des postes politiques, non pas parce qu'ils sont spécialement compétents pour les occuper, mais parce qu'ils y ont été élus ; je pense que les femmes sont plus consciencieuses. Les hommes sont habitués à faire abstraction de leur conscience – mes femmes non. »

Angelica Baladonova, une autre révolutionnaire russe, développe sensiblement la même théorie. Elle m'a dit ceci à Stockholm : « Les femmes doivent mener une lutte si considérable avant de parvenir à être libres dans leurs têtes que la liberté est beaucoup plus précieuse pour elles que pour les hommes. » J'aimerais pouvoir le croire, mais je ne parviens jamais à voir la différence spirituelle entre les hommes et les femmes, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la sphère politique. Ils et elles agissent et réagissent en grande partie de la même façon ; c'est sûrement ce qui se passe dans la révolution russe. C'est le meilleur argument que je connaisse en faveur du suffrage égalitaire.

Comme membre du parti des socialistes révolutionnaires de gauche Spiridonova est entourée par un grand nombre de jeunes idéalistes parmi les meilleurs de Russie. Le sien est le seul parti qui sans une crise s'élève au-dessus de ses propres intérêts pour le bien de la nation. Il aura de plus en plus son mot à dire à mesure que la révolution se stabilisera.

Le jour où j'ai quitté la Russie, Spiridonova m'a offert une photo d'elle. Elle déteste la publicité et c'est la seule photographie qu'elle ait jamais donnée à quelqu'un... Elle l'a arraché à son passeport, mais elle a refusé de me dire adieu...

« Il faut vraiment que vous reveniez, me dit-elle, quand vous aurez écrit votre récit. Et ne songez pas à dire quoi que ce soit de bien sur moi, mais dites quelque chose sur la révolution... Essayez de faire comprendre aux gens dans la grande Amérique comment nous nous battons durement ici pour maintenir nos idéaux\* . » (Maria Spiridonova, née en 1884, abat Grivil Loujenovski en 1906. Déportée en Sibérie, libérée par la révolution de février, élue à l'Assemblée constituante, elle rompt avec les bolcheviks en mars 1918 puis participe à la révolte des socialistes-révolutionnaires de gauche en juillet 1918. Dès lors elle est arrêtée et internée au prétexte de troubles psychiatriques. Elle est exécutée en 1941 [NDE]).

---

\* Maria Spiridonova, née en 1884, abat Grivil Loujenovski en 1906. Déportée en Sibérie, libérée par la révolution de février, élue à l'Assemblée constituante, elle rompt avec les bolcheviks en mars 1918 puis participe à la révolte des socialistes-révolutionnaires de gauche en juillet 1918. Dès lors elle est arrêtée et internée au prétexte de troubles psychiatriques. Elle est exécutée en 1941 [NDE]

## Chapitre XVI

---

### D'UNE ARMÉE À L'AUTRE

[Retour à la table des matières](#)

Le comité pour le salut du pays et de la révolution avec son mépris pour les faits, nous informa un après-midi, au milieu du mois de novembre, que Kerenski avait rallié autour de lui une immense armée de cosaques et marchait sur Tsarskoïe Selo. Le premier train allant dans cette direction partait vers dix-huit heures. Sans savoir vraiment où il allait nous débarquer, nous décidâmes de le prendre quand même. Nous étions tous les trois américains.

Le train roulait sans arrêt. Nous nous lançâmes dans une discussion, et avant même que nous ne nous soyons rendu compte de la distance parcourue, le conducteur vint nous annoncer que nous étions à Tsarskoïe. Nous ne savions pas si, d'une manière ou d'une autre, nous avions franchi les lignes entre les deux armées. En revanche, nous étions inquiets car bien conscients de n'avoir que des laissez-passer bolcheviques.

Il faisait déjà sombre. La ville semblait presque morte, avec çà et là de rares lumières vacillantes. Autour de la gare, la situation paraissait plutôt normale. Les gens marchaient tranquillement et les soldats montaient la garde. Nous demandâmes à l'un d'eux de nous désigner le commandant et il nous conduisit à un petit bureau où un soldat dépenaillé était assis en train d'écrire. Il regarda par-dessus la pile de documents et nous sourit avec lassitude.

La gare est encore aux mains du peuple, nous précisa-t-il après que nous lui avons dit que nous étions des reporters, mais les cosaques sont juste de l'autre côté du parc et je ne sais pas combien de temps nous tiendrons...

– Pouvons-nous circuler dans la ville ?

– Certainement, répondit-il, mais n'essayez pas de traverser le parc. L'une de nos camarades y a été tuée hier. Elle pensait pourvoir le traverser pour aller fraterniser avec les cosaques. Ils l'ont abattue au moment où elle franchissait les lignes... »

J'ai vérifié cette histoire à mon retour à Petrograd. Elle avait espéré empêcher l'affrontement entre les gardes rouges et les cosaques qui se produisit quelques jours plus tard.

Nous avons bien besoin de manger. En allant au restaurant de la gare, nous sommes tombés sur un Anglais qui était seul à une des tables. Il ponctuait tous ses propos par le seul mot « extraordinaire ! », avec des intonations très *british*. À un moment, nous arrêtâmes de parler car nous étions fatigués de l'entendre. Un soldat russe se penchant vers nous et murmura : « S'il vous plaît, continuez. J'aimerais l'entendre encore prononcer ce mot... »

On nous servit du poisson froid et du thé. Nous parcourûmes ensuite les rues désertes de la ville. Devant un bâtiment qui ressemblait à une grange, nous rencontrâmes un marin et un soldat. Ils avaient l'air d'hésiter à entrer dans le bâtiment. Finalement, l'un d'eux ouvrit la porte avec précaution et un grand rayon de lumière en jaillit. Comme eux, nous marquâmes un temps d'arrêt avant de jeter un œil à l'intérieur. Un homme corpulent et bien taillé se tenait au milieu d'un espace vide. Vu les rangées de sièges, nous avons bien l'impression qu'il s'agissait d'un petit théâtre.

« Excusez-moi dit le marin, mais est-ce qu'il y a une représentation ici ce soir ?

L'homme à l'intérieur vociféra avec fureur.

« Une représentation ! cria-t-il. Une représentation, alors qu'il peut y avoir une bataille à tout moment ? Je vous le dis, votre satanée révolution a ruiné mon affaire !

– Excusez-moi », répéta le marin, et il referma la porte.

Nous restâmes un moment dans la rue sans savoir quoi faire au juste. Nous avons alors montré nos laissez-passer au marin et au soldat en espérant qu'ils se montreraient bienveillants. Ils les prirent, les examinèrent d'un air grave et nous les rendirent sans un mot. Nous étions persuadés qu'ils étaient anti-bolchéviques. Mais nous étions déconcertés par leur réaction ; car ils semblaient plus effrayés par nous que nous ne l'étions par eux.

Un peu plus loin, nous croisâmes un étudiant et nous lui demandâmes le chemin pour aller au palais Ekaterina. Nous marchions lentement parce que c'était une nuit de clair de lune et que cette jolie petite ville, avec ses belles églises blanches parées d'or, était magnifique sous les étoiles. Notre route longeait le bord du parc. À travers les arbres lourdement chargés de neige, nous pouvions apercevoir les feux de camp des cosaques...

Devant le grand portail en fer forgé de l'enceinte du palais, nous nous arrêtâmes pour nous reposer. Sur un côté se trouvait une fontaine en forme d'énorme cygne. L'eau jaillissait de son bec. Nous étions là en train de rire et de parler quand soudain des voix parvinrent à nos oreilles. En regardant en l'air, nous vîmes des sentinelles qui, du haut de la muraille, nous observaient. Leurs baïonnettes brillaient à la lueur de la lune de façon menaçante. Ayant à l'esprit la façon bizarre dont le soldat et le marin avaient réagi, nous n'avions pas envie de commettre une autre erreur. En conséquence, nous demandâmes d'emblée aux sentinelles sur un ton très officiel :

« De quel côté êtes-vous ?

– Nous sommes neutres, répliquèrent-ils.

– Nous devons voir le commandant.

– Passez !

Ayant franchi le portail, nous empruntâmes la grande allée qui entoure le palais. C'est un des vieux palaces en Russie qui le plus de charme. Blotti douillettement en haut d'un tertre, il se déploie en une multitude d'édifices et de cours comme si chaque nouveau souverain en avait rajouté sur le précédent. Nicolas II avait peur d'aller à Petrograd depuis la révolution de 1905. Il passait la majeure partie de son temps à Ekaterinski.

Nous tombâmes sur le commandant et ses officiers assis autour un feu de bois et nous présentâmes nos laissez-passer. Le commandant semblait préoccupé et consulta plusieurs de ses hommes. Puis il revint nous voir :

« Je suis désolé de vous faire savoir que vous avez de mauvais papiers. C'est dangereux. Vous pourriez être arrêtés. Nous tenons ce lieu pour Kerenski. Mais si vous souhaitez aller à l'hôtel cette nuit, je peux vous délivrer une ordonnance vous permettant d'avoir une chambre sûre. Je vais aussi vous donner des papiers corrects. Je ne veux rien savoir de ceux-ci. La bataille aura lieu à quatre heures du matin... »

Il ordonna à un de ses subordonnés de nous accompagner en direction de la ville.

Au moment même où nous avions fait un faux pas avec nos mauvais laissez-passer, deux autres américains, un ancien prédicateur devenu révolutionnaire socialiste, et un interprète officiel de la mission de la Croix-Rouge à Petrograd, quittaient leur hôtel et atteignaient les tranchées des gardes rouges à la périphérie de la ville. Ils s'étaient perdus et avaient continué à marcher dans la boue pendant des heures. L'interprète était un garçon fragile qui n'avait aucune envie d'être mêlé à une bataille. C'est à Smolny qu'on lui avait confié leurs deux laissez-passer.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient et que l'obscurité s'épaississait, ils devenaient de plus en plus nerveux. Par peur de rencontrer l'armée de Kerenski et d'être fouillé, l'interprète mit les laissez-passer dans sa bouche. Ils n'étaient pas très grands et le papier était fin. Pour ne pas devoir justifier de leur présence, il les avala !

Peu de temps après, ils tombèrent sur un garde rouge en faction qui demanda leurs papiers. Ils n'en avaient pas. Dans la boue et sous la pluie, le garde rouge se mit à les pourchasser en direction de Petrograd. Il les menaça de représailles s'ils revenaient. Mais ce qui les avait le plus vexés, c'est qu'il les avait pris pour des agents allemands. Très judicieusement, il leur avait fait remarquer qu'en général les américains ne parlent pas russe aussi couramment que l'interprète.

Parallèlement à tout cet épisode, nous avons montré de notre côté de mauvais laissez-passer aux gens de l'autre camp ; lesquels nous avaient traités avec beaucoup d'amabilité. Les révolutions ne se déroulent pas selon des formules toutes faites.

Quelques jours plus tard, après la défaite de cosaques de Kerenski, une immense procession traversa les rues de Petrograd pour venir à la rencontre des gardes rouges et des soldats. Après avoir regardé la manifestation tout l'après-midi, je me rendis dans un petit restaurant dans l'avenue Zagorodny. Un vieux paysan entra et me demanda la permission de souffler sur mon manteau de fourrure pour voir s'il était en vrai phoque. Il n'était pas en phoque, mais il estima que c'en était. On se mit à converser et il me demanda d'où je venais. Je lui dis que j'étais américaine. Pour une raison que j'ignore, il fut tout excité et se mit à le faire savoir à tous ceux qui entraient.

Je lui demandai avec curiosité ce qu'il savait de l'Amérique. Pendant au moins cinq minutes, il réfléchit en silence. Puis il se leva et annonça gravement à toute la compagnie : « L'Amérique est une grande nation ! Je connais quelque chose de l'Amérique. Les machines à coudre viennent d'Amérique. » Il revint ensuite vers moi m'embrassa sur les deux joues et m'offrit une pomme et un sandwich souillé.

## Chapitre XVII

---

### GARDES ROUGES ET COSAQUES

[Retour à la table des matières](#)

Je n'oublierai jamais la première fois que j'ai vu les gardes rouges partir au combat. Un vent cruel balayait les vastes rues et projetait la neige contre les bâtiments austères. La température était de vingt-cinq degrés en dessous de zéro, j'étais frigorifiée sous mon manteau de fourrure. Je les vis arriver en une masse extraordinaire, déterminée, avec leurs minces manteaux en lambeaux et leurs visages livides aux traits tirés. Ils étaient des milliers. Les cosaques marchaient sur Petrograd. La ville s'était soulevée pour les repousser. Des flots d'ouvriers sortaient des usines pour constituer spontanément une armée du peuple, puissante, avec des hommes, des femmes et des enfants. En son sein, je vis des garçons qui n'avaient pas plus de 10 ans.

Nous étions debout sur les marches de la Douma municipale quand l'un de ses membres, un cadet, me dit : « Regardez ces voyous... Ils vont courir comme des lapins. Pensez-vous que de tels va-nu-pieds puissent se battre ? »

Je ne répondis rien. Je pensais à beaucoup de choses, dont certaines m'avaient marquée profondément dans l'enfance. Pour la première fois, j'avais clairement à l'esprit le spectacle de Washington et de son armée de soldats déguenillés et mourant de faim à Valley Forge... Je ressentis tout à coup que la révolution devait vivre, malgré une défaite militaire momentanée, malgré les conflits intérieurs. Les gardes rouges me firent réaliser que l'Allemagne ne pourrait jamais conquérir la Russie dans les cents prochaines années...

Je souhaitais que tous en Amérique puissent voir cette armée comme je l'ai vue. Les gens ne marchaient pas au pas, vêtus de bric et de broc, ils portaient tout un attirail de guerre périmé. Certains avaient pour arme des pelles. Si mon souhait pouvait se réaliser, il y aurait moins de mépris à l'égard de l'Armée rouge. Il faut un courage et une foi sans limite pour partir ainsi, sans entraînement et sans équipement, affronter ces brutes typiques de la Russie, ces guerriers professionnels, ces ennemis corrompus de la liberté. Face à eux, ils s'attendaient tous à mourir. Tout à coup, ils entonnèrent un chant révolutionnaire funèbre d'une intense mélancolie. Je me lançai discrètement à la suite de la fanfare.

En règle générale, les soldats de l'armée régulière ont du mépris pour les ouvriers, car eux, pour la plupart, sont d'extraction paysanne. Ils ont l'habitude de dire que les gens des villes se contentent de parler tandis qu'eux se battent vraiment. Mais ça, c'était avant l'apparition des gardes rouges.

Les ouvriers sont plus petits que les paysans. Ils sont rachitiques, au teint pâle, mais se battent comme des démons. Récemment, ils ont opposé une résistance acharnée, désespérée aux Allemands en Finlande et en Ukraine. Dans cette bataille particulière contre les cosaques, ils étaient si peu habitués au maniement des armes qu'ils oublièrent de tirer avec leurs fusils. Mais ils ne se sont pas avoués vaincus. Dès qu'une ligne d'attaquants était fauchée, une autre la remplaçait. Les femmes couraient droit vers le feu, sans armes. C'était terrifiant à voir. Elles étaient comme ces mères des espèces animales qui protègent leurs petits.

Les cosaques superstitieux durent y voir un signe de mauvais augure. Ils commencèrent à battre en retraite. Puis ce fut la déroute. Ils abandonnèrent leur artillerie et leurs beaux chevaux. Ils détalèrent sur des kilomètres...

Le jour suivant, ce fut une étrange procession qui revint à Petrograd. Une foule énorme alla à la rencontre des combattants avec les bannières rouges habituelles, en entonnant de nouveaux chants révolutionnaires galvanisants. Les combattants de l'armée victorieuse n'avaient rien mangé depuis longtemps. Ils étaient épuisés et fous de joie. Ils avaient brisé les cosaques ! Face au peuple, ceux-ci ne seraient jamais plus invincibles !

Il faut que nous, en Amérique, nous comprenions bien ce que représentent durablement les gardes rouges, les cosaques, les tchécoslovaques et les autres factions en guerre aux yeux du public.

Les gardes rouges viennent tout simplement des rangs de la population laborieuse des villes et zones urbaines. Ils ne sont pas anarchistes et ont un esprit très constructif \*. (Ils croient en la forme soviétique de gouvernement, ils se battent pour elle, ils sont anti-allemands.



Des gardes rouges sur les marches de Smolny.

La plupart des Américains connaissent l'histoire des cosaques, mais ils ne sont pas du tout informés sur certains points particuliers. Je relève par exemple le fait suivant : les cosaques n'ont joué qu'un rôle très restreint dans la Grande Guerre. Quelle que soit notre opinion sur l'échec de la Russie au final, nous ne devons jamais oublier que ce pays a tenu bon pendant les premières années de la guerre alors qu'il était le plus durement touché. La Russie a subi les pertes les plus effroyables parmi les pays belligérants Le nombre de ses victimes est estimé

---

\* Cette nouvelle remarque sur les anarchistes dénote que Louise Bryant connaissait bien peu ce courant politique et son investissement dans les révolutions de Février puis d'Octobre. L'anarcho-syndicaliste Justin Jouk (1887-1919), animateur du comité d'usine de la Poudrerie de Chlisselbourg, était l'un des dirigeants de la Garde rouge de la capitale. D'après Iosif Bleikhman (1868-1921), militant insurrectionnaliste de Petrograd cinq cents anarchistes participèrent à l'assaut d'Octobre. Enfin, selon Piotr Archinov, avant la répression d'avril 1918, les anarchistes comptaient quarante mille militants répartis dans une vingtaine de villes (les bolcheviks étant dix fois plus nombreux) [NDE]

aujourd'hui à sept millions \*. Nous devons garder à l'esprit que ces sept millions de tués étaient pour la plupart des paysans.

Les cosaques constituent la cavalerie de l'armée. Étant donné que presque tous les combats se déroulent au niveau des tranchées, les cosaques n'ont pas été mobilisés dans les engagements importants. En conséquence, ils ont eu tout le temps et l'énergie nécessaires pour participer aux tentatives contre-révolutionnaires. En collaborant avec la riche bourgeoisie, ils ont été d'une aide inappréciable pour les Allemands. En effet, les cosaques ont ravagé la Russie en menant des luttes terrifiantes à l'intérieur du pays. Cela a obligé les révolutionnaires à gaspiller une bonne part de leur précieuse énergie à les éliminer tout en repoussant les envahisseurs. C'est ce contexte qui explique que les troupes soviétiques n'aient pas pu tenir le front et que les soviets aient dû signer une paix honteuse qu'ils devront rompre tôt ou tard. Mais ils ne pourront pas la rompre tant qu'ils ne se seront pas débarrassés d'un tel joug et tant qu'ils n'auront pas réorganisé leurs forces.

Si les cosaques étaient vraiment aussi patriotes qu'ils le prétendent, leur ligne de conduite aurait été tout à fait différente. Ils auraient été tellement investis dans la lutte contre les Allemands qu'ils n'auraient pas eu le temps d'ajouter au chaos dans le pays. Lorsqu'on examine les cosaques, on doit bien constater qu'ils ont toujours été des combattants. Ils ont toujours tiré sur le peuple russe sur ordre des pires tyrans, sans sourciller. Ils sont nés et ont été formés pour être des combattants. Des hommes de cette sorte n'ont pas pour habitude de mourir pour la révolution, mais bien plutôt de s'y opposer naturellement. Ils se sentent plus à l'aise sous un régime militariste. La domination prussienne leur conviendrait mieux que la démocratie des soviets. Avec la mort du militarisme et tout le travail pratique entrepris par la révolution, ils vont devoir trouver un autre emploi.

Mais depuis la révolution d'Octobre, des cosaques du rang se sont aussi révoltés contre leurs exploiters et leurs propriétaires fonciers. Ils ont maintenant des délégués dans les soviets et soutiennent, au moins passivement, la révolution

En écrivant ainsi sur la guerre civile, il me revient en mémoire un petit incident qui illustre assez bien ce qu'est l'attitude actuelle de nombreux Russes de la classe moyenne. C'était en décembre. Les gens riches commençaient à s'inquiéter sérieusement du fait que le gouvernement soviétique allait se maintenir.

J'avais été invitée à dîner chez une famille très aisée. À mon arrivée, l'hôtesse m'expliqua qu'elle était désolée parce que sa cuisinière venait de la quitter. Elle lui donnait un salaire de vingt roubles par mois, ce qui, au cours actuel, correspond à deux dollars. La fille s'en plaignait parce qu'elle devait tous les jours faire la queue pour avoir du pain pendant des heures et que ses chaussures étaient usées. Les chaussures les moins chères coûtaient alors cent cinquante roubles. Si elle économisait chaque centime de son salaire, elle ne pourrait acheter une paire de chaussures qu'au bout de huit mois environ, et des chaussures en caoutchouc étaient exclues.

Mon hôtesse estima que cette fille était extrêmement déraisonnable. « On devrait la battre avec le knout », dit-elle.

---

\* Les historiens s'accordent plutôt sur le chiffre – considérable – d'environ 1,8 million de morts russes. [NDE]

Une fois à table, la conversation glissa vers la politique. Tout le monde se mit à calomnier les bolcheviks. Les convives affirmaient que ce serait merveilleux si seulement les Allemands pouvaient arriver et prendre chaque coin de rue et « ces chiens de paysans » s'enfuiraient pour sauver leur vie...

J'intervins pour dire que j'avais beaucoup de sympathie pour les bolcheviks car il me semblait qu'ils étaient le seul parti ayant suffisamment d'ossature pour essayer de donner à la population ce qu'elle voulait. Mon hôtesse se tint toute droite sur sa chaise. « Eh bien ma chère, me dit-elle sincèrement choquée, vous ne savez pas du tout de quoi vous parlez. Parce que mes domestiques sont bolcheviques ! »

Les convives exprimaient tous leur tristesse que les cosaques fussent apparemment en train de perdre le pouvoir.

« Quoi qu'il en soit, fit remarquer une femme, vous ne seriez pas aussi stupides en Amérique pour avoir une guerre civile. »

Je me redressais avec une certaine fierté.

« Madame, répliquai-je, nous avons eu la guerre civile On me demanda de m'expliquer. Je pensais cet événement connu dans le monde entier. Je précisai à quelle époque il s'était produit, combien de personnes avaient été tuées et quels étaient les enjeux. Quand je me mis à parler de l'esclavage et de la situation des Noirs, le visage de mon hôtesse qui commençait à comprendre s'éclaira. Tout à coup, elle s'écria : « Oh oui, maintenant je me souviens. Et vous avez eu tout à fait raison d'être gentils avec les Nègres – ils ont de si jolies chansons ! »

J'étais à la fois amusée et déprimée. Cette anecdote est vraiment caractéristique. Les gens de la classe aisée en Russie semblent tout ignorer de notre guerre civile, de leur propre guerre civile et des rapports qui peuvent exister entre ces événements. Ils sont extrêmement égoïstes. Ils vous diront qu'ils veulent les Allemands ou qu'ils veulent « la loi et l'ordre ». En fait, ils tiennent avant tout à leur confort, au prix de la démocratie et de ses idéaux.

Depuis les premières journées de la révolution d'Octobre, les gardes rouges avaient constamment gagné en force et en efficacité tandis que les cosaques n'avaient cessé de faiblir. Cela était dû en partie à une bonne politique de la part des bolcheviks. Quand ils ont commencé à partager la terre, ils ont dit expressément dans leur décret : ceci ne s'applique pas aux cosaques. Il y avait alors de grands propriétaires fonciers dans les régions cosaques, comme partout en Russie. Il y avait des riches et des pauvres. Cela provoqua une agitation au sujet de la terre qui prit de plus en plus d'ampleur ; au point que finalement, une délégation de cosaques du Don \* représentant des milliers d'entre eux se rendit auprès du général Kaledine, ataman des cosaques du Don. Les délégués exigèrent que leur terre soit partagée selon la méthode de répartition du gouvernement soviétique. Le général Kaledine répliqua : « Il faudra me passer sur le corps pour qu'une telle chose se produise. » Presque immédiatement, les cosaques désertèrent ses rangs et rejoignirent le soviet. Kaledine, désespéré, réalisa l'étendue de son erreur et se fit sauter la cervelle.

Le général Semionov n'a été chassé de Sibérie que récemment, ses hommes ont tué leurs officiers et sont passés aux bolcheviks. L'épine dorsale du mouvement cosaque semble à présent brisée.

---

\* Cosaques installés dans le sud du pays, près du fleuve Don [NDT].

## Chapitre XVIII

---

### LES FUNÉRAILLES ROUGES

[Retour à la table des matières](#)

Je me suis rendue à Moscou par le premier train pénétrant dans cette ville après la victoire de bolcheviks au terme de six jours de combats. Il était difficile de trouver un endroit pour dormir. J'allais d'hôtel en hôtel. Des réceptionnistes flegmatiques et perplexes répondaient de façon étrange à mes questions.

« Oui, me dit l'un d'eux, j'ai une grande chambre au dernier étage, mais il n'y a pas de carreaux aux fenêtres. J'espère que la *Barishna* n'y verra pas d'inconvénient. »

Comme il faisait vingt-cinq degrés en dessous de zéro, je poursuivis mes recherches. Au bout de deux heures, je trouvai une chambre à l'hôtel National.

« C'est extrêmement dangereux d'être ici, me confia un anglais que je rencontrai dans le hall et qui désapprouvait qu'une lady soit correspondante de guerre ; vous serez probablement assassinée avant demain matin.

Ma fenêtre donnait sur le Kremlin et la place Rouge. La nuit était déjà tombée. Une mystérieuse rangée de feux surgissait de l'obscurité. Je pouvais me déplacer librement dans la ville car j'avais des laissez-passer à la fois bolcheviks et du camp opposé. Après avoir dîné, je partis enquêter sur ces feux.

La première chose qui me frappa lorsque j'eus traversé la grande arche, c'est que le Kremlin était toujours là. À Petrograd, on vous avait rapporté qu'il avait été rasé jusqu'au sol. Mais non, il était bien présent, d'une beauté au-delà de toute description, bizarrement illuminé par une longue ligne de torches crépitantes fichées en haut de mâts sur le côté de la muraille nord.

Alors que je m'approchais, un spectacle étrange s'offrit à mon regard. Sur des centaines de mètres, on était en train de creuser une tranchée énorme dans le sol gelé. Les silhouettes de soldats de grande stature projetaient leurs ombres distordues sur la neige tandis qu'ils se pliaient pour accomplir leur tâche macabre.

Un jeune étudiant qui avait vu mon laissez-passer m'expliqua ce qu'ils faisaient. « Ils creusent la fosse de la fraternité, me dit-il, pour les derniers martyrs de la révolution. »

Je suis restée sur les lieux presque toute la nuit. L'impression de calme et de solitude était terrifiante. On n'entendit que le martèlement des pelles et le crépitement des torches. Aucune étoile dans le ciel. L'obscurité était tombée lourdement, enveloppant toute la scène.

Je demandai aux soldats pourquoi ils avaient choisi cet endroit pour les funérailles rouges. Ils me répondirent qu'ils souhaitaient attribuer le plus grand honneur possible à leurs camarades en les enterrant sous la longue rangée de tilleuls, juste en face de Notre-Dame d'Ibérie. Les multiples coupoles merveilleusement belles de Vassili Blazhanie relevaient leur profonde vénération. C'était l'endroit le plus sacré de toute la Russie.

Vers deux heures du matin, je me rendis avec l'étudiant qui avait son quartier général dans un grand bâtiment, quelques pâtés de maisons seulement. C'était comme une ruche bourdonnante en raison des préparatifs pour les funérailles du lendemain. Pendant toute la nuit, des femmes et des jeunes filles coupaient, effrangeaient, façonnaient des kilomètres d'étoffe pour confectionner des bannières pour la procession. Elles cousaient, le visage fixe et sévère. Peut-être que les femmes tricotant au pied de la guillotine pendant la Révolution française affichaient une telle expression...

Après avoir obtenu l'autorisation d'assister aux funérailles, nous retournâmes sur la place Rouge. La tranchée était désormais longue et profonde. Sur les côtés, les monticules de terre étaient devenus de petites collines. Vers cinq heures du matin, nous avions les jambes lourdes pour les escalader. Nous nous traînâmes épuisés jusqu'à l'hôtel. La tâche était achevée, le trou béant prêt à recevoir cinq cents corps.

Je bus mon thé et mangeait mon pain noir à l'hôtel avant de retourner au soviet à sept heures et demie. Le cortège s'ébranlait à huit heures. Les membres du Comité exécutif du soviet devaient être en tête. Ils m'invitèrent aimablement à marcher avec eux.

L'émotion était à son comble ce jour-là. Les individus étrangers au prolétariat n'osèrent pas s'aventurer hors de chez eux. Tous ceux qui avaient mauvaise conscience – les monarchistes, les contre-révolutionnaires, les spéculateurs – se cachaient derrière leurs persiennes. Ils avaient peur de subir des actes de terreur.



Les funérailles rouges à Moscou en novembre, cinq cents corps furent inhumés en une journée.

Bien que seulement huit cents personnes aient été tuées à Moscou, c'est une bataille d'une importance considérable qui s'y était déroulée. Elle marqua la fin de la résistance armée des classes supérieures. Ce fut le dernier combat des junkers.

Au petit matin, je me tenais en haut d'un monticule de terre fraîchement retournée pour observer l'immense marée humaine traversant la porte blanche voûtée de la vieille cité tartare et envahissant la place Rouge. Le froid était mordant. Nous avions les pieds gelés au contact

du sol et mal aux mains malgré les gants. Mais le spectacle qui se déroulait devant nous était si impressionnant qu'il nous faisant oublier tout le reste.

Franchissant cette porte, sortant de la résidence des Romanov, la foule s'écoulait sans fin en une gigantesque procession funèbre. Elle progressait lentement, en rythme, en une sorte de grand spectacle lyrique symbolisant cette lutte des masses, longue et acharnée, qui parcourt la trame complexe de l'histoire.

De jeunes soldats, beaux et de grande taille, avec de hautes chapkas grises, portaient les cercueils en bois brut, de couleur rouge sang. Derrière eux venaient des jeunes filles au visage rond de paysannes, avec de châles sur la tête, portant des couronnes de fleurs artificielles qui faisaient un bruit métallique quand elles marchaient.

À leur suite se trouvaient des vieux et des vieilles, le dos courbé, ainsi que des petits enfants. Il y avait des régiments de cavalerie, des fanfares militaires et des gens portant des bannières gigantesques qui flottaient en longues vagues rouges, au-dessus des têtes de la foule.

De grandes banderoles avaient été suspendues en haut de la muraille et redescendaient jusqu'au sol. Elles portaient des inscriptions sur la révolution et les aspirations des travailleurs. Au-dessus de la haute muraille rouge, les dômes dorés des quatre vieilles églises à l'intérieur du Kremlin brillaient de façon vertigineuse sur fond de ciel pâle. Le sombre clocher et la maison de Boris Godounov semblaient d'humeur ombrageuse.

Toutes les églises et tous les sanctuaires étaient fermés. Comme c'était impressionnant ! Pas de cérémonie, pas de prêtres. Tout était si simple et si réel.

De temps à autre, la fanfare lettonne se mettait à jouer la marche funèbre. Les soldats, les marins, les gardes rouges et même les anciens et les gamins se découvraient. La neige tombait à gros flocons sur leurs têtes baissées, comme une bénédiction. En passant, les troupes de cavalerie rendaient hommage par un grand salut. Les notes martiales de cet hymne nous galvanisaient tandis que les tristes notes orientales étaient empreintes d'une douleur désespérée...

Tout autour, des femmes commençaient à sangloter. L'une d'elles non loin de moi se mit à hurler au moment où on allait descendre un cercueil. Toute retenue l'avait abandonnée. Elle avait oublié la révolution, oublié le futur de l'humanité. Elle n'avait plus à l'esprit que l'être cher qu'elle avait perdu.

Ses amis essayaient de la maîtriser, elle se débattait avec une énergie farouche, en criant le nom de l'homme qui était dans le cercueil, elle mordait et griffait comme une bête sauvage blessée, jusqu'à ce que finalement on l'emporte gémissante et à moitié consciente. Des larmes ruisselaient sur les visages des grands soldats.

Parfois, la procession fluctuait quand émergeait un grand chœur improvisé qui chantait le chant funèbre révolutionnaire. Aucun peuple n'est capable de chanter à l'unisson autant que les Russes. Aucun peuple n'aime autant s'exprimer par le chant. Le chœur s'élevait et s'amplifiait, avec ses sonorités riches dans l'air raréfié de l'hiver, tel un grand orgue dans une vieille et belle cathédrale.

Tout s'adoucissait avec le crépuscule qui commençait à tomber. L'air devenait plus chaud et la neige se teintait de rose. Toutes les couronnes avaient été accrochées dans les arbres et

se balançaient comme d'étranges fruits multicolores. Il était sept heures du soir quand le dernier cercueil fut descendu dans la fosse. On commença alors à la recouvrir de terre.

J'avais d'autres connaissances à Moscou – une famille de marchands devenus spéculateurs depuis le début de la guerre. Ils m'avaient invitée à dîner. La table croulait sous le poids de la nourriture. La lumière et la chaleur dans la pièce m'étourdisaient après le froid légèrement mordant sur la place Rouge.

Les trois fils de cette famille étaient tous aptes au service militaire, mais ils avaient distribué des pots-de-vin pour en être dispensés. Tous trois s'adonnaient à des activités illégales. L'un s'était débrouillé pour acheminer de l'or depuis les mines de la Léna vers des zones mystérieuses en Finlande. Un autre spéculait sur la nourriture. Le troisième avait une participation dans une fabrique de chocolat qui fournissait les magasins coopératifs, à condition qu'ils approvisionnent d'abord sa famille. Ainsi, tandis que des gens crevaient de faim au coin de la rue, ils avaient tout en abondance. Par ailleurs, ils étaient charmants, cultivés et très agréables avec leurs amis.

Alors que nous étions à table, la conversation s'orienta vers les funérailles rouges, puis sur l'armée. Un homme me montra un appel pitoyable du soviet de Moscou aux familles riches les implorant de donner des chaussures et des vêtements pour les soldats au front. Toute la compagnie se mit à rire à gorge déployée. Les convives déclarèrent qu'ils brûleraient leurs habits plutôt que de les donner au prolétariat. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux gens de chez nous, à mes propres frères qui combattaient en France, et comment nous aurions répondu rapidement à un tel appel. J'étais abasourdie par la différence des réactions. Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait en Russie une telle rancœur entre les classes !

Il y eut ensuite une discussion sur les Allemands. La plupart des présents s'exprimèrent en faveur de l'invasion du pays par l'Allemagne. Je les fis voter pour dire qu'ils préféreraient le gouvernement des ouvriers et des soldats ou celui du Kaiser. À l'unanimité sauf un, ils votèrent en faveur du Kaiser.

À minuit, je suis rentrée chez moi. Mon traîneau tintinnabulant traversa la place Rouge, elle était déserte et silencieuse.

## Chapitre XIX

---

### LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

[Retour à la table des matières](#)

Il est impossible de comparer le tribunal révolutionnaire français avec le tribunal révolutionnaire russe, sans être frappé par la différence complète entre les deux institutions. Aucune institution ne peut mieux exprimer concrètement ce qu'est une pensée révolutionnaire ou indiquer plus fidèlement le caractère d'un peuple que son tribunal révolutionnaire. La principale activité du tribunal français consistait à condamner les suspects à la guillotine. Pendant toute la période où j'ai été en Russie et où j'ai pu observer le fonctionnement de cet organisme extraordinaire, personne n'a été condamné à mort.

J'ai à l'esprit deux affaires caractéristiques.

La première était celle de la comtesse Panina. Quand les bolcheviks arrivèrent au pouvoir Panina détenait quatre-vingt-dix mille roubles appartenant au gouvernement. Elle refusait de les rendre aux nouvelles autorités en place, affirmant qu'elles les garderaient jusqu'à la tenue de l'Assemblée constituante. Elle refusait de tenir compte des demandes du gouvernement soviétique. Elle fut donc arrêtée et incarcérée à la forteresse Pierre-et-Paul.

Quand son procès débuta, il fit particulièrement sensation. La salle était remplie d'une foule hétéroclite d'ouvriers, de réformateurs et de monarchistes. La plupart des audiences se tenaient dans le nouveau palais du grand-duc Nicolas Nikolaïevitch. C'était une salle circulaire blanche avec des tentures rouges, ce qui évoquait curieusement une mise en scène d'une modernité sévère. Les sept juges siégeaient derrière une longue table en acajou avec une nappe rouge et or. Joukov, un ouvrier, était le président. Deux des juges portaient des uniformes de simples soldats. Le premier jour, ils semblaient un peu mal à l'aise, mais en toutes circonstances, ils restaient calmes et dignes.

La première personne qui prit la parole pour défendre la comtesse Panina était un vieil ouvrier qui lui était reconnaissant pour diverses raisons. Il se leva et déclara qu'elle avait apporté la lumière dans une vie qui n'avait connu jusqu'alors que l'obscurité. « Elle m'a donné la possibilité de penser, dit-il. Je ne savais pas lire et elle m'a appris à lire. À l'époque, elle était forte et nous étions faibles. Aujourd'hui, elle est faible et nous – les masses – nous sommes forts. Nous devons lui rendre la liberté. Le monde ne doit pas entendre dire que nous sommes ingrats et que nous emprisonnons les faibles. » L'émotion montait en lui au fur et à mesure qu'il parlait. Finalement, il se mit à hurler de façon bizarre et hystérique : « Je ne supporte pas de la voir là, prisonnière ! » Et en pleurant, il quitta la salle.

Les avocats rétribués ne furent pas particulièrement impressionnants lors de ces audiences. Les points techniques étaient ceux qui importaient le moins. L'avocat distingué de la comtesse Panina s'ennuyait affreusement. Le dernier intervenant était un jeune garçon plein de fougue qui travaillait dans une fabrique de Pétrograd. Il ne devait pas avoir plus de 18 ans. Il déclara avec vigueur :

« Ne soyons pas sentimentaux. Panina n'est pas une comtesse ici, mais une simple citoyenne. Elle a pris de l'argent au peuple. Nous ne voulons pas lui nuire ou lui porter

préjudice en aucune façon. Tout ce que nous lui demandons, c'est qu'elle rende l'argent. Le vieil homme lui est reconnaissant de lui avoir appris à lire autrefois. À présent, nous vivons dans une ère nouvelle. Pour accéder à la « lumière » nous ne dépendons plus de la charité. Nous pensons que tout homme a droit à l'éducation. Avec de l'argent, comme celui que Panina a dérobé au peuple, nous créerons des écoles où tout le monde pourra apprendre. En tant que révolutionnaires, nous ne croyons pas à la charité, nous ne sommes pas reconnaissants d'avoir l'occasion de ramasser les miettes qui tombent de la table des riches. »

À la suite de son plaidoyer, le tribunal ajourna la séance. Quelques minutes plus tard, ses membres revinrent prononcer leur jugement : la comtesse Panina resterait à la forteresse Pierre-et-Paul jusqu'à ce qu'elle restitue l'argent du peuple. À l'instant même où elle se soumettrait à cette demande, on lui rendrait son entière liberté et elle serait seulement livrée au mépris du peuple.

Panina renonça aussitôt aux fonds qu'elle détenait. Dans n'importe quel autre pays connaissant une situation aussi tendue, Panina aurait été tuée, d'autant plus qu'elle s'était trouvée à la tête de ceux qui organisaient le sabotage contre le nouveau régime. Était donné son expérience, elle aurait pu être d'une grande aide, mais elle fit tout son possible pour détruire le gouvernement prolétarien.



Le tribunal révolutionnaire.

Un autre procès se tint dans le quartier de Vyborg à Petrograd. Il était présidé par deux hommes et une femme. Il illustre bien comment de petites affaires sont traitées en Russie. Cette fois-ci, la salle était remplie de travailleurs. L'affaire concernait un pauvre homme qui avait volé de l'argent à une vendeuse de journaux. La cour interrogea cet homme et il se leva pour se défendre lui-même.

« Je me sentais triste, dit-il. J'étais fatigué de marcher dans les rues sombres et froides. Je me disais que si seulement je pouvais trouver un endroit chaud, éclairé avec des gens en train de rire, cela me rendrait heureux. Je pensais au Norodny Dom, je me disais que j'aimerais y aller pour entendre Chaliapine.

– Pourquoi avez-vous décidé de voler cette femme en particulier ? Demandèrent les juges.

– J'ai réfléchi longtemps, expliqua l'homme. Je me trouvais au coin de la rue à l'observer vendre ses journaux. Ses clients étaient en général des gens riches, qui sont les ennemis des pauvres. Je me suis dit que, dans un sens, elle devait être elle-même une monarchiste ou une

capitaliste. Est-ce qu'elle ne vendait pas mieux ses journaux que les nôtres ? Je lui ai donc pris son argent. Et pendant trois jours, elle ne m'a pas trouvé. »

Le tribunal délibéra pendant quelques minutes et finalement, un des juges lui demanda sur un ton solennel : « Vous êtes-vous senti mieux après être allé au théâtre ? »

Les Russes sont vraiment merveilleux. Cette question ne provoqua aucun rire dans la salle. Le voleur répondit qu'il s'était senti mieux. Il affirma qu'il était impossible de ne pas être transporté par un art du chant aussi beau.

La vendeuse de journaux plaida sa propre cause. Elle assura qu'elle n'était en aucune façon une capitaliste, mais une personne rendant un service réel à la communauté. Elle était une révolutionnaire et elle croyait en la liberté d'expression. C'est pourquoi, il lui semblait juste de distribuer des journaux des différents bords.

Le tribunal suspendit la séance. Quand les juges revinrent, ils déclarèrent que l'argument de la femme leur semblait juste et équitable. L'argument de l'homme n'étant pas juste, il devait dans un sens rembourser la femme de la somme qu'il lui avait prise. Ils proposèrent à l'assistance de décider ce que l'homme devait donner, en sachant qu'il n'avait pas d'argent.

La consultation se fit dans de petits groupes excités où chacun donna son avis. Au bout d'une heure, on parvint à la décision suivante : l'homme devait donner à la femme ses caoutchoucs à enfiler sur ses chaussures. Leur valeur correspondait en gros au montant de l'argent qu'il lui avait pris. La femme était entièrement satisfaite car elle expliqua qu'elle n'en avait pas et que cela lui était nécessaire pour rester toute la journée dans les rues humides. L'homme aussi était entièrement satisfait parce que cela soulageait sa conscience. Il serra la main de la femme. Ils restèrent bons amis. Tout le monde rentra chez soi le sourire aux lèvres.

Cela semble une histoire drôle, sans plus. Mais si on y réfléchit, elle inspire un tout autre sentiment. La justice, si elle est tout à fait juste, doit être simple. Avec toutes les lois compliquées de nos pays hautement civilisés, nous avons facilement oublié ce qu'est la vraie justice. Nous comptons sur des ruses, des alibis, des vices de forme et des dérobades de toutes sortes. Les anciennes lois russes étaient particulièrement exécrables. Le gouvernement soviétique a décidé de reconstruire tout l'édifice judiciaire et, en attendant, de mettre en place le tribunal révolutionnaire. Les partis au pouvoir n'ont aucunement l'intention de maintenir indéfiniment cette forme de justice rudimentaire.

À Petrograd, je connaissais un certain nombre de femmes avocates. L'une d'elles était la jeune sœur d'Evreimov, le dramaturge. Natalie Evreimov était la première femme à être secrétaire de la Convention des juges qui, en Russie, est une cour régulière formelle de trois juges traitant les petites affaires. Elle y travaillait depuis un an lorsque les cours furent abolies, ce qui la rendit furieuse contre les soviets. Toutes les femmes de ce groupe d'avocates étaient libérales, mais elles étaient impatientes d'exercer leur métier et avaient le plus grand mépris pour la justice simple qui était rendue par le tribunal révolutionnaire.

Un après-midi, je me rendis chez l'une d'elles pour assister à une réception. Mon hôtesse portait une bague qui me rappelait l'Amérique. C'était un simple anneau en or avec des lettres anglaises émaillées. Comme je lui demandai de quoi il s'agissait, elle se mit à rougir et me raconta toute l'histoire.

« Elle m'a été donnée par un homme d'affaires américain, me dit-elle. Il était alors mon fiancé. J'avais 17 ans et lui, 40. Il ne pouvait pas supporter la frivolité d'une jeune fille russe. Je n'arrêtais pas de le taquiner ce qui rendait sa vie infernale. Il est donc retourné en Amérique et je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Cette bague est très mystérieuse. Pendant des années je me suis interrogée sur la signification des lettres. Je lui ai demandé un jour de me l'expliquer, mais il m'a répondu qu'il était tenu de ne pas le révéler. »

Elle sera la bague de son doigt et je lus avec étonnement : IOOF\* .

---

\* Independent Order of Odd fellows. Allusion à un « ordre fraternel » comme le Rotary Club [NDT].

## Chapitre XX

---

### LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

[Retour à la table des matières](#)

Aucun ministère des affaires étrangères dans le monde ne pourra jamais ressembler à celui des bolcheviks. L'étrangeté de ses services et activités ne s'accorde pas du tout avec le style des anciens fonctionnaires. Dans leurs uniformes bleus à col rouge qui retirent les chapeaux et les bottes des simples soldats avec les mêmes marques de déférence qu'ils réservaient autrefois obséquieusement aux grands ducs et aux ambassadeurs. Tout le monde s'appelle « camarade ». Les employés vendent des pamphlets révolutionnaires exposés sur de longues tables dans les couloirs.

Trotsky venait rarement au ministère. Il menait tout son travail à Smolny, de sorte que les *svetzsars* devaient constamment faire la navette entre les deux institutions pour faire des transmissions. Le docteur Zalkind, son assistant, était chargé des détails du travail. C'est un bel homme avec une tignasse grise et un visage jeune. Il parle quatre langues et a obtenu de nombreux titres universitaires. Il y avait toujours sur son bureau un ouvrage scientifique, souvent en français, qu'il lisait à ses moments perdus. Il donnait l'impression de se cacher derrière des vêtements d'ouvrier du fait de son allure aristocratique, sa délicate figure allongée, ses mains sensibles et son allure svelte. Néanmoins, il est l'un des révolutionnaires les plus sincères que je connaisse.

Aux yeux d'une Américaine, habituée à agir à toute vitesse, de façon chronométrée, les services semblaient fonctionner d'une manière incroyablement désordonnée. Les étrangers se rendaient dans l'antichambre du cabinet du ministre pour faire valider leur passeport. La taxe était de quinze roubles, à moins que vous puissiez prouver votre appartenance à la classe ouvrière. Quand je vins avec mon passeport pour obtenir un visa, l'employé me rendit mon argent et, en souriant, me fit cette remarque : « À mon avis, un reporter fait authentiquement partie du prolétariat. »

Au sein du ministère, le service le plus intéressant était peut-être celui des prisonniers de guerre, particulièrement actif au cours des deux ou trois mois qui suivirent la révolution d'Octobre. Que de plans grandioses y ont été conçus pour préparer une insurrection dans les empires centraux ! Quels magnifiques espoirs ont été nourris d'en finir avec la guerre et d'apporter la paix dans le monde grâce à la mobilisation des travailleurs ! Mentsikovski était le commissaire de ce bureau.

À la porte d'à côté se trouvait un service récemment créé, le Bureau de la propagande révolutionnaire internationale, avec à sa tête Boris Reinstein, originaire de Buffalo dans l'État de New York. Deux autres Américains socialistes y travaillaient également, John Reed et Albert Rhys Williams.

L'activité de ce comité consistait entre autres à faire pénétrer les idées révolutionnaires en Allemagne et en Autriche, par tous les moyens possibles. Pour réaliser ce programme, Reed et Williams adoptèrent les codes psychologiques de la publicité américaine – brièveté et impressions concrètes. Ils publièrent par exemple une édition illustrée de *Die Fackel*, où était

reproduite une photo de la vieille ambassade allemande à Petrograd avec cette légende : « Soldats et ouvriers allemands – Pourquoi ne mettez-vous pas un ouvrier dans ce lieu ? »

Ils inséraient des photos de révolutionnaires déchirant les insignes royaux avec ce commentaire : « Quand les ouvriers sont aveugles, ils révèrent de tels symboles. Quand arracherez-vous le masque qui est devant vos yeux ? »

Sous une photo montrant un groupe d'ouvriers confortablement assis dans un palais, on pouvait lire ce commentaire : « Les ouvriers ont toujours construit les palais et les ont défendus avec leur sang. Aujourd'hui, pour la première fois, ils vivent dans les palaces et les défendent. Pourquoi êtes-vous à la traîne ? »

Les américains ajoutaient de l'énergie aux plans des Russes. Tous les jours, ceux-ci constataient que des tonnes de littérature révolutionnaire étaient chargées dans des trains en partance pour le front. Williams avait même formé une légion étrangère, –Foreign Legion – pour aider à repousser l'invasion qui menaçait.

Le service de presse était sous la direction de Radeck. Ces trois services publiaient conjointement des journaux en trois langues en allemand, *Die Fackel*, en Hongrois, *Nemzetkoi Socialista*, et en roumain, *Inainte*. Ces journaux étaient diffusés massivement sur les fronts ennemis. Ils traversaient les lignes clandestinement et circulaient dans les camps de prisonniers. Les Allemands sont des maîtres en matière de propagande. Ils ne connaissent que trop bien sa valeur et sa capacité de destruction pour ne pas en être alarmés. Il vaut la peine de signaler que différents messages du président Wilson ont toujours pénétré clandestinement en Allemagne de cette manière...

Des réunions secrètes au ministre des Affaires étrangères où des prisonniers allemands et autrichiens préparaient la révolution dans leurs pays. J'étais la seule femme présente. Nous devions signer avant d'entrer, comme si nous faisons un pacte avec la mort. En fait, c'était vraiment une activité dangereuse. Quiconque signait pouvait être démasqué d'une manière ou d'une autre et, dès lors, identifié à la fois par les monarchistes et par leurs collègues, les agents allemands. Les Russes avaient l'habitude de me dire à moitié en plaisantant et pour me mettre en garde : « Vous avez un espion blond qui vous suit aujourd'hui » ou « Je connais votre espion – c'est un Cent-Noirs ».

Au début, je n'y faisais pas attention. C'était une expérience nouvelle. Mais bientôt, cela m'énerva. Un petit homme émacié et bizarre vint plusieurs fois me voir en affirmant être américain. Il m'invita à aller chez lui. Après lui avoir dit que je savais qu'il était un mouchard, il cessa de m'importuner. Mais tous les jours, mes journaux disparaissaient. Je quittai l'endroit où j'étais à Troisky Ulitsa après que l'éditeur de *Novia Jisn*, le journal de Gorki, m'eut avertie que j'étais suivie par l'un des espions les plus notoires de la police secrète du tsar. Je montai au quartier général à l'hôtel Astoria – l'hôtel de guerre officiel. Je ne pouvais pas y être inquiétée parce qu'il était impossible d'y entrer ou d'en sortir sans laissez-passer, à moins d'être connu. De solides marins de Cronstadt gardaient l'entrée.

Deux semaines après être allée vivre à l'Astoria, je fus suivie par deux mouchards dans le palais de Tauride. Ils réussirent à entrer, mais ils ne purent pas en ressortir. Ils furent arrêtés par des gardes lettons qui prirent leur bloc-notes. Ils y avaient relevé avec exactitude toutes mes allées et venues, le nombre de fois où j'avais pris une voiture ou un tramway et combien de temps j'étais restée à différents endroits. J'ai dû être un sujet décevant car je n'ai jamais

pris part à une discussion. Je n'étais là qu'en observatrice. Les bolcheviks ont laissé mes mouchards se rafraîchir les idées pendant un bon mois à la forteresse Pierre-et-Paul. Puis, ils les ont laissés partir, comme ils le font avec la plupart des gens qu'ils arrêtent, sur la promesse de se chercher un emploi honnête.

Le ministère des Affaires étrangères se trouve en face du palais d'Hiver. Son architecture et sa couleur correspondent à celles du plus grand palais au monde. Une pièce, où les prisonniers avaient l'habitude de se réunir, était extrêmement belle, meublée en acajou massif avec de vieux brocarts. Rien ne me décourageait autant que la conduite de soldats allemands à ces réunions. En revanche les représentants des petites nationalités de l'Autriche-Hongrie étaient des révolutionnaires fougueux qui agissaient à la façon des Russes. C'est-à-dire qu'ils entraient avec leurs vieux vêtements et leurs bottes boueuses et s'installaient très à l'aise au milieu de ce décor splendide. Les Russes étaient parvenus à la conclusion que les palais leur appartenaient et que, par conséquent, ils devaient pleinement en faire usage. Et c'est ce qu'ils faisaient. Les prisonniers allemands ne réagissaient pas ainsi ; ils entraient timidement, s'asseyaient sur le bord des chaises, tournaient leur casquette nerveusement dans leurs grandes mains maladroites...

Une nuit, un officier prussien se glissa dans l'assistance sous un faux prétexte. Il avait menti aux prisonniers, s'était dit révolutionnaire et avait été envoyé comme délégué. Il était assis, jetant un regard noir aux personnes présentes, jusqu'à ce qu'on lui demande son opinion de but en blanc. Il avoua alors s'être seulement fait passer pour révolutionnaire parce qu'il suspectait ce qui était en train de se tramer. Il fut expulsé sans plus de cérémonie.

Dès qu'il fut en dehors de la pièce, tous les soldats allemands se mirent à parler en même temps. Ils déclarèrent qu'ils étaient pour la révolution, qu'ils y croyaient et qu'ils voulaient apporter leur aide par tous les moyens possibles. Ils étaient contre leur gouvernement, mais ils avaient eu peur de prendre la parole tant que l'officier était dans la pièce. Dans le camp des prisonniers, les officiers leur avaient dit, avouaient-ils, qu'ils seraient fusillés dès leur retour en Allemagne...

Un des Russes se pencha et leur demanda doucement :

« Camarade, combien d'officiers aviez-vous dans votre camp ?

– Eh bien, répondit le soldat, très peu, juste trois ou quatre.

– Pourquoi ne les avez-vous pas tués, camarade ? » Poursuivit le Russe d'une voix égale ?

Pendant un moment, les soldats allemands furent abasourdis. Ils se regardaient les uns les autres, muets de stupéfaction. Était-ce parce ce qu'ils étaient horrifiés ou parce que l'idée ne leur était jamais venue à l'esprit, je ne saurais le dire. Finalement, l'un d'eux se mit à parler très lentement, comme si chaque mot qu'il émettait lui provoquait une grande souffrance.

« Oui, dit-il, vous avez raison. Il faut en arriver là. Si nous les tuons, nous n'aurons plus peur d'eux. »

Le Russe parlait gentiment, comme un docteur à un enfant malade.

« Rappelez-vous, dit-il d'un ton apaisant, nous aussi nous avons peur de nos officiers. Nos officiers, comme les vôtres, défendent le même genre de tyrannie. Nous n'avons plus peur, nous sommes libres désormais. »

Les Allemands approuvaient solennellement, mais leurs visages étaient blancs comme la mort. L'un d'eux provoqua une vague de rires chez les Russes quand il déclara : « C'est vrai que nous devons faire la révolution – mais *wir müssen orden haben* \* . (Nous devons avoir des ordres ».)

Pendant un instant, j'eus à l'esprit la vision de cette révolution allemande inévitable, disciplinée, mécanique et minutieuse. Tant de têtes par minute, pas de pitié, pas de compromis. L'ordre peut être infiniment plus horrible que la plus extrême confusion. Et pourtant, j'imagine que c'est la seule voie un calcul complet, un jugement calme et définitif...

Jusqu'à présent, les sociaux-démocrates allemands ont été décevants dans leur grande majorité. Ils n'ont pas été à la hauteur de ce qu'attendaient d'eux les autres socialistes. C'est peut-être parce qu'ils ont beaucoup d'obstacles à surmonter. La marche est beaucoup plus haute pour eux. Cependant, des signes positifs commencent à apparaître un peu – partout la mutinerie dans la flotte, des grèves qui ont démarré à Vienne et qui s'étendent dans toute l'Allemagne, des preuves récentes de mécontentement en Autriche... Dans l'offensive allemande, des troupes de volontaires d'autres fronts ont été utilisés parce que les officiers n'avaient pas confiance dans les hommes qui avaient été influencés par la propagande bolchevique. À Pskov, des prisonniers allemands ont aidé les gardes rouges à reprendre la ville ; ils avaient changé après avoir vécu en Russie. J'ai entendu un jour un officier autrichien s'adresser à un groupe de prisonniers. « Comment pouvons-nous rester les bras croisés, leur disait-il, et permettre que notre gouvernement écrase la révolution russe ? Nous en avons assez de la guerre, mais si nous sommes des hommes, nous devons nous battre avec nos frères russes. »

Tandis que les pourparlers se poursuivent à Brest-Litovsk, les délégués des prisonniers s'étaient réunis et avaient adopté la résolution suivante :

« La révolution russe joue le rôle de toutes les nations et classes opprimées contre la tyrannie et l'exploitation. La révolution russe est restée fidèle à elle-même lorsque ses représentants ont résumé les conditions de paix.

Cet appel est lancé au nom des Allemands d'Allemagne, des Allemands d'Autriche, des Hongrois, des Bohémiens, des Slovénes, des Roumains, de Croates, des Serbes et des autres nationalités. Les prisonniers de guerre de ces nationalités acceptent sans réserve la proposition de paix du gouvernement russe. S'il s'avère que le gouvernement de Karl d'Autriche et de Guillaume d'Allemagne refuse de mener les pourparlers de paix sur la base des propositions ci-dessus, alors nous, les Allemands, les Hongrois, etc., les immigrants et les prisonniers de guerre, nous déclarerons la guerre aux impérialistes allemands et austro-hongrois ; Nous lutterons dans les tranchées, côte à côte avec nos camarades russes parce que la poursuite de cette guerre-là signifierait une révolution visant à l'émancipation de toute l'humanité, et nous savons comment remplir notre devoir en tant que révolutionnaires. En même temps, nous appelons nos camarades allemands et austro-hongrois qui luttent dans les tranchées sous la bannière des impérialistes allemands et austro-hongrois à saboter la guerre, à se rendre et à passer du côté de l'armée révolutionnaire russe, et à faire tout ce qu'ils peuvent pour désorganiser les forces de ces gouvernements impérialistes.

---

\* « Nous devons avoir des ordres » [NDT].

Nous appelons les masses en Allemagne et en Autriche-Hongrie à développer un puissant mouvement révolutionnaire contre leur gouvernement, et nous appelons nos camarades ouvriers, hommes et femmes, engagés dans les industries de guerre de ces pays à saboter leur travail. Ils ne doivent plus préparer davantage de munitions pour ces gouvernements parce que ces munitions seront utilisées maintenant, non pas contre leurs ennemis mais contre leurs pères, leurs frères et leurs fils qui luttent pour la solidarité et la démocratie internationales, parce que désormais, nous, les Allemands, les Autrichiens, les Hongrois, etc., nous combattons dans les tranchées russes. »

Afin de mieux s'expliquer auprès des masses et des soldats des puissances centrales, l'appel montrait largement ce que la révolution russe avait permis au peuple russe et ce qu'elle visait à apporter. Elle exigeait aussi que les nations opprimées en Autriche-Hongrie, etc., puissent se prononcer par référendum sur la question de l'autodétermination, que tous les soldats, gendarmes et fonctionnaires soient écartés, et que la liberté de s'exprimer par un tel référendum soit garantie. Cette résolution fut télégraphiée à Trotski à Brest-Litovsk.

Je ne peux m'empêcher de penser, après avoir observé de près les révolutionnaires en Russie, que si l'Allemagne essayait d'engloutir la Russie, elle souffrirait rapidement d'une puissante attaque d'indigestion nationale dont elle ne serait pas capable de se relever. La révolution est une maladie insidieuse qui se propage sous la tyrannie et prolifère sous l'autocratie...

## Chapitre XXI

---

### FEMMES SOLDATS

[Retour à la table des matières](#)

Aucun aspect de la grande Guerre n'a frappé autant l'imagination du public que le Bataillon de la mort, composé de femmes russes. J'en avais tellement entendu parler avant de quitter l'Amérique que ce fut une des premières choses sur lesquelles je me mis à enquêter en arrivant en Russie. En six mois, j'ai assisté à une singulière évolution qui les a divisées en deux camps farouchement hostiles. Leur chef, Leona Botchkarova, a été violemment battue et a dû être emmenée à l'hôpital. Blessée, abasourdie, elle a déclaré : « Je ne veux pas être associée à des femmes ! Je n'ai pas confiance en elles ! » Si elle avait été un penseur autant qu'une combattante, elle aurait su que le sexe n'a pas grand-chose à voir avec la question. La lutte des classes imprègne tout et elle a précipité les régiments de femmes dans le maelström, avec tout le reste

À côté de l'institut Smolny, il y avait un poste de recrutement. C'est là que je me suis fait mes premières amies parmi les femmes soldats. Une petite femme un peu boulotte, avec des cheveux noirs coupés court, était là, tenant maladroitement un grand fusil muni d'une longue baïonnette. Elle me regardait de façon agressive.

« *Stoi !* Qu'est-ce que vous voulez ? », me demanda-t-elle. Je me dis qu'elle devait être de garde et je lui expliquai quelle était ma mission.

À l'intérieur, dans le vestibule, se trouvait une demi-douzaine de filles assises sur des tabourets. Elles revêtaient les plus étranges accoutrements. L'une portait des chaussons de danseuse et une ceinture frivole. Une autre avait des chaussures françaises à talons hauts tandis que sa voisine avec des chaussures marron boutonnées et des bas verts. Leurs seuls points communs dans leur allure étaient leurs cheveux courts et leurs pantalons pour hommes.

Elles ressemblaient au chœur d'un opéra-comique à différents stades du maquillage. Selon la coutume russe, elles se mirent toutes à me parler en même temps : « Qui êtes-vous, », « Êtes-vous anglaise ou américaine ? », « Allez-vous rejoindre le régiment ? »

Une jeune femme jolie et très intelligente du nom de Vera, chargée du commandement ce jour-là, sortit de son bureau et m'invita à la suivre. J'y suis souvent retournée ensuite pour déjeuner avec elle. Vera était cultivée et parlait cinq langues. La seule chose que je n'appréciais pas chez elle, c'est qu'elle adorait faire le salut militaire sans arrêt. Comme elle était officier supérieur, elle ne pouvait faire un beau salut à personne d'autre qu'à moi. Je trouvais cela très drôle après mon séjour en France, où les correspondants de guerre ne sont pas traités comme des commandants en chef.

Vera m'expliqua pourquoi leurs chaussures « étaient disparates. Elles avaient commandé des bottes, mais n'en avait plus jamais entendu parler. Il y avait une très bonne raison à cela, que mais je l'ai découverte plus tard : il n'y avait plus de cuir. Les seules femmes soldats qui avaient obtenu des bottes, des manteaux ou quoi que ce soit d'autre dont elles avaient besoin étaient les premières recrues du Bataillon de la mort. Toutes les autres « attendaient », comme tout le monde en Russie.

Le Bataillon de la mort avait pris part à la dernière offensive russe. Six furent tuées et trente blessées. Ce fut leur première et dernière bataille, sauf pour les femmes qui avaient été envoyées au palais d'Hiver le jour où il est tombé. Elles se sont rendues avant même qu'une seule soit blessée.

J'a mis beaucoup de soin à recueillir des statistiques exactes et les ai comparées à celles recueillies par des personnes fiables. J'ai eu beaucoup de mal à les avoir car je n'arrivais pas à y croire quand je les ai obtenues. J'avais même eu tendance à penser que l'engagement des femmes avait été beaucoup plus massif. Or, dans toute la Russie, moins de trois mille femmes avaient été enrôlées par le biais des postes de recrutement. Il est intéressant de noter que, depuis, elles sont beaucoup plus nombreuses à prendre part à l'armée des gardes rouges.

Les femmes en Russie ont toujours combattu dans l'armée. Selon moi, la principale raison de l'échec du régiment des femmes est sa séparation. Il y aura toujours des femmes combattantes en Russie, mais qui se battront aux côtés des hommes et non comme un autre sexe. Botchkarova elle-même a combattu plusieurs années avant d'organiser le Bataillon de la mort, à l'initiative Kerenski et de Rodzianko <sup>\*</sup>. Lorsque les soviets ont pris formellement le pouvoir, les femmes soldats ont obtenu deux mois de congé. La majorité reçut l'ordre de rentrer chez elles et de porter des vêtements de femmes parce qu'elles étaient considérées comme des ennemies de la révolution. Il y avait une bonne dose de malentendu des deux côtés.

Je suis tombée sur un cas particulier. J'avais entendu la rumeur selon laquelle des femmes avaient été maltraitées pendant la nuit où le palais d'Hiver était tombé. Je n'y croyais pas, mais je voulais m'en assurer. Après de longues recherches, j'ai fini par trouver la seule fille qui avait été réellement blessée et hospitalisée. Une autre s'était suicidée parce qu'elle avait été « déçue dans ses idéaux ». Ayant obtenu l'adresse de la fille hospitalisée, je suis allée la voir.

Elle habitait avec une autre fille dans un de ces grands bâtiments désaffectés ressemblant à une grange qui sont si répandus à Petrograd. Elle s'appelait Kira Volakettnova. Elle était couturière et avait toujours été très pauvre. Le bâtiment donnait sur une cour avec, au milieu, un grand monticule de neige où s'entassaient des ordures et toutes sortes de déchets.

Je frappai longuement à la porte. Personne ne répondit. J'entrai par la porte de derrière qui était grande ouverte. Comme j'avais entendu un bruit dans une des pièces, je me mis à appeler à voix haute sans obtenir de réponse. J'ai alors ouvert la porte et une bande de poulets effrayés se sont mis à courir dans tous les sens. J'ai cherché partout quelqu'un, sans résultat. Finalement, je suis montée au premier étage. Dans une pièce minuscule, je trouvai Kira et son amie Anna Shub. Anna avait 17 ans et venait de Moghilev

Je demandai à Kira de m'expliquer comment elle avait été blessée.

« Eh bien, la nuit où les bolcheviks ont pris le palais d'Hiver et nous ont demandé de rentrer chez nous, quelques-unes d'entre nous étaient très en colère, il y eu une altercation. Nous nous disputons avec les soldats du régiment Pavlovsk. Une querelle terrible éclata entre un très grand soldat et moi. On criait l'un et l'autre. Finalement, ça l'a rendu tellement fou

---

\* Mikhaïl Rodzianko (1859-1924), président de la quatrième Douma (1912), s'était mis à dos la tsarine en autorisant une enquête sur Raspoutine. Jugé trop proche de l'ancien régime, il fut écarté du gouvernement provisoire par le Soviet, émigra en Crimée puis prit le chemin de l'exil après la défaite des armées blanches. [NDE].

qu'il m'a poussée et que je suis tombée à travers la fenêtre. Il a alors couru en bas, de même que tous les autres soldats... Le grand soldat pleurait comme un enfant parce qu'il m'avait blessée et il m'a portée pendant tout le trajet jusqu'à l'hôpital. Après, il est venu me voir tous les jours.

– Et comment vivez-vous maintenant ? Lui demandai-je. Comment parvenez-vous à avoir suffisamment à manger ? »

C'est Anna Shub qui répondit à ma question :

« Les gardes rouges, dit-elle en rougissant un peu, ont partagé leur pain avec nous. Et hier, continua-t-elle fièrement, ils nous ont apporté six morceaux de bois et nous avons eu chaud toute la journée.

– Avez-vous pardonné aux bolcheviks de vous avoir désarmées ? », demandai-je à Kira.

Anna Shub intervint et répliqua avec excitation :



Aux amis en Amérique, de la part d'une volontaire du premier bataillon de Petrograd. « Anna Shub ».

« Pourquoi devrions-nous *leur* pardonner ? C'est eux qui devraient nous pardonner. Nous sommes des travailleuses, et des traîtres qui ont essayé de nous convaincre de lutter contre notre peuple. Nous avons été trompées.

– Comment cela s’est-il passé ? Demandai-je.

Anna sortit de sous son lit une boîte en carton. Le contenu de cette boîte et ce qu’elle portait sur elle étaient tout ce qu’elle possédait au monde, si ce n’est un moineau malade. Elle l’avait ramassé dans la rue, à moitié gelé. Il sautillait dans la pièce et picorait le plancher pour récupérer des miettes. Anna ouvrit la boîte et en retira des journaux pliés. Il y en avait deux de petit format comme ceux collés quotidiennement sur les murs de Petrograd.

« Lisez-les », dit-elle.

Ils étaient rédigés dans cette langue extravagante et colorée propre aux bulletins russes. J’en donne une traduction libre :

« Rejoignez-nous au nom des héros qui sont tombés ! Rejoignez-nous, séchez vos larmes et guérissez les blessures de la Russie. Protégez-la avec vos vies. Réveillez-vous et regardez clairement, vous qui vendez la tête de vos enfants aux Allemands. Bientôt, très bientôt, vous préférerez faire face à dix baïonnettes allemandes plutôt qu’à une tigresse. Nos déversons notre malédiction sur vous. Assez de paroles ! Il est temps de prendre les armes. Seul un orage de feu pourra balayer l’ennemi hors du sol russe ! Seules les baïonnettes nous permettront de parvenir à une paix définitive. En avant contre l’ennemi ! Nous partons pour mourir avec vous. »

Lorsque j’eus fini de lire, Anna reprit son histoire. « Je suis partie de chez moi. J’ai tout quitté parce que je pensais que les pauvres soldats de la Russie étaient fatigués après avoir combattu tant d’années. J’estimais que nous devions les aider. Quand je suis arrivée à Petrograd, j’ai commencé à voir la vérité. Nous étions censées faire honte aux soldats.

Des larmes lui montaient aux yeux.

« C’était comme si j’allais mourir de honte. Je ne savais pas quoi faire. Et alors, juste avant la chute du palais d’Hiver, une des aristocrates du Bataillon de la mort est arrivée et nous a demandé de descendre et de rejoindre les cosaques pour combattre la révolution.

Je suis juive et je viens de la zone du Pale. La liberté m’est plus chère que la vie. Et à moi... à moi, on me demandait réellement de faire cela !

Dans la queue pour voir du pain, j’avais l’habitude de parler des bolcheviks avec ceux qui attendaient. Ils disaient que c’étaient des gens bien, qu’ils étaient nos amis. Quand vous retournerez en Amérique, me dit-elle nerveusement, comme si tout le monde allait être au courant de sa conduite malheureuse, dites-leur que je suis une femme soldat et que je lutte seulement contre les envahisseurs impérialistes. »

Anna et Kira n’avaient pour ainsi dire pas de vêtements. Elles portaient des habits d’été légers, rapiécés avec toutes sortes de chiffons qu’elles avaient réussi à rassembler. Elles ne savaient comment se procurer leur prochain repas. Je leur offris de l’argent et des vêtements. Sur le coup, elles se mirent toutes les deux à pleurer et elles refusèrent. Mais ensuite, elles furent très heureuses d’accepter.

Quelques nuits avant de quitter Petrograd, je m’arrêtais dans l’un des hôpitaux militaires immenses où travaillaient des femmes soldats. Les bolcheviks leur avaient assuré ces emplois pour qu’elles puissent avoir suffisamment à manger... Ce même jour, j’avais vu deux d’entre elles mendier devant une des gares. En voulant les retrouver, je compris que ces deux jeunes

filles étaient déjà rentrées chez elles pour la nuit. À partir de vagues indications, j'ai remonté une rue obscure sur quelques centaines de mètres. La petite maison où elles résidaient se trouvait au milieu d'un jardin désert, couverte de neige et désolée. Je franchis une porte ouverte qui pendait sur sa charnière cassée. Je cherchai mon chemin dans le hall lorsque je vis un rai de lumière. Je frappai et entrai. L'intérieur d'une petite pièce se trouvaient un paysan, sa femme et leur bébé, avec un poêle, un lit, le tout baignant dans une âcre odeur de chou en train de cuire.

À la porte suivante, j'eus plus de succès. Je me trouvais à présent dans une grande pièce avec une dizaine de filles et dix lits, une longue banquette et un poêle russe. Elles furent enchantées d'avoir de la compagnie, surtout de « si loin ». Assises sur la banquette, nous avons parlé durant une bonne partie de la nuit. Leurs histoires ressemblaient beaucoup à celle d'Anna.

« Nous venons de petites villes, expliqua l'une d'elles. Certaines d'entre nous sont parties avec la bénédiction de leurs parents, mais la majorité sans leur accord. Nous étions toutes mues par la ferme volonté de mourir pour la révolution. Comme nous avons été malheureuses ! Partout, nous avons été incomprises. On s'attendait à être honorées, traitées en héros, mais ce fut toujours le mépris. Dans les rues on nous insultait. La nuit, des hommes cognaient à la porte de nos baraquements et blasphémaient. La plupart d'entre nous sont restées à des kilomètres du front. Les soldats pensaient que nous étions des militaristes et des ennemis de la révolution. Finalement, ils nous ont dispersées et confisqué nos armes. »

Une autre fille prit la parole.

« Cette nuit-là, nous pensions toutes au suicide. Il ne restait plus rien. Nous n'avions pas de vêtements et nulle part où aller. La vie était insupportable. Certaines voulaient faire appel aux bolcheviks, avoir une réunion avec eux pour expliquer quelles étaient nos intentions. Nous tenions à ce qu'ils sachent que nous voulions aller au front, nous battre pour eux ou n'importe quel parti. Notre but était de sauver la Russie. Mais lorsque nous avons suggéré cela, des membres de notre bataillon protestèrent et essayèrent de nous entraîner en bas pour nous faire rejoindre les cosaques. Nous étions horrifiées. Nous avons alors compris à quel point on nous avait trompées. Bien entendu, nous ne voulions pas y aller...

– Treize y sont allées, s'écria une des filles.

– Mais c'étaient des aristocrates », rétorqua sa camarade avec beaucoup de mépris.

Elles dénonçaient violemment Botchkarova.

« Elle nous traitait de lâches, commentaient-elles, mais c'est elle qui s'est sauvée. C'est elle qui a abandonné son pays, qui ne croyait ni aux femmes russes ni aux hommes russes... »

C'est à peu près à ce moment-là que les négociations venaient d'être rompues à Brest-Litovsk. L'éventualité d'une offensive allemande était sur toutes les lèvres. Je leur demandais si elles offriraient leurs services au gouvernement soviétique si l'offensive avait lieu. À l'unanimité elles répondirent par l'affirmative.

« Et vous ? Demanda l'une d'elles. Allez-vous combattre avec nous ? »

J'ai répondu que je le ferai. Elles furent ravies par cette idée. Au moment de l'offensive, j'étais sur le chemin du retour au pays et je n'ai pas pu tenir ma parole. Mais il y aura peut-

être d'autres occasions. La Russie sera en guerre avec l'Allemagne jusqu'à ce que l'actuel gouvernement allemand soit renversé. Dans cette lutte pour la liberté du peuple russe, j'offre mes services sans réserve

L'aube se levait presque lorsque je fis mes adieux aux femmes soldats. L'une d'elles fit un petit bout de chemin avec moi. Il faisait affreusement froid.

« N'oubliez pas de revenir, m'exhorta-t-elle avec douceur tandis que nous nous serrions les mains.

– Je vous en donne ma parole d'honneur » lui dis-je, en me sentant terriblement solennelle. En baissant les yeux, je réalisai tout à coup que ses pieds étaient nus...

Quand j'y repense, elle personnifie pour moi la Russie, la Russie affamée aux pieds nus dans le froid, oubliant le dénuement pour planifier de nouveaux chemins vers la liberté.

## Chapitre XXII

---

### LA LIBERTÉ D'EXPRESSION

[Retour à la table des matières](#)

Un certain nombre de journaux ont été interdits après la révolution d'Octobre. Les conservateurs ont dodeliné de la tête, en ayant un bon prétexte pour dire : « Eh bien, vous voyez comment ça se passe, quand les radicaux accèdent au pouvoir. Ils font la même chose que nous. »

C'était à la fois vrai et faux. En premier lieu, les membres du gouvernement soviétique ne laissaient pas croire un instant que les réactionnaires devraient être autorisés à contrôler la presse et qu'une poignée de capitalistes devrait fabriquer l'opinion publique. Ils estiment que la presse doit être l'expression aussi bien du peuple que du gouvernement...

Une grande pénurie de papier sévissait en Russie. Les bolcheviks ont fait valoir qu'un arrangement juste consistait à limiter la quantité de papier journal et d'encre en proportion des votes obtenus par chaque parti politique. Un décret fut adopté dont l'effet fut de réduire le nombre de titres conservateurs.

Une autre raison explique leur suppression. De nombreux journaux refusèrent d'obéir à la nouvelle loi relative à la publicité qui en faisait un monopole d'État.

Cette loi avait été adoptée afin d'obtenir des fonds pour faire fonctionner le gouvernement et de pourvoir aux besoins de l'armée.

Au plus fort de l'insurrection, certains journaux avaient été suspendus parce qu'ils essayaient de créer la panique et incitaient à l'émeute en imprimant toutes sortes de reportages outranciers. Une explication des mesures prises est fournie par Lénine dans le décret sur la presse qui fut adopté par le soviet de Petrograd. Il y est dit notamment :

« Aux heures graves et décisives de la révolution et pendant les jours qui ont suivi, le comité révolutionnaire provisoire a dû prendre toute une série de mesures à l'encontre de la presse contre-révolutionnaire de diverses nuances. Aussitôt ; des cris se sont élevés de toutes parts pour accuser le nouveau pouvoir socialiste de violer les principes fondamentaux de son programme. Le gouvernement ouvrier et paysan attire l'attention sur le fait que, dans notre société, ce rideau de libéralisme dissimule en réalité la liberté, pour les classes possédantes qui se taillent la part du lion dans le domaine de la presse, d'empoisonner impunément les esprits et de semer le trouble dans la conscience des masses.

Il était impossible d'abandonner entre les mains de l'ennemi cette arme de tromperie délibérée, qui n'est pas moins dangereuse que les bombes et les mitrailleuses. C'est pourquoi des mesures urgentes et provisoires ont été prises pour arrêter le torrent de calomnie dans lequel la presse jaune aurait volontiers noyé la victoire toute neuve du peuple. Dès que l'ordre sera consolidé, toutes les mesures administratives contre la presse seront suspendues. Elle jouira d'une complète liberté dans le cadre de mesures progressives les plus larges. Même dans des moments critiques, les restrictions imposées à la presse ne sont admissibles que dans des cas d'absolue nécessité. »

Les journaux en Russie peuvent exister sans publicité parce que le prix d'un journal est très élevé et qu'ils ne comportent que deux pages de textes sans illustration. Les éditeurs n'ont jamais entendu parler d'un sujet d'« intérêt humain ». Les journaux ne sont pas distribués, sauf les éditions étrangères. Une heure après leur apparition dans les rues, les vendeurs de journaux ont tout vendu, car les gens sont toujours extrêmement avides d'informations.

Depuis la révolution, les annonces officielles les plus importantes sont affichées sur les murs des bâtiments ou imprimées dans des brochures distribuées dans toute la ville.

Le décret sur la publicité était intéressant. Il comprenait un plan élaboré de contrôle par l'État. Les contrevenants à cette loi étaient passibles de trois ans d'emprisonnement, mais aucun éditeur n'a jamais été condamné, bien que bon nombre d'entre eux aient été inculpés. La procédure habituelle consistait à empêcher la parution du journal pendant une semaine, puis de l'autoriser à paraître sous un autre nom.

Plusieurs écrivains russes renommés publièrent un numéro d'un journal intitulé *Journal de protestation*, avec des articles qui déniaient le droit de supprimer des journaux, quelles que soient les circonstances. Parmi les contributeurs, il y avait Korolenko \* Sologub, Max Mijonev, le professeur Kiraiev, le professeur Kiraiev et Eugène Zamiatine \*\*. Cette protestation n'eut aucun effet notable sur l'opinion publique. Après cet essai, ils ont renoncé à continuer. Zamiatine, qui exerce la profession d'architecte, est considéré par Gorki comme un des écrivains russes prometteurs. Il m'a donné un petit conte original et symbolique qu'il a écrit comme défense de la liberté d'expression. Je reproduis ici ce conte qui n'a jamais été traduit en anglais :

### *Jeudi*

Il était une fois deux frères vivant dans un bois, un aîné et un cadet. L'aîné était illettré et le cadet avait étudié. À propos de Pâques, ils commencèrent à se disputer. L'aîné déclara :

« C'est le dimanche de Pâques. Il est temps de manger le repas de Pâques. »

Mais le cadet dévisagea l'aîné et lui répondit : « On est seulement jeudi. »

L'aîné était furieux et pensait que le cadet était têtu et obstiné. Il se jeta sur lui avec une hache en criant :

« Tu ne mangeras pas le repas de Pâques ? Tu dis qu'on est seulement jeudi ?

Jeudi ? Sois maudit ! » hurla l'aîné. Et il abattit sa hache sur le cadet et cacha son corps sous son siège. Puis il chauffa son four, mangea le repas de Pâques et, tout content, s'assit sous les icônes. Tout à coup, sous le four, il entendit les stridulations d'un criquet :

« Jeudi-jeudi-jeudi-jeudi-jeudi-jeudi.

---

\* Vladimir Korolenko (1853-1921), journaliste et écrivain proche du mouvement populiste narodniki. Très hostile au tsarisme, il a passé de nombreuses années en exil en Sibérie. Son autobiographie a été traduite en allemand par Rosa Luxemburg. Critique envers le régime soviétique, il regrettait notamment les violences de la Tcheka [NDE].

\*\* Evgueni [Eugène] Zamiatine (1884-1937) participe à la révolution de 1905, connaît lui aussi l'exil, adhère au parti bolchevique avant de se montrer de plus en plus réservé. Il meurt à Paris. Son grand récit dystopique, *Nous autres* (1920), retraduit en 2017 sous le titre *Nous* (actes Sud), a été interdit en URSS jusqu'en 1988 [NDE].

L'ainé était furieux et se glissa sous le four.

Il chercha le criquet dessous et en ressortit avec un air horrible, tout noir de suie. Mais il avait attrapé l'insecte et l'avait écrasé. Il transpirait, ouvrit les fenêtres et, tout content, s'assit sous les icônes. « Maintenant, tout est terminé », se dit-il.

Mais dehors, sous ses fenêtres, dieu sait d'où ils venaient, des moineaux chantaient « jeudi-jeudi-jeudi ».

L'ainé était plus furieux que jamais. Il pourchassait les moineaux avec sa hache. Certains s'envolèrent, d'autres furent abattus. « Bien, merci mon Dieu, c'en est fini avec ce damné mot jeudi. »

Sa hache s'était émoussée après tant de tueries. Il se mit à l'affuter et il l'entendit tinter « -jeudi-jeudi-jeudi.

L'ainé jeta la hache et alla se cacher dans les buissons où il s'allongea jusqu'à Pâques.

Le dimanche de Pâques, naturellement, le cadet ressuscita. Il se glissa sous le siège et dit à l'ainé : « Quel idiot tu es d'essayer d'abattre un mot. Nous avons tous les deux raison. Viens m'embrasser, c'est Pâques. »

Tout en décrétant la suppression temporaire de la presse, les soviets ne se sont jamais immiscés dans les prises de parole en public ou dans les représentations théâtrales qui les ridiculisaient, eux ou la révolution. J'ai souvent observé une foule de riches bourgeois qui harcelaient des marins de garde devant la Douma municipale. La patience des marins m'émerveillait. Les prises de parole dans les rues étaient fréquentes. Les gardes rouges écoutaient tranquillement un orateur qui les invectivait sans être froissés. Ils semblaient souvent extrêmement intéressés par les arguments que leur lançaient leurs opposants. Les gens ne se tirent pas dessus en Russie à la suite de « discussions » animées. Les bagarres à coups de poing n'existent pratiquement pas. Si une bagarre intervient, on peut être sûr qu'elle n'est pas liée à un motif personnel. C'est alors une action collective, une bataille régulière, quel que soit le nombre de personnes impliquées.

Les bolcheviques ont été interdits pendant si longtemps que lorsqu'il leur revient la tâche aujourd'hui de censurer d'autres gens, ils le font à contrecœur. Cette attitude a été particulièrement bénéfique pour les prisonniers de la forteresse Pierre-et-Paul. Je me suis rendue à cette prison par une journée de janvier d'un froid cinglant parce que j'avais entendu raconter des histoires terribles sur les souffrances endurées par les prisonniers.

J'ai été surprise et ravie de constater qu'il y avait du chauffage dans toutes les cellules, car dans l'hôtel du gouvernement où je résidais, nous n'avions pas assez de fuel pour chauffer l'endroit et nous étions littéralement gelés.

En remontant le couloir, je suis tombée sur Bielinski, le vieux chef de la police sous le tsar, souriant de satisfaction. Même Sukomlinov (\*), qui avait vendu l'armée au début de la guerre et qui méritait d'être condamné à mort – si jamais quelqu'un le mérite – était satisfait de son traitement. Pour la première fois depuis leur incarcération, ces hommes étaient autorisés à marcher dans la cour et à lire des journaux. Tous les prisonniers vivaient à l'aise

---

\* Vladimir Sukomlinov (1848-1926), général, ministre de la Guerre de 1909 à 1915 [NDE].

avec suffisamment à manger. Leurs conditions de vie étaient meilleures que ce qu'on pouvait dire des nôtres « à l'extérieur ».

En partant, nous avons dit aux gardiens et aux gardes bolcheviques que nous aimerions bien avoir une place à la prison pour ne pas avoir froid, mais ils ont refusé de plaisanter là-dessus. L'un d'eux a répondu : « Nous savons ce que c'est qu'être enfermés longtemps pendant des jours et des nuits. Rien ne peut compenser l'absence liberté. »

Il est intéressant de noter que les prisonniers politiques qui ont été libérés à la faveur de l'attitude tolérante des bolcheviks constituent maintenant leur principale opposition à l'étranger.



Femmes soldats devant le Palais d'hiver

## Chapitre XXIII

---

### COMBATS DE RUE

[Retour à la table des matières](#)

Comme chaque matin, après le coup d'État bolchevique, j'avais l'habitude de me rendre à Smolny et à la Douma municipale. Aux deux endroits, on me donnait bien volontiers des nouvelles et on me délivrait des laissez-passer. Je pouvais ainsi me déplacer librement dans la ville pour assister à toutes les batailles en cours. Les membres du « Comité de sauvetage du pays et de la révolution » siégeaient en permanence. Ils surpassaient en audace toutes les agences de publicité américaines que j'ai pu rencontrer. Ils avaient l'habitude de nous raconter les histoires les plus folles. En menant mon enquête, j'ai invariablement constaté qu'ils divulguaient de fausses informations ou alors qu'ils se livraient à des exagérations parfaitement grotesques. Un jour, je suis allée voir le maire Schroeder pour m'en plaindre. Je lui ai dit : « Chez moi, un politicien ne ferait pas cela. Il aurait trop peur de raconter délibérément une telle histoire à un reporter. Or, l'autre nuit, vous m'avez dit que les prisonniers de la forteresse Pierre-et-Paul avaient été massacrés. Je m'y suis rendue à deux heures du matin et les ai trouvés en train de dormir paisiblement dans leurs lits. »

Il caressa sa barbe, semblant sérieux, drapé dans sa vertu. « C'est que, me dit-il en parlant des bolcheviks, ils ont la force des armes de leur côté tandis que nous, finalement, nous n'avons que la force morale. »

À Smolny, ils étaient francs, directs et souvent très découragés. Ils n'exagéraient jamais leurs victoires et ne sous-estimaient pas non plus leurs défaites. Je pense que cette façon remarquable qu'ils avaient de faire face aux événements est l'une des principales raisons de leur succès.

Je veux vous raconter une matinée particulière où, en arrivant à Smolny, j'ai trouvé un des fonctionnaires très malade. Je suis retournée en ville avec un bolchevik proche de Trotski. Nous sommes allés directement à l'hôtel Europe où siège la Croix-Rouge américaine pour y voir un médecin. En traversant le hall d'entrée, je fus surprise de voir des aides de Kerenski debout dans un coin les bras croisés. Il avait une mine tragiquement drôle. Il avait beaucoup fréquenté le logement de Babushka au palais d'hiver et je le connaissais plutôt bien. Comme tous les officiers russes à l'ancienne mode, il était trop impeccable, parfumé et du genre dandy pour plaire à une Américaine. Il était géorgien, et comme beaucoup d'hommes de cette origine, il était si exceptionnellement beau, avec ses yeux noirs et sa peau couleur olive, que vous étiez obligé de lui pardonner son excessive préciosité.

Ce jour-là cependant, c'était un autre homme. Il avait un manteau trop petit et un pantalon trop grand. Sa moustache cirée et pointue s'effilochoit aux extrémités. Il portait une casquette en lambeaux, la plus stupéfiante qui soit. J'ai presque éclaté de rire. C'était tellement russe de sa part d'agir de cette façon. Justement parce qu'il s'était déguisé pour se cacher, il avait trouvé nécessaire de s'affubler d'une manière telle que cela le désignait aux yeux de tout le monde comme un bandit classique. Il me fut difficile de le regarder fixement avec de passer devant lui.

Mon ami bolchevik et moi grimpâmes le grand escalier et marchâmes le long du couloir. Nous étions presque arrivés que le jeune Géorgien, tout essoufflé, nous rattrapa. « Mademoiselle, s'écria-t-il en me prenant les deux mains, vous ne me reconnaissez pas ? Je me suis déguisé ! »

Les Russes sont incapables de garder un secret. C'est une des choses que j'aime le plus chez eux. Que leur vie soit bonne, mauvaise ou médiocre, elle est comme un livre ouvert. Mais en cette occasion, j'ai beaucoup regretté le manque de retenue dont ils sont coutumiers. J'essayais en vain de le faire taire par des clins d'œil et en lui jetant des regards froids. Il n'arrivait pas à imaginer ce qui me souciait. Il était seul et heureux de retrouver une amie, sans avoir autre chose en tête. Il laissa échapper toutes sortes d'informations fracassantes.

Kerenski sera ici dès demain avec quatre-vingt mille cosaques. Nous allons attraper tous les dirigeants bolcheviques et les pendre le long des rues !

– Oh, s'il vous plaît, ne parlez pas de cela », lui dis-je, en me sentant terriblement responsable de la situation critique dans laquelle il se fourrait.

Mais il ne comprit pas du tout et me répondit d'un ton apaisant :

« Ne soyez plus inquiète, maintenant, personne ne vous fera de mal. »

Nous ne sommes pas parvenus à lui échapper avant qu'il ne soit déchargé de toutes les bribes d'information ou de désinformation qu'il détenait. Il ne lui est jamais venu à l'idée de s'enquérir de la position de mon compagnon.

« Qu'est-ce que tu vas faire ?, demandai-je à mon ami de Smolny lorsque nous nous retrouvâmes dans la rue.

– Le faire arrêter », me répondit-il brièvement. Une discussion s'engagea entre nous. Je maintenais que cet individu était sans importance et qu'il devait être traité comme les aristocrates qui vivaient en paix dans toute la ville. Il y avait par exemple la famille du grand-duc Constantin qui habitait le palais de Marbre. Elle occupait le dernier étage et le reste du bâtiment était utilisé par le Bureau du travail...

Nous n'avons pas pu finir notre discussion, car après avoir tourné au coin de la rue Gogol et de la place Saint-Isaac, du haut des toits, des snipers se mirent à tirer. Un homme qui marchait devant l'ambassade d'Allemagne s'écroula, tué net par la balle d'un ennemi inconnu. Des marins de Cronstadt qui étaient de garde à l'hôtel Astoria se ruèrent dans la rue pour localiser les agresseurs en criant « *Provocatsia* ! ». Au cours de ces premiers jours, des gens étaient systématiquement tués par des snipers cherchant simplement à semer le trouble. Comme la population laborieuse refusait qu'il y ait des émeutes, il était assez facile de savoir à qui attribuer la responsabilité de tels actes.

Nous entendions les tirs se poursuivre à un bloc de là. Les junkers s'étaient emparés du central téléphonique de la Morskaya et les bolcheviks les encerclaient. On tirait des balles ; c'était en général plus pour se rassurer qu'autre chose. Nous étions cachés dans une cour intérieure derrière l'hôtel d'Angleterre. À travers les fentes de la palissade, nous observâmes les cochers russes comiquement capitonnés – les *isvoschiks* – qui d'habitude se déplacent comme des escargots, ils fouettaient leurs chevaux et évacuaient la place rapidement.

Dès que le calme revint, nous retournâmes rue Gogol. Au coin de la rue, nous vîmes arriver à toute vitesse une voiture blindée. Il était trop tard pour nous abriter. Nous nous retrouvâmes plaqués contre une voûte fermée dont les portes en fer étaient bien verrouillées. Nous espérions que le véhicule continuerait sa route. Mais juste à notre hauteur, il s'arrêta dans un soubresaut, comme si quelque chose venait de tomber en panne dans le moteur. De toute évidence, son objectif initial était le central téléphonique. Nous n'avions aucun moyen de savoir de quel camp il était, jusqu'au moment où il commença à cracher le feu en tirant dans la rue et, sporadiquement, en plein milieu de notre attroupement. Il fut alors clair pour nous que ce blindé appartenait aux junkers. Nous étions une vingtaine contre la voûte dont environ six marins de Cronstadt.

La première victime fut un ouvrier. Sa jambe droite avait été déchiquetée. Il s'effondra sans un bruit, devenant de plus en plus pâle. Et perdant conscience au mieux d'une mare ce sang qui s'élargissait autour de lui. Aucun d'entre nous n'osait bouger. Un homme en manteau de fourrure onéreux répétait d'un ton monocorde : « J'en ai assez de cette révolution ! »

Tout ce qui s'est passé au cours des cinq minutes suivantes n'est pas tout à fait clair – nous étions tous au comble de l'émotion. Ce dont je me souviens et qui m'a alors frappée, c'est que personne dans notre groupe n'a crié bien que sept d'entre nous aient été tués. Je me souviens aussi de deux petits garçons de la rue. L'un gémit quand il fut abattu. L'autre mourut instantanément, laissant tomber à nos pieds un paquet de haillons inanimés, son petit visage mince couvert de son sang. Je me souviens d'une vieille paysanne qui continuait à faire des signes de croix et à murmurer des prières...

J'étais en train de réaliser le caractère désespéré de notre situation lorsque les marins lancèrent un grand cri et bondirent tout droit vers le véhicule qui nous mitraillait. Ils réussirent à l'atteindre et enfoncèrent leurs baïonnettes à l'intérieur coup sur coup. Les hurlements aigus des victimes s'élevaient au-dessus de leurs cris. Et soudain régna un calme écœurant. Ils traînèrent trois hommes morts hors du véhicule blindé qu'ils déposèrent sur la pavé, méconnaissables, leurs corps lacérés par les coups de baïonnettes.

Seul le chauffeur en réchappa. Il demanda grâce et mon compagnon de Smolny dit aux marins : « Pour l'amour du ciel, laissez-le partir – ne tuons personne de plus sans en être contraints. »

C'était une remarque extrêmement caractéristique. Les Russes haïssent la violence et détestent avoir à tuer. Dans une situation semblable, des Anglo-Saxons ou des natifs de presque n'importe quel autre peuple auraient été fous de rage de la mort de sept de leurs camarades. Mais les Russes laissèrent partir le chauffeur...

Tout en remontant la perspective Nevski, nous avons repris notre discussion à propos de cet assistant de Kerenski. « Je vais te dire ce que je vais faire, me dit mon ami. Je vais lui donner trois jours pour partir – et s'il ne le fait pas, il ira en prison ! » Je crois qu'il n'a plus du tout pensé à son cas par la suite, les troupes de Kerenski ayant été défaites en trois jours, leur leader lui-même devant se déguiser.

Une des anecdotes les plus amusantes que j'ai entendu à propos des déguisements concerne Avksentiev \*. À un moment donné, cet homme avait eu une très grande influence parmi les paysans jusqu'à ce qu'il en vienne à voter pour la coalition au congrès démocratique. Par ce vote, il a perdu non seulement sa position et sa popularité mais aussi ses longues moustaches soyeuses dont il était particulièrement fier. M<sup>me</sup> Lebedev, la fille du prince Kropotkine, les lui a cisailées quand elle l'a aidé à sortir de Petrograd.

À Moscou et dans de petites villes se sont déroulés des combats de rue beaucoup plus acharnés qu'à Petrograd. La bataille la plus sanglante de la semaine fut celle pour le contrôle de l'école des élèves officiers Vladimir. Les officiers qui défendaient la place finirent par hisser un drapeau blanc, à la suite de quoi les gardes rouges sortirent de leurs barricades et traversèrent la rue dégagée. À mi-chemin, les officiers ouvrirent le feu et un certain nombre de révolutionnaires furent tués. Dans la situation de chaos furieux qui suivit, les gens prirent l'école d'assaut, s'en emparèrent et collèrent quelques officiers au bout de leurs baïonnettes. J'ai toujours pensé que ce malheureux épisode s'était produit à cause du manque de coordination des junkers. Il semble impossible qu'ils étaient été stupides au point d'avoir délibérément tiré après s'être rendus, sachant qu'ils étaient largement en nombre inférieur, même si un événement similaire s'était produit à Moscou. Les officiers semblaient incapables de se rendre compte qu'ils n'étaient plus au pouvoir.

---

\* Nikolaï Avksentiev (1878-1943), membre du parti socialiste-révolutionnaire, ministre de l'Intérieur du gouvernement provisoire. Opposé aux bolcheviks, il s'exile en France, puis aux États-Unis [NDE]

## Chapitre XXIV

---

### DES HOMMES D'HONNEUR

[Retour à la table des matières](#)

Le 9 janvier au matin, je prenais mon petit-déjeuner dans la grande salle de l'hôtel Astoria. Des soldats fatigués entraient et sortaient en traînant des pieds. Ils semblaient étrangement décalés dans ce magnifique décor conçu pour des dames insouciantes et de fringants officiers. Cela faisait deux jours qu'il n'y avait plus d'eau ni d'électricité, et le serveur tartare venait de nous informer que le pain était épuisé mais que nous pourrions encore avoir du *chi*-thé. À la table d'à côté, un soldat m'offrit un morceau de son poisson en boîte et un autre se pencha pour me dire : « Et voilà, camarade, ils sont là. » Il voulait parler des délégués allemands et autrichiens. Nous les avions attendus pendant longtemps depuis que les pourparlers avaient commencé à Brest-Litovsk.

En tant qu'Américains, nous n'étions pas autorisés à mener des interviews, mais aucune loi n'interdisait d'« examiner » l'ennemi. Dès que possible, nous les avons localisés puis tous les correspondants ont passé pas mal de temps à observer les délégués, à mettre de côté leur rabchick. Il s'agit d'un petit oiseau sauvage russe. En ces jours-là, nous n'avions presque rien d'autre à manger que du chou et du rabchick. Il y avait là des officiers supérieurs avec leurs assistants et des sténographes, soit en tout environ quarante personnes. Ils étaient assis à de longues tables, bavardant avec volubilité. Au-dessus des tables étaient accrochés les mêmes anciens écriteaux : « Ne parlez pas allemand ! »

Il y avait deux délégations. L'une d'elles s'était établie à l'hôtel Bristol sur la Moïka et était conduite par le contre-amiral et comte Keiserling et par le comte von Mirbach, qui a depuis été assassiné à Moscou. Cette commission était connue sous le nom de « Délégation navale ». La mission de ses membres était de discuter les moyens d'arrêter la guerre navale conformément au traité d'armistice. La seconde délégation était conduite par le comte Berchtold, représentant la Croix-Rouge allemande, et se réunissait pour étudier l'échange des prisonniers de guerre. Ses membres étaient installés au Grand Hôtel et à l'hôtel d'Angleterre. Les officiers français et britanniques logeaient à ces deux endroits, ce qui était évidemment embarrassant. Presque tous les délégués avaient eu d'une manière ou d'une autre des liens avec la guerre ; plusieurs avaient eu des biens en Russie et deux d'entre eux étaient des commerçants allemands importants.

Il était revenu au docteur Zalkind, l'assistant de Trostki, la tâche de visiter leurs hôtels afin de s'assurer qu'ils avaient obtenu suffisamment de chambres.

Le lendemain, à la même heure exactement, von Mirbach, en tenue idoine comme s'il s'agissait d'une invitation officielle, se rendit auprès de Zalkind au ministère des Affaires étrangères. Le *svetzar* apporta sa carte. Zalkind était occupé, mais il repoussa les documents sur son bureau, se leva et se rendit dans le hall d'entrée.

« Tiens, dit-il, que faites-vous là ? »

Le comte était abasourdi.

« Eh bien, je suis venu vous rendre votre visite. » dit-il avec raideur.

Zalkind fut amusé.

« Excusez-moi comte, nous sommes révolutionnaires, nous n’observons pas le protocole. Vous auriez pu vous épargner la peine de venir si vous vous étiez rappelé que vous êtes dans la Russie nouvelle. »

Il réfléchit un instant, puis ajouta :

« Mais vous pouvez entrer et prendre un verre de thé. »

Von Mirbach déclina l’invitation. Il baissa les yeux sur les vêtements grossiers de Zalkind, sa chevelure ébouriffée et son visage inspiré. C’est avec une extrême gaucherie qu’il quitta l’atmosphère hallucinante de ce ministère des Affaires étrangères.

Trotsky ordonna aux gardes rouges de se mettre en faction devant les hôtels où résidaient les délégués. Presque immédiatement des véhémentes protestations fusèrent. Le comte Kaizerling et tous les autres soutenaient qu’ils étaient des « hommes d’honneur » et que cette suspicion ridicule de la part des bolcheviks était une insulte. Les gardes furent donc retirés. Mais la confiance que les bolcheviks avaient dans la parole des délégués n’était pas inébranlable au point de les inciter à retirer leurs services secrets.

Une semaine s’écoula.

À l’hôtel Europe, les spéculations les plus folles allaient bon train. Les riches hommes d’affaires russes se bousculaient pour entrer en contact avec les délégués. Les Allemands étaient évidemment en pleine frénésie pour conclure de gros contrats avec eux. Les bolcheviks prenaient bonne note de tout cela. Soudain de tous les coins de la Russie, des approvisionnements cachés apparurent au grand jour. À l’est, jusqu’à la lointaine Sibérie, des véhicules furent mystérieusement chargés de caoutchouc et de blé. Au sud, jusqu’au lointain Caucase, de la nourriture fut emballée prête à être expédiée. C’était ces mêmes « classes supérieures » à la manœuvre qui avaient fermé leurs oreilles et leur cœur aux appels pathétiques des soldats affamés et désespérés. En Finlande, la bourgeoisie était plus active que jamais...

Je me souviens d’un grand et pompeux spéculateur allemand, membre de la délégation, qui fit son apparition à ce moment-là. Chaque matin, à onze heures, il déambulait de long en large sur la perspective Nevski bondée de gens abîmés. Il portait un haut-de-forme en soie et ne daignait pas poser son regard sur cette population misérable et singulière. Il était tellement suffisant que je me prenais à souhaiter que ses oreilles gèlent ou qu’il soit victime d’une mésaventure quelconque. Mais rien ne lui arriva. Il était à l’abri de tout ce qui est russe, même du temps rigoureux.

Tout bien considéré, il y a peu de différences entre les spéculateurs d’un pays ou d’un autre. Par temps de guerre, dans tous les pays, ils apparaissent à la manière des vampires.

Un jour, du fait que ce manège était allé assez loin, les bolcheviks remirent en place les gardes rouges, *en doublant leur nombre* ! Les hommes d’honneur comprirent le message et ne dirent mot. De nombreuses personnes liées à cette affaire furent arrêtées. Mais les pauvres gens qu’on avait livré à la bourgeoisie depuis des siècles en Russie ne furent même pas surpris d’apprendre la vérité par les journaux des soldats.

Au cours de sa visite à Petrograd, Kaiserling donna une interview au reporter du *Dien*. Lorsque celui-ci lui demanda s'il pensait que le bolchevisme traverserait la frontière vers l'Allemagne, il répondit ironiquement : « Si le bolchevisme est un danger pour nous, pourquoi ne le serait-il pas pour la France et pour l'Angleterre ? »

Il fut précisément hérissé lorsque le Russe lui fit la remarque suivante : « Oui, mais vous ne pouvez pas nier que l'Allemagne est notre voisin le plus proche. De ce fait, ne pensez-vous pas que la révolution russe aura naturellement plus d'influence sur les masses allemandes que sur celles de pays plus éloignés ? Et vous ne pouvez pas nier qu'il s'est produit une grave mutinerie dans la flotte allemande. »

Kaiserling chercha à se dérober. « Il y a eu des troubles sur certains bateaux, mais ils ont été rapidement réprimés et les coupables ont été punis comme il se doit. D'une manière générale, vos institutions sont vaines. Chez nous, tout va de mieux en mieux. Nous avons une liberté constitutionnelle pleine et entière. À cet égard, la perfide Angleterre elle-même est l'État le plus abominable au monde. Même les États-Unis peuvent nous envier. »

Le reporter :

« Avez-vous eu le plaisir de voir Trotski, le chef de nos Affaires étrangères ? »

Kaiserling :

« Non, je n'ai pas eu ce plaisir. J'ai essayé à cinq reprises de lui serrer la main cordialement, mais jusqu'à présent, il a été trop occupé pour me voir. »

La plupart du temps, le comte répondait aux questions sur son gouvernement avec des phrases de ce genre : « Nous sommes tout à fait tranquilles », « L'anarchie russe ne peut pas affecter l'Allemagne ». Il demanda au reporter ce que pouvait bien signifier la manifestation que les bolcheviks préparaient pour le lendemain.

La manifestation dont il parlait eut lieu le 21 janvier. Ce fut l'une des plus grosses manifestations depuis la première révolution. Environ deux cent cinquante mille personnes y participèrent et elle dura toute la journée. Il y avait les gardes rouges, les marins de Cronstadt, des femmes et des enfants – toute la population laborieuse. Nous avons entendu dire que c'était une manifestation pour la paix et nous nous demandions s'il était possible que les participants s'attendent à ce qu'une paix décente soit signée à Brest-Litovsk. *Tout le monde dans le cortège était armé !* C'était un défilé solennel et menaçant ; même si le seul mot de « paix » figurait sur la plupart des bannières.

Je suis sûre que les Allemands n'ont jamais compris ce que les Russes avaient voulu signifier avec ce grand cortège. Ils ont eu simplement l'impression d'avoir été quelque peu insultés, c'est tout. Mais l'événement avait un sens beaucoup plus profond. Les manifestants qui marchaient dans les rues recouvertes de neige savaient qu'ils *devaient* obtenir la paix – qu'ils étaient, pour l'heure, arrivés au terme de certaines choses. En même temps, c'était une paix forcée qui laissait chaque homme, femme et enfant face à d'autres guerres à mener dans le futur : c'était une paix armée. Ils avaient exprimé cela à leur manière russe très particulière. Chaque manifestant se représentait clairement le jour où les militaristes allemands, qui aujourd'hui jubilaient à leurs dépens, ne pourraient plus maintenir par la terreur un monde souffrant et épuisé. Presque toutes les manifestations russes détiennent une charge symbolique.

## Chapitre XXV

---

### LA PROPAGANDE ALLEMANDE

[Retour à la table des matières](#)

La propagande allemande n'est en rien aussi ostentatoire et bâclée qu'on le croit en général. Les histoires qui relatent comment des agents allemands ont corrompu des régiments entiers de soldats russes sont tout simplement ridicules. Sur le front russe, il était même dangereux d'offrir des cigarettes. Un correspondant américain, sur le front en novembre, était retourné à la ville la plus proche derrière les lignes pour acheter plein de cigarettes. Quand il est revenu dans les tranchées, il a commencé à les distribuer assez librement. Il a failli être sérieusement agressé. Après avoir examiné ses papiers et avoir entendu ses explications, les soldats l'ont finalement laissé partir. Mais ayant trouvé l'incident particulièrement désagréable, il décida de revenir à Petrograd. La rumeur s'était répandue entre-temps qu'il était un agent allemand. Le jour suivant, il attendait son train dans une petite gare, il fut à nouveau entouré par des soldats qui le menacèrent... Ceux d'entre nous qui ont cherché à savoir comment les allemands menaient leur propagande ont trouvé que leurs méthodes étaient subtiles et difficiles à saisir. Ils n'étaient pas maladroits au point d'essayer de corrompre ouvertement les simples soldats, ils achetaient les services de ceux qui pouvaient directement ou indirectement les influencer. Quand ils constatèrent qu'ils ne pouvaient pas corrompre les leaders révolutionnaires, ils firent tout leur possible pour ternir leur réputation. En Russie on peut acheter de faux témoignages à la livre pour prouver que Lénine et Trotski sont des agents allemands. Tous ces témoignages ont été entièrement démentis par le gouvernement provisoire lorsqu'il préparait le procès des deux hommes. Et pourtant, cette propagande allemande a eu un certain succès. Il n'y a pas longtemps, un de nos fonctionnaires s'est empressé de ramener une masse de faux témoignages et, sans les interventions de quelques représentants raisonnables, cela aurait rendu la situation en Russie encore plus compliquée qu'elle ne l'est.

Le Bureau allemand de la propagande, dont le siège est à Berlin, a dans son personnel des membres de toutes les professions, reconnus comme des experts dans leur secteur d'activité. Leur objectif principal est d'étudier la psychologie des gens qu'ils souhaitent atteindre. Par exemple, s'ils veulent faire de la propagande en Russie, ils s'assurent les services de quelqu'un qui connaît bien l'esprit russe et qui est basé à Berlin. Le terrain est soigneusement préparé et, quand le bureau a décidé ce qui doit être fait, ils donnent des instructions détaillées aux agents avec lesquels ils sont en contact. Ces agents sont envoyés dans différentes localités où en général ils ne sont pas suspects.

L'exemple le plus éclatant dont je peux témoigner court sur une longue période et, à mesure qu'il s'est dénoué, j'ai commencé à comprendre bien d'autres choses. Lors de mon passage à Stockholm, j'avais rencontré une jeune femme qui se présentait comme correspondante américaine. Elle était clairement allemande. Bon nombre d'entre nous, les reporters, logeaient au Grand Hôtel. Après le déjeuner, elle marcha avec moi vers l'hôtel. Je lui confiai que je cherchais un manteau de fourrure et elle me répondit sans aucune hésitation : « Eh bien, ne l'achetez pas ici, tout est si cher. Je vous en trouverai un en Allemagne. »

Je m'arrêtai, pensant un instant que je n'avais pas compris. Mais la jeune femme se contenta de rire. « Je sais ce que vous allez dire, poursuit-elle, vous allez me dire que c'est du trafic avec l'ennemi. Mais de votre part, ce serait étroit d'esprit. »

Entre-temps, nous étions arrivées à mon hôtel. J'observais le balancement de sa démarche dans la rue. Elle était blonde, le teint vermeil, et tout chez elle me semblait plus allemand qu'américain. En me remémorant certaines de ses remarques au déjeuner où elle avait souligné à quel point les officiers prussiens étaient beaux, j'espérais que ma supposition fût exacte.

Je ne l'ai jamais revue et même si cette histoire ne la concerne pas entièrement, elle a un lien important avec elle. Cinq mois plus tard, les autorités alliées ont ordonné son arrestation et elle s'est enfuie en Allemagne où elle demeure encore. Sa dernière activité fut de publier un livre intitulé *Mein Lieber Barbar*.

À Petrograd, il n'y avait qu'un seul journal publié en anglais \*. Son rédacteur en chef était un petit homme fragile et vacillant qui n'avait aucune opinion. Il était dominé par un personnage particulièrement odieux qui prétendait être russe quand il était en Amérique, et américain quand il était en Russie. Dans les deux pays, il avait réussi à échapper au service militaire. Il attaquait Trotski et les bolcheviks juste après leur arrivée au pouvoir. Il est assez facile d'imaginer ce que nous aurions ressenti si un journal étranger, oublié dans notre pays, s'était mis à attaquer quotidiennement le président Lincoln pendant la guerre civile, en remplissant ses pages de reportages mensongers sur les actions « barbares » entreprises par le Nord. Les bolcheviks étaient perplexes et se demandaient que faire. Les propriétaires restaient en retrait et prêtaient peu d'attention à la politique. À plusieurs reprises, les correspondants anglais et américains envisagèrent de protester officiellement contre ce journal anglophone, mais au bout du compte aucune action ne fut entreprise. À Smolny, il arrivait souvent que des Russes énervés nous disent sur un ton accusateur : « C'est donc ainsi que les journaux américains mentent au sujet des révolutionnaires ! » Et nous devons expliquer avec véhémence que ce journal n'était pas une publication américaine.

Sur les six jours de combats à Moscou où les bolcheviks avaient vaincu les junkers, un récit très habilement écrit commençait ainsi : « Un Américain de retour de Moscou déclare que les officiers allemands se chargeaient des armes des bolcheviks. » Le côté pernicieux de cet article ne résidait pas tant dans le fait que l'ensemble du récit était mensonger, mais qu'il était présenté de cette façon : *un Américain déclare...*

L'homme qui l'avait écrit a confié à un Russe travaillant dans le même bureau qu'il ne fallait pas que certains Américains sachent qu'il fournissait des informations à une jeune *lady*, en l'occurrence celle qui m'avait dit pouvoir me procurer un manteau de fourrure venant d'Allemagne. Curieux comme un enfant, le Russe s'empressa de nous le raconter, car il n'imaginait pas en quoi consistait ce mystère et parce qu'aucun Russe n'est capable de garder un secret.

Je suis allée voir cet homme le lendemain de la publication d'un article sur un officier allemand, debout sur le Nikolaisky Voksaal (la gare) et haranguant une foule de Russes en les traitant de chiens, etc. Je lui ai demandé pourquoi il avait publié cette histoire qu'il savait

---

\* Il s'agit de l'*Evening Mail* comme il est précisé plus loin [NDT].

fausse. Il prétendit qu'il avait vu l'officier et qu'il y avait de nombreux Allemands à Smolny. Je lui répondis que j'y allais presque tous les jours et que je n'en avais jamais rencontré un seul. Bon me dit-il d'un air sournois, on m'a interdit d'entrer à Smolny, mais puisque vous pouvez y aller librement, pourquoi ne me rapporteriez pas des informations ? Vous pouvez fixer votre prix ou, le cas échéant, trouver quelqu'un prêt à m'aider. »

Et ce n'est pas tout. De façon délibérée, il s'est efforcé de gagner la confiance des ambassadeurs alliés et, pendant un temps, il a réussi avec l'un d'entre eux.

Les dernières révélations des intrigues allemandes aux États-Unis « établissent un lien direct entre les personnages de mon récit et le fonds de l'*Evening Mail*.

Quand la rumeur a couru que les allemands seraient à Petrograd quelques jours plus tard – c'était après la chute de Riga – le même homme confia à une jeune Américaine qu'elle ne devait pas s'inquiéter. La seule chose qu'elle aurait à faire, lui dit-il, serait de mentionner le nom de la femme rencontrée à Stockholm aux officiers allemands et elle serait traitée avec le plus grand respect.

*L'Entente* était une autre publication violemment antibolchevique. Ce journal, autrefois publié en Roumaine, fut ensuite transféré à Petrograd. Finalement, il fut interdit par les bolcheviks. Le rédacteur en chef, un petit homme sans scrupules, alla voir le docteur Zalkind, l'assistant au ministère de Affaires étrangères, pour négocier un « arrangement ». Il expliqua à Zalkind que s'il l'autorisait à publier à nouveau son journal, il en ferait un organe pro-bolchevique. Zalkind se mit à sourire et le rédacteur en chef se dit qu'il avait obtenu gain de cause. Une nouvelle loi en Russie stipule que si un journal a été interdit, il ne peut reparaître sous le même nom. Se souvenant de cela, alors que Zalkind se levait pour partir, le rusé rédacteur en chef s'avisa de dire : « Il ne reste plus maintenant qu'un point à régler, celui du nom... Pourriez-vous m'en suggérer un ? » Zalkind réfléchit un instant, puis répondit d'un ton grave : « Oui... j'appellerai un tel journal *The Prostitute* [*Le Prostitué*]. »

Les meilleures informations en provenance de toute la Russie et les seules authentiques étaient recueillies par le gouvernement français. Chaque jour, un bulletin était publié ; une copie était facturée seulement quelques roubles par mois pour le service fourni. Il contenait des informations sans préjugés, sans commentaires, et aussi des traductions des principaux éditoriaux de *tous* les journaux russes. Un journal américain adoptant une telle politique neutre ne manquerait pas d'être réellement bénéfique.

Les responsables allemands de la propagande en Russie ont accompli des efforts considérables pour nuire au président Wilson aux yeux de la population laborieuse. Ils ont cité le procès Mooney comme « un exemple des cas de lynchage et de toutes les mesures de répression contre les militants radicaux. Il est bien dommage que nous continuions à offrir de tels exemples qu'ils peuvent pointer du doigt parce que nous n'avons aucun argument pour les réfuter. Nous nous mettons nous-mêmes dans l'embarras...

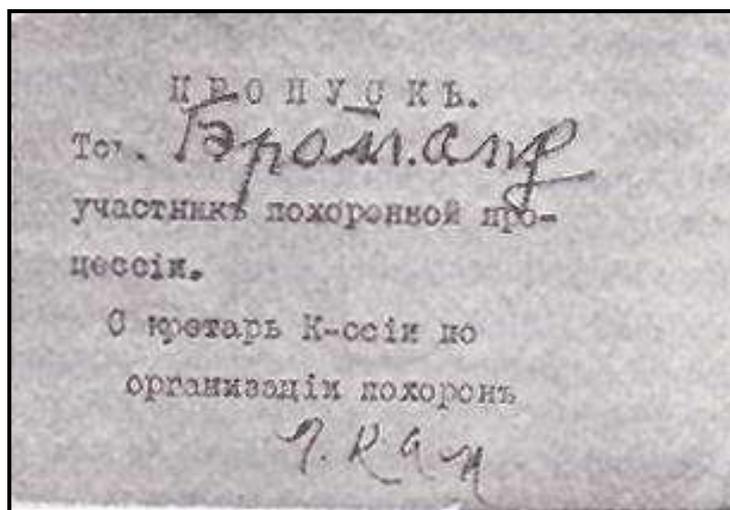
Tout au long du front, du côté allemand, une immense affiche exhibée montrant le président Wilson poussant les soldats russes vers la bataille et se mettant lui-même hors de danger.

Les propagandistes allemands feraient peu de progrès si nos diplomates étaient aussi sensibles aux situations que l'est le colonel Raymond Robbins, qui dirige la mission de la Croix-Rouge américaine. Il n'a jamais ménagé ses efforts pour accomplir la tâche difficile de

promouvoir l'amitié entre la Russie et l'Amérique. Il n'a jamais adopté une attitude hostile à l'égard d'aucune composante du peuple russe. Il a soutenu le gouvernement provisoire comme il a soutenu les soviets. Quelles que soient la vitesse et la radicalité avec lesquelles les changements se sont produits, il s'est immédiatement familiarisé avec eux. Je pense que tous les correspondants conviendront avec moi, en se fiant à leurs observations les meilleures, que le colonel Robbins a fait plus pour compenser les impressions défavorables, avait plus de valeur et a réellement accompli plus de choses que n'importe quel homme ou groupe d'hommes envoyé en Russie par le gouvernement des États-Unis.

Quand le colonel Robbins a quitté la Russie, on lui a affecté un train spécial traversant la Sibérie et il a reçu de nombreuses marques d'honneur de la part du gouvernement soviétique. Rien ne prouve mieux, à mon avis, qu'il existe un terrain commun pour des relations d'amitié que cette confiance des masses russes à l'égard du colonel Robbins. Il n'a jamais prétendu être socialiste, sans non plus défendre des positions conservatrices. Il s'est juste efforcé d'être honnêtement impartial.

La Russie est le plus grand territoire inexploité au monde. Elle est infiniment riche en matières premières. L'Allemagne l'a compris. Après la guerre il y aura une compétition intense pour commercer avec la Russie. C'est là essentiellement que la propagande allemande doit échouer. *L'Allemagne a essayé de prendre par la force ce qu'elle aurait pu obtenir en développant des relations amicales.* C'était bien sûr impossible à cause de l'incompatibilité des deux gouvernements en présence. Il ne lui reste qu'un seul cap à tenir. Les Russes n'oublieront jamais la « paix » forcée et injuste qui a résulté des négociations de Brest-Litovsk. Elle doit donc tenter par tous les moyens de maintenir la Russie et les autres nations, *en particulier les États-Unis*, dans des rapports d'hostilité ; *elle doit renverser le gouvernement des soviets ou même un gouvernement plus modéré.* Elle doit mettre en place un gouvernement semblable au sien. Bien entendu, si nous sommes assez sages et prévoyants, nous ne tomberons pas dans le piège de l'Allemagne. Nous allons offrir de l'aide à la Russie, faire preuve d'une grande tolérance envers elle et reconnaître officiellement son *gouvernement, quel qu'il soit* – sans tenir compte de ses positions politiques ou de nos préjugés en la matière.



Laissez-passer à Bryant participant au cortège funèbre.  
Secrétaire de l'organisation Kam.



Laissez-passer. Le comité révolutionnaire permet à Louise Bryant d'effectuer le trajet de Pétrograd à Moscou et le retour. Laissez-passer valable pendant trois jours à partir de sa date d'émission le 8 novembre 1917. Sceau du comité militaire révolutionnaire.

## Chapitre XXVI

---

### ENFANTS RUSSES

[Retour à la table des matières](#)

L'Amérique a manifesté une grande sympathie à l'égard des enfants de Belgique, de Serbie, de Pologne et de tous les petits pays belligérants balayés par le feu de la guerre. En tant que nation, nous avons accompli un travail humanitaire formidable qui jamais ne sera oublié. Mais notre empressement à aider les petites nations, nous avons presque ignoré la grande Russie. Tandis que les exagérations les plus délirantes remplissent notre presse quotidienne, la Russie ne fait pas sciemment étalage de ses souffrances comme les autres nations. Nous n'avons que peu d'informations correctes pour réaliser à quel point les conditions de vie dans ce vaste pays de cent quatre-vingt millions d'habitants sont affligeantes. Nous n'avons donc pas été confrontés à cette terrible réalité : *plus d'enfants sont morts en Russie depuis le début de la guerre que dans tous les petits pays réunis.*

Depuis le début, il y a près de quatre ans, les conditions ont été insupportables pour les enfants. Les transports n'ont jamais été très efficaces en Russie, la mobilisation a commencé et ils n'ont jamais été réorganisés. Pendant quatre ans, les enfants des villes n'ont jamais reçu une nourriture appropriée parce que le lait et les autres produits de première nécessité ne parvenaient pas des régions rurales. Au début, ils ne furent pas trop touchés mais à mesure que la guerre continuait et que la désorganisation s'étendait, la famine réussit à s'emparer de tous. Je me demandais souvent l'an dernier comment certains d'entre eux avaient pu survivre. Un jour, j'ai interrogé un médecin qui avait soigné des enfants dans six pays en guerre. Il m'a dit que la seule explication rationnelle qu'il pouvait donner, c'est que les enfants russes sont plus résistants que les autres. « J'ai été obligé d'en nourrir dans mon hôpital qui ont survécu alors que les bébés américains seraient morts au bout de quelques jours... »

S'il est vrai que les enfants russes sont si résistants, ce que révèlent les statistiques de leur mortalité n'en est que plus tragique. Au cours de la retraite en Galicie, avec l'abandon de la Volhynie, Riga et d'autres lieux, ils sont morts à 80 %. Dans les institutions caritatives surpeuplées et manquant de presque tous les moyens médicaux nécessaires, où pullulent les maladies, seulement 15 % ont survécu.

Le seul fait d'écrire cela ou d'en parler ne permet à personne de s'en faire une idée ; il faut avoir vu de ses propres yeux le fléau qui a balayé tous ces petits êtres. Cette réalité pénètre en vous progressivement lorsque vous avez vécu un certain temps en Russie. Vous commencez par vous demander où sont passés les enfants. Je suis constamment partie à la recherche des gamins heureux à qui auraient dû appartenir les jouets aux couleurs vives dans les vitrines, maintenant recouverts de poussière. J'ai fini par réaliser avec horreur qu'il n'y avait que des adultes en Russie. Ces êtres peu âgés, que nous continuons à appeler des enfants, avaient des visages tristes et vieillissés, des figures blêmes d'où ressortaient de grands yeux dévorés par la faim. Leurs chaussures usées dans un état lamentable et leurs vêtements informes, dépenaillés, accentuaient leur apparence si misérable.

L'hiver dernier à Petrograd, le colonel Raymond Robbins de la Croix-Rouge américaine a essayé de fournir du lait en boîte aux bébés de la ville. Mais les retards se sont accumulés

dans la livraison, la politique à l'égard de la Russie ayant changé, de sorte que quand je suis partie fin janvier, le lait n'était pas encore arrivé. Bien sûr, des spéculateurs s'étaient arrangés pour faire entrer en contrebande des petits lots de boîtes de dix cents de marque américaine populaires qui étaient revendues au prix exorbitant de seize roubles et demi. J'aimerais pouvoir effacer de ma mémoire la vision des vieilles paysannes et des gamins en guenilles qui restaient dans la neige devant les vitrines des épiceries à regarder avec mélancolie les petites boîtes rouges et blanches. \*

Lors des retraites de l'armée, les réfugiés ont été balayés par le chaos et la terreur. Au cours de l'automne dernier, lorsqu'ils fuyaient par des routes boueuses devant l'avancée des troupes allemandes, les parents n'avaient pas le temps d'enterrer leurs enfants morts. Des mères tombaient épuisées et mouraient avec leurs bébés vivants dans les bras. Les gens traînaient des morceaux de trésors familiaux auxquels ils étaient attachés dans l'espoir de recréer un autre foyer quelque part. La fatigue les amenait à les abandonner tout au long des kilomètres qu'ils parcouraient – ici un coffre, là une vieille bouilloire ouvragée, un samovar en laiton... Tête nue, sans manteau, souvent les pieds nus, de la neige fondue jusqu'aux genoux, la population poursuivait sa route pendant des jours avec opiniâtreté.

Même dans les retraites mieux organisées dont les médecins de la Croix-Rouge s'occupaient, des enfants malades devaient être laissés à l'hôpital militaire. C'était surtout le cas lorsque les enfants avaient une maladie contagieuse comme la scarlatine. Ils étaient placés dans des salles séparées, des étiquettes accrochées à leurs vêtements. Sur chaque porte, une notification destinée aux Allemands était affichée, donnant de brèves informations sur la nature de l'affection de chaque enfant, sur ses parents, leur provenance et leur destination. Il y avait ainsi l'espoir que l'enfant et ses parents se retrouvent un jour ; mais cet espoir fut vain dans la plupart des cas.

Pendant ces marches, il existait une belle camaraderie entre enfants. Les plus âgés portaient souvent les plus jeunes. Tout en marchant, ils entonnaient des chansons folkloriques qui se mêlaient aux nouveaux airs révolutionnaires. Leurs charmantes petites voix de soprano aiguës perçaient la lourde et froide humidité du morne automne russe. Les petites silhouettes blotties émergeaient du brouillard. Cela leur donnait l'apparence d'une armée fantôme, celle de tous les enfants morts dans cette guerre pour les péchés de quelques diplomates assis autour d'une table dorée, complotant et faisait verser le sang.

Les enfants montraient un courage remarquable, affrontant toutes sortes de difficultés sans se plaindre. C'était particulièrement vrai pour ceux que les parents avaient envoyés en avant pour leur donner une chance d'être sauvés si eux périssaient. Dans la tourmente étrange de cette existence nouvelle, les individualités s'affirmaient. Un garçon ou une fillette, sans être souvent le plus âgé, pouvait diriger un groupe de vingt ou trente enfants. Ils s'autoproclamaient chef, affichant parfois son favoritisme dans le rang.

Au sein de ces tristes petites armées, la vie n'était pas constamment grave. Les enfants trouvaient le temps de jouer des tours aux médecins, de taquiner les infirmières et d'imiter les leaders révolutionnaires. Ils formaient des comités et émettaient des proclamations de défiance, prétendant refuser les ordres de supérieurs. Cette imitation de la vie nouvelle était

---

\* Note de l'édition originale : en février et mars 1918, le colonel Robbins a distribué plusieurs centaines de milliers de boîtes de lait aux bébés de Petrograd.

avérée dans les écoles de Petrograd. Des petits garçons écrivaient laborieusement de longs documents qu'ils affichaient sur les murs, « tout comme Lénine et Trotski. » Une des enseignantes m'a raconté une histoire amusante sur un comité de gamins qui était venu la voir pour l'informer solennellement que, dorénavant, les élèves de l'école ne recevraient plus aucun ordre « à moins qu'il ne soit contresigné par le comité ». Le membre le plus âgé du comité avait 12 ans.

Je n'ai vu qu'un enfant qui semblait se réjouir des vicissitudes de la guerre. Ce garçon d'une beauté étonnante s'appelait Vania. Il était le fils d'un paysan aisé de la province de Volhynie. Il s'était perdu lors d'un arrêt à une gare où il était allé chercher de l'eau pour le thé. Dans chaque gare, on trouve d'énormes réservoirs d'eau bouillante pour ceux qui voyagent. Les paysans portent toujours avec eux de grandes bouilloires en laiton pour préparer le thé qu'ils boivent à presque toutes les heures de la journée.

Vania avait persuadé ses parents de le laisser aller chercher de l'eau, « rien qu'une fois », avait-il dit sur le ton suppliant des petits garçons. Ensuite, il semble qu'il se soit intéressé à un grand chien très affectueux et qu'il ait oublié sa mission. Le train était reparti et les parents n'ont réalisé sa disparition que de nombreux kilomètres plus loin. Or, les réfugiés ne peuvent pas revenir en arrière. Pendant des heures, Vania avait attendu le retour du train. Vers la tombée de la nuit, il fut trouvé par une compagnie de cosaques qui se rendait au front.

Après cela, ses aventures furent si incroyables qu'il devint un personnage légendaire qui aurait eu une vie pleine de charme. Pendant des semaines, il monta à la tête du régiment cosaque sur un fougueux cheval de combat. Il devint l'idole du camp. Les cosaques le couvraient de toutes sortes de présents qu'ils avaient pillés en cours de route. Il les portait autour du cou, en boucles, comme un petit sauvage. Les cosaques ne sont tendres qu'avec deux sortes d'être vivants – les enfants et les chevaux.

Vania avait eu le génie pour se perdre. Il fut perdu par les cosaques et erra sans but dans un bois isolé, mangeant des baies sauvages et dormant sous les étoiles. Il fut trouvé par un bûcheron et sa femme qui l'adoptèrent et l'aimèrent comme un fils. Mais ils durent à leur tour fuir face à l'avance des troupes allemandes et, après un long périple, ils atteignirent Petrograd.

Là, Vania fut à nouveau perdu et trouvé par un Américain. Celui-ci l'amena au Foyer pour réfugiés, créé au début de la guerre grâce à des souscriptions parmi les membres de la légation américaine et à des dons en provenance d'amis en Amérique. Ce foyer n'a jamais acquis une grande capacité, mais les personnes qui s'en occupèrent ont pu prendre soin d'une quarantaine d'enfants.

Finalement, Vania retrouva ses parents après avoir erré dans toute la Russie pendant un an et demi. Cette histoire qui finit bien est exceptionnelle en comparaison des milliers de récits désolants de vies brisées et dispersées touchant la population des régions envahies. La principale tâche du comité de la grande duchesse Tatiana était de réunir les familles qui s'étaient perdues. Il affichait deux fois par semaine des listes de réfugiés dans les différents camps. C'est par ce moyen que le père de Vania retrouva son nom sur l'une de ces listes. Pendant plus d'un an, il avait fait vingt verstes \* à pied, deux fois par semaine, pour consulter ces listes au bureau du comité...

---

\* Ancienne unité de mesure itinéraire utilisée en Russie (1 067 mètres) [NDT]

La famine menace la Russie depuis des mois et semble maintenant inévitable. Il y a peu ou pas de semences pour les prochaines semailles. Les chevaux et les outils agricoles manquent, et il n'y a aucun moyen de transport tandis que les réserves de céréales ont été saisies par les Allemands ou brûlées par les paysans afin qu'elles ne tombent pas aux mains de l'ennemi. En Sibérie, les approvisionnements sont bloqués pour une raison ou une autre. Nous avons cru depuis si longtemps à chaque racontar antipathique, odieux, venant de Russie. Ces affabulations visaient à empoisonner notre esprit et à nourrir notre hostilité. Autrement dit, nous avons cru exactement à ce que les Allemands voulaient que nous croyions. Mais quelles que soient nos divergences d'opinion avec la majorité du peuple russe, les enfants sont les mêmes dans le monde entier. Tôt ou tard, nous devons aider les enfants russes aussi généreusement que ceux d'autres pays.

## Chapitre XXVII

---

### LE DÉCLIN DE L'ÉGLISE

[Retour à la table des matières](#)

Le Russie, dans mon imagination, a toujours été la « sainte » Russie. Il est surprenant de découvrir sur place à quel point son impiété est visible. Les sanctuaires le long des rues émergent tristement oubliés et non éclairés. La plupart des églises sont silencieuses et désertes. En raison de la révolution, je m'attendais à voir de vastes changements dans le domaine religieux, mais pas d'en découvrir d'aussi abrupts et radicaux. Un an auparavant, que ce soit les soldats ou les chauffeurs, il n'y avait guère de gens qui ne fassent pas le signe de croix en passant devant une église. À présent, il n'y a guère plus dans la foule qu'une personne de temps en temps qui fait ce geste de respect, distraitemment, comme un vieux courtisan s'inclinant devant un roi décédé.

Mais heureusement, quels que soient les changements qui pourront intervenir, les églises resteront un élément remarquable du paysage russe. À Moscou, en regardant par ma fenêtre, je me disais souvent que cela n'avait guère d'importance que des gens entrent ou pas dans l'église, parce qu'il était impossible de ne pas trouver une inspiration spirituelle rien qu'en regardant sa belle apparence extérieure. Moscou présente les plus magnifiques horizons urbains : l'alignement des habitations colorées aux sommets aplatis est brisé par les grandes flèches dorées et les dômes vert et bleu avec leurs croix élancées. Les églises de Moscou sont nombreuses, comme dans toute la Russie. Au Caucase, le voyageur tombe tout à coup sur un joyau, une petite église bleu et ivoire, nichée sous de sombres conifères...

Les cloches dépassent toute description. Il arrive que le faible tintement d'argent d'un doux carillon vous parvienne de très loin. Mais parfois, il vous semble que toutes les cloches du monde sonnent simultanément en une grande symphonie barbare.

Les Russes sont profondément religieux, comme les Irlandais et les Italiens, et ils le seront toujours. Mais aujourd'hui dans leur esprit, comme l'Église a été complètement associée au tsar et à l'ancien régime, elle est totalement discréditée. Jadis, le Petit Père était divin. Il n'est plus maintenant qu'un pauvre exilé dont la faiblesse est dévoilée. Les russes ont perdu tous les espoirs qu'ils avaient placés en lui. L'autocratie faisait partie intégrante de l'ancienne religion. Quand l'Église a produit des monstres tels que Raspoutine \*, Iliodor \*\* et l'évêque Pitirim, elle a atteint le sommet de sa corruption et a montré qu'elle était pourrie jusqu'à la moelle. Comme la monarchie, elle s'est décomposée et a disparu sans combat à la première bourrasque. Ce n'était plus qu'une coquille vide. Les masses simples et mystiques ont

---

\* Grigori Raspoutine (1869 ?-1916) était le confident de la tsarine Alexandra Feodorovna et le guérisseur de l'héritier impérial Alexis, atteint d'hémophilie. Assassiné par l'aristocratie russe, cet aventurier pèlerin et charlatan, débauché mythique, est une grande source d'inspiration pour les cultures populaires. [NDE]

\*\* Sergei Trufanov (1880-1952), enfant de l'Église orthodoxe, ordonné prêtre en 1903 sous le nom d'Iliodor. Favorable à une réforme agraire il détestait le Premier ministre Piotr Stolypine (abattu en 1911). Tour à tour défenseur puis contempteur de Raspoutine, dont il rédigea une biographie, il fut banni, s'installa aux États-Unis et réapparut à la faveur de la révolution, proposant ses services à Lénine. Il repartit à New York en 1922 et y mourut trente ans plus tard [NDE]

transformé leur ferveur en enthousiasme révolutionnaire et l'ont investi dans les idées d'internationalisme et de liberté mondiale.

L'intelligentsia a toujours été en grande partie athée. La désaffection actuelle à l'égard de l'Église est avant tout le fait des paysans qui n'en nourrissent pas pour autant un violent ressentiment à son égard. J'ai acheté de vieilles icônes sur les marchés que j'ai accrochées dans ma chambre. Presque tous ceux qui m'ont rendu visite ont remarqué mes acquisitions. Quand ils appartenaient à l'intelligentsia, ils riaient de ma « piété ». Quand il s'agissait de travailleurs, ils étaient déconcertés et contrariés. J'expliquais qu'elles étaient très belles et intéressantes sur le plan artistique. « À nos yeux, elles ne peuvent pas être belles, s'exclamaient-ils. La foi aveugle en elles nous a causé trop de peine. »

Autrefois, un homme portait une icône que ce soit pour assassiner un homme ou pour en bénir un.

J'ai parlé avec les hommes du YMCA \* qui avaient passé de longs mois dans toutes les régions de la Russie. Ils m'ont tous dit la même chose. La vieille Église grecque orthodoxe est morte. À leur sens, c'est largement dû au fait qu'elle offrait peu et exigeait beaucoup. Comme Dillon l'a remarqué récemment : « L'Église) était un simple musée d'antiquités liturgiques. Aucune vie n'a jamais été insufflée dans ce corps rigide, car Byzance était impuissante à donner ce qu'elle ne possédait pas. » Les représentants du YMCA ne sont pas désespérés face à cette situation. Ils pensent que ce n'est qu'une question de temps avant qu'une institution plus satisfaisante et plus humaine ne soit édifiée à sa place.

Un incident dont j'ai été témoin en décembre à Petrograd illustre de façon amusante l'animosité nouvelle des gens à l'égard des prêtres imbus de leur supériorité. Un matin, je voyageais en tramway quand un prêtre monta à bord. Il refusa de payer son billet en disant qu'il était homme de Dieu et donc exempt de le faire. Immédiatement, les passagers s'énervèrent. Ils étaient pour la plupart paysans et se mirent à débattre avec passion. Un homme de Dieu, s'exclamaient-ils, n'est pas différent d'un autre homme – nous sommes tous égaux depuis la révolution. Mais le prêtre était têtue. Il fallut que la foule le menace de le traîner devant le tribunal révolutionnaire pour qu'il consente à payer, tout en grommelant.

Après la révolution de février, les prêtres furent mobilisés pour s'occuper des funérailles. Mais le fossé avec le peuple se creusa rapidement. Lors de grandes occasions comme les célèbres funérailles rouges à Moscou, il n'y eut ni prêtre ni cérémonie religieuse. Je n'oublierai jamais les regards hostiles et menaçants qu'on nous jeta quand nous avons traversé le Kremlin le lendemain de ces funérailles. Les gardes rouges nous avaient emmenés à l'intérieur pour que nous puissions faire un rapport exact sur l'étendue des pertes. Les prêtres, furieux de la défaite des junkers, ne voulaient même pas parler – Mais ils étaient impuissants. J'avais le sentiment que s'ils avaient eu le pouvoir à la place des masses, leur vengeance aurait été terrible et il y aurait eu un carnage.

Il existe de nombreuses preuves de paganisme dans l'Église russe. Celle-ci a cherché à le combattre en purifiant ce qu'elle ne pouvait pas déraciner, par exemple en tenant compte des similitudes entre les noms et les symboles. Cela explique pourquoi les tueurs de dragons, saint

---

\* *Young Men's Christian Association*, mouvement de jeunesse chrétien fondé en 1844 à Londres et présent par la suite dans cent vingt-quatre pays [NDT]

Georges et Saint Dimitri, sont particulièrement honorés. Le chant de fête en l'honneur de Saint Jean dit ceci : « Jean et Marie se baignent sur la colline ; tandis que Jean se baignait, la terre tremblait ; tandis que Marie se baignait, la terre germaît. » Les arbres sacrés et les puits mystérieux ont tous été consacrés aux saints et purifiés par des rites sacrés.

Une des coutumes païennes était la bénédiction annuelle de la Neva. Mais en janvier de cette année, la Neva n'a pas été bénie. J'ai assisté à tout ce spectacle lamentable : une demi-douzaine de prêtres et une vingtaine de vieux paysans y participaient. Ils s'étaient rassemblés à la cathédrale Saint-Isaac et, après avoir abondamment chanté et brûlé de l'encens, ils sont ressortis par les grandes portes et ont descendu les marches monumentales. Un petit blizzard commençait juste à souffler. En marchant dans les rues, on avait de la neige jusqu'aux genoux. Nous continuions à avancer dans les rafales. Au bout de trois pâtés de maison environ, les prêtres s'arrêtèrent, arrosèrent d'eau bénite et agitèrent les brûleurs d'encens. Puis ils tournèrent en rond en regardant la maigre assistance qui les avait suivis. Ils poussèrent de grands soupirs de déception, et rebroussèrent chemin vers l'église. Les paysans, sans un mot, repartirent.

À Petrograd, le manque d'intérêt pour cette affaire était total. J'avais tenté vainement d'entraîner avec moi plusieurs amis russes à la cérémonie, mais ils s'étaient contentés de rire et de poursuivre leurs interminables discussions.

Les prêtres russes ne correspondent pas du tout à l'idée que je me fais de prêtres classiques. Une fois, j'en ai vu deux rire joyeusement tandis que de vieux paysans inclinaient leur tête jusqu'au sol pendant la messe. Ils ont souvent des faces méchantes et vicieuses, sont extrêmement dissipés et n'inspirent aucun respect à leurs ouailles. Un vieux prêtre, qui a passé beaucoup de temps au front, adorait raconter les histoires les plus crues. J'ai appris, entre autres, quelque chose d'assez curieux à propos de ces prêtres-là. Les soldats leur ordonnaient de prier pour les chevaux et pour les déserteurs aussi bien que pour eux-mêmes. Ce contrôle des prières a toujours été une coutume en Russie. Des prêtres enivrés étaient réveillés à coups de bottes afin de prier pour un mourant ou de célébrer une cérémonie de mariage. Quels étranges intermédiaires avec Dieu !

Selon la règle de l'Église, les prêtres étaient obligés de se marier, mais les moines étaient célibataires. Nombre d'entre eux ne se lavaient jamais. En règle générale, dans les villages, les prêtres étaient désespérément pauvres et offraient un spectacle répugnant. Ils marmonnaient dans leur barbe emmêlée, leurs longs vêtements sales traînant sur le trottoir, une demi-douzaine d'enfants en haillons s'accrochant à leurs bras. Qu'ils soient prêtre ou moines, ils avaient un point commun : ils n'aimaient pas travailler. Les grands et riches domaines de l'Église ont été confisqués par les bolcheviks et confiés aux paysans. On proposa aux moines de rester à condition qu'ils promettent d'accomplir leur part de travail. Ils ont presque tous refusé avec indignation. Cependant, certains des plus jeunes ont quitté l'église et rejoint toutes sortes de services sous le nouveau gouvernement. M<sup>me</sup> Kollontai, la ministre des Affaires sociales, m'a dit qu'elle en avait un certain nombre dans son ministère. J'en connais quelques-uns qui sont enseignants. Personne ne semble savoir ce que sont devenus ceux qui étaient tout en bas de l'échelle. Bien sûr, d'autres continuent à s'occuper de ce qui reste de leurs ouailles.

Personne, même parmi les plus dévots, ne peut se sentir désolé de la chute soudaine de l'Église russe. Tout ce qui sera construit à la place ne pourra être que meilleur, plus solide et plus satisfaisant. Et tant pis pour le côté mi-païen et pittoresque.



La foule sur la perspective Nevski

## Chapitre XXVIII

---

### PETITES SCÈNES DE LA RÉVOLUTION

[Retour à la table des matières](#)

Lors de mon séjour en Russie, j'ai vécu nombre de petits épisodes qui, en eux-mêmes, n'ont pas une importance particulière. Mais, mis bout à bout, ils permettent de mieux faire ressentir l'atmosphère au lecteur qu'avec un tableau mûrement réfléchi. Maintenant que je suis de retour chez moi, pour mon information, je dépends en grande partie des reportages en permanence de Berlin et Vienne qui visent à alimenter nos préjugés contre la Russie ainsi que des reportages sensationnalistes. Il apparaît donc juste que je fasse état de mes propres expériences et de celles de mes amis dans cette Russie prétendument violente. Il est extrêmement regrettable que tous nos correspondants n'aient pas une approche aussi équilibrée et intelligente que M. Arthur Ransome \*, dont les dépêches sont publiées dans le *Daily News* de Londres, le *Times* de New York et la *New Republic*. M. Ransome est un anglais qui vit en Russie depuis des années et qui connaît bien son sujet. Il écrit en observateur et non pour ou contre tel ou tel parti au pouvoir. Il me semble que c'est la seule position raisonnable pour un journaliste. Il n'y a pas eu de commentaire public plus lucide sur la situation politique russe que celui qui figure dans sa « Lettre au peuple américain » :

« N'oubliez pas que tout gouvernement non soviétique en Russie serait le bienvenu en Allemagne et que, réciproquement, il ne pourrait pas être considéré autrement que comme le protégé de l'Allemagne. N'oubliez pas que le mouvement révolutionnaire en Europe de l'Est, pas moins que les navires américains et britanniques, fait partie intégrante du blocus alliés des empires centraux. »

Si quelqu'un se rend en Russie et constate que le gouvernement soviétique est l'expression du peuple, il doit simplement dire cela, indépendamment de son appréciation personnelle sur ce gouvernement.

Si l'on s'attend à ne trouver que des effusions de sang et qu'on découvre tout autre chose, que l'on peut se déplacer en manteau de fourrure sans le moindre souci, que les théâtres, les ballets, les cinémas et d'autres établissements plus ou moins frivoles continuent à fleurir, cela incite à émettre un sérieux bémol à propos de ce qu'on raconte sur la Russie. Mais ce qui est absolument nécessaire, c'est de relever ces faits. Il est stupide de défendre la révolution en affirmant qu'il n'y a *aucune* effusion de sang, mais il est tout aussi stupide de soutenir que le sang coule dans les rues. Nous devons faire preuve de logique pour discerner la vérité dans le foisonnement de commentaires extrêmement différents. Prenons, par exemple, un observateur scientifique rigoureux comme Albert Ross qui a traversé vingt mille miles en Russie. Il « n'a jamais vu quelqu'un porter un coup violent » et « au lieu de tomber au milieu d'une tumultueuse agitation, il a constaté que les règles de la vie quotidienne continuaient à prévaloir ». En comparaison, nous trouvons un reporter plein de préjugés comme Herman Bernstein qui réussit à voir partout le chaos le plus sauvage, des meurtres et des pillages en

---

\* Arthur Ransome est aussi connu comme romancier, traducteur de Rémy de Gourmont et narrateur de contes de fées russes [NDT]

plein jour, des voitures partant dans le décor, des morts sans sépulture et ainsi de suite à l'infini. Personne ne peut prévoir ce qui se passera tant que le problème de la consolidation du nouveau gouvernement ne sera pas réglé. Mais on doit d'abord constater que la réaction des masses a été jusqu'à maintenant étonnamment modérée, étant donné la longue oppression qu'elles ont subie et la soudaine liberté conquise.

Si tous ces prétendus événements s'étaient réellement produits, je pense que j'aurais été inévitablement confrontée à certains d'entre eux. Je suis une femme, pas particulièrement âgée, et j'ai souvent voyagé seule en Russie. Je n'ai vécu aucune situation menaçante ou désagréable. J'ai été suivie par des espions, j'ai été mêlée à des combats, mais dans le premier cas, de figure, je me trouvais dans une zone dangereuse, et dans le second, c'est parce que j'avais choisi d'être au cœur de l'action. Quelques jours auparavant, j'avais lu avec une certaine stupéfaction quelque chose au sujet d'un reporter courageux qui avait fait tout le trajet aller et retour entre Petrograd et Moscou. C'était bien la première fois que je réalisais qu'il s'agissait d'une entreprise téméraire. J'avais effectué ce déplacement plusieurs fois alors que le train était bondé de soldats affamés. Une fois, j'avais essayé de partager mes sandwiches avec l'un d'eux. Il était resté debout toute la nuit dans le couloir et avait l'air épuisé et abattu. Il avait refusé toute nourriture. « Mangez-les, petite camarade, me dit-il, il y a encore de nombreuses heures avant que nous parvenions au bout du voyage. »

Une journaliste de San Francisco, qui était en Russie lorsque j'y étais et qui a fait le voyage de retour en Amérique avec moi, a souvent relevé avec indignation les exagérations à propos de la situation générale en Russie. Elle m'a raconté une histoire amusante au sujet d'une rencontre avec un cosaque peu de temps après son arrivée à l'hôtel Astoria à Petrograd. Elle avait été abreuvée de récits sur leur brutalité. De façon assez compréhensible, elle fut donc passablement alarmée un soir lorsqu'un grand et beau cosaque frappa brusquement à sa porte. Quand elle lui ouvrit, il pénétra dans la chambre, referma la porte, s'inclina et sortit de sa poche une écharpe verte. Miss B. s'aperçut aussitôt que c'était la sienne. Elle réalisa qu'elle avait dû la laisser tomber en allant dîner ou après. Elle voulut remercier le cosaque, mais elle ne parlait pas russe et il ne parlait pas allemand. Elle se dit que de nombreux Russes parlent français ; elle connaissait quelques mots dans cette langue. « *Merci pour...* » murmura-t-elle en prenant l'écharpe et en la mettant à sa taille. Le cosaque s'approcha toucha sa robe et sourit. « Ah, dit-il dans un anglais parfait, je comprends, vous ne portez pas de corset ». Puis il ajouta poliment : « C'est très intéressant. Bonne nuit, *Mademoiselle*. » Et après s'être une nouvelle fois incliné, il s'en alla.

Des récits mensongers de violences d'un caractère particulièrement ignoble ont été répandus partout dans Petrograd. Ils ont provoqué pendant un certain temps une légère hystérie dans les colonies étrangères. L'hystérie produit toujours des situations ridicules. Un anglais décida un soir de monter à bord d'un tramway bondé et il fut obligé de rester debout que la plate-forme arrière. Il était très nerveux car il avait l'impression qu'un petit homme soigneusement habillé évitait son regard. En se penchant pour atteindre sa montre, il s'aperçut qu'elle avait disparu. Juste après cela, le petit homme était descendu du tramway. L'anglais le suivit rapidement et le petit homme se mit à courir. L'Anglais parvint finalement à l'attraper dans une cour où il s'était caché derrière un tas de bois. Il lui cria d'une voix impérieuse : « La montre ! La montre ! » Le petit homme lui tendit promptement une montre. Arrivé en sûreté à son domicile, l'Anglais découvrit sa montre sur la commode où il l'avait laissée le matin par mégarde. Très perturbé parce qu'il avait fait, il publia un avis dans les journaux. Peu de temps

après, le petit homme se présenta. L'Anglais commença à se confondre en excuses alambiquées, mais son interlocuteur l'interrompit : « Tout est pour le mieux, dit-il. Ce qui m'inquiétait l'autre nuit, c'est que j'avais sur moi trois mille roubles et j'avais peur que vous me les demandiez. »

Le gouvernement soviétique s'est employé à supprimer de nombreuses coutumes dépassées en embarrassantes. Ainsi, au milieu de la guerre civile, il a fait une pause pour changer le calendrier qui, jusqu'au 7 février 1917, avait treize jours de retard par rapport à celui des autres pays. D'autre part, il a aboli les classes de la société, organisé des théâtres populaires, réformé les lois sur le mariage et même l'orthographe.

L'ancien système de caste appliqué en Russie depuis l'époque de Pierre le Grand, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle n'avait jamais été formellement annulé jusqu'au 25 novembre 1917. Le décret se lit comme suit :

« Toutes les classes sociales existant jusqu'à aujourd'hui en Russie et toutes les divisions entre citoyens, toutes les distinctions et privilèges de classes, les organisations de classe et leurs institutions ainsi que tous les grades civils sont abolis.

Tous les rangs – noble, marchand, paysan –, tous les titres – prince, comte, etc., et dénominations de grades civils (conseillers privés, étatiques et autres) – sont abolis et la seule dénomination reconnue pour tout le peuple de Russie est celle de *citoyens de la République de Russie*.

Lounatcharski \*, le ministre de l'Éducation, est l'une des figures les plus pittoresques de Russie. Depuis des années, on l'appelle le poète de la révolution. C'est un homme extrêmement cultivé qui aurait très bien pu occuper cette charge sous n'importe quel régime. Il pense qu'il ne faut pas mélanger l'art et la politique. Il a eu l'idée de transformer les palais en musées du peuple, comme en France. Il a également organisé l'Union des artistes russes. Ceux-ci, qui viennent de toutes les classes, riches ou pauvres, ont sous leur responsabilité tous les précieux trésors artistiques de la nation. Ils ont décrété qu'aucun objet ayant plus de vingt-cinq ans n'a le droit de sortir du pays.

Lounatcharski est un fervent bolchevik. Mais lorsqu'il a appris que le Kremlin avait été rasé, sous le choc, il s'est alité et a démissionné. Quelques jours plus tard, apprenant que cette information était fautive, il a réintégré son poste. Au milieu des combats les plus acharnés, il a fait passer un décret simplifiant l'orthographe en écartant les lettres superflues de l'alphabet. Par ailleurs des dizaines de théâtres ont vu le jour. Des pièces ont été jouées dans les usines et les casernes. Le choix s'est porté sur des œuvres de grands auteurs comme Gogol, Tolstoï, Shakespeare... Il y a une telle poésie dans tout ce mouvement prolétarien, tant de gestes simples et magnifiques, qu'il n'est pas surprenant que l'imagination d'un homme aussi

---

\* Anatoli Lounatcharski (1875-1933). Fils d'un conseiller d'État, il devient révolutionnaire très jeune et quitte la Russie pour la Suisse en 1893. Il rencontre Lénine à Paris en 1904, rentre en Russie à l'occasion de la révolution de 1905. Contraint de nouveau à l'exil, il développe le concept de « culture prolétarienne ». De retour à Petrograd en avril 1917, il sauve de nombreux bâtiments publics de la destruction, favorise les mouvements artistiques d'avant-garde. Commissaire du peuple à l'Éducation jusqu'en 1929, Lounatcharski est à l'origine du culte de Lénine et ne s'oppose en rien à Staline, qui en retour, le nomme ambassadeur d'Espagne en 1933. Il meurt en s'y rendant [NDE]

sensible en ait été transportée Celui-ci et un autre ardent bolchevik, le professeur Pokrovski <sup>\*</sup>, titulaire de la chaire d'histoire à l'université de Moscou sont deux vrais représentants de la vieille intelligentsia qui veulent lier leur sort à celui de soviets.

Qu'en est-il des nouvelles lois sur le mariage, si largement discutées à l'étranger et si mal comprises par diverses personnalités brandissant une indignation vertueuse ? Prenons par exemple la récente explosion de colère de M<sup>me</sup> Pankhurst <sup>\*\*</sup>. Elle affirme que les femmes de plus de 18 ans sont devenues une propriété publique et en apporte la preuve en citant un décret publié dans un journal français. J'étais présente à la réunion où le décret des soviets sur le mariage a été adopté et je dispose des données exactes. Le décret qui est tombé dans les mains de M<sup>me</sup> Pankhurst émane de personnes n'ayant absolument aucune autorité, des membres d'un petit groupe éloigné d'anarchistes d'Odessa. Il n'y avait pas de quoi s'emballer à ce sujet. Dans le monde entier, des groupes d'anarchistes ont pu défendre des opinions étranges ou farfelues – quelques-uns l'ont fait en Amérique, mais cela ne prouve pas que leurs opinions représentent la volonté du peuple américain.

Selon les lois adoptées début janvier, seuls les mariages civils sont reconnus. Les parties contractantes n'ont qu'à se rendre au service des mariages et à signer. Aucune cérémonie n'est nécessaire. Le divorce est aussi facile. L'une des parties (ou les deux) peut déclarer sous serment qu'elle ne peut plus vivre avec l'autre, et en conséquence, elles sont juridiquement libres. S'il y a des enfants, l'affaire est un peu plus compliquée. La partie qui a le plus d'argent, que ce soit l'homme ou la femme, doit fournir l'aide financière la plus importante. Ce même décret déclare tous les divorces en attente auprès des églises comme nuls et nonavenus.

Les déclarations de mariage entre personnes ayant des liens de parenté proches ou en ligne directe ne sont pas acceptées. La bigamie est interdite. L'âge légal pour les mariages en Grande Russie est de 18 ans pour les hommes et 16 ans pour les femmes. Dans les pays de la Transcaucasie, les âges sont abaissés respectivement à 16 et 13 ans.

Juste avant le vote sur ce décret, un soldat s'était levé pour dire qu'il pensait que le gouvernement devrait limiter le nombre de divorces à trois. Un autre soldat se dressa contre lui : « Nous qui croyons en la liberté, pourquoi devrions-nous dire à chacun combien de fois il doit se marier ? Cela mit fin à la discussion. Même s'il est aussi facile de se marier ou de divorcer que d'obtenir une tasse de thé, il est intéressant de relever qu'il n'y a pas eu un grand afflux vers les bureaux d'enregistrement. La suppression de toutes sortes d'interdits s'est traduite par une diminution notable de l'immoralité. Avec toute sa législation laxiste, la Russie peut s'enorgueillir d'avoir moins d'immoralité que n'importe quel pays au monde.

---

<sup>\*</sup> Mikhaïl Pokrovski (1868-1932). Historien russe. A joué un rôle de premier plan dans la réorganisation de l'enseignement. N'accordant pas assez de place au rôle de l'État dans l'histoire, il a fait son autocritique, tombe en disgrâce et meurt avant les grandes purges staliniennes [NDE].

<sup>\*\*</sup> Sur Emmeline Pankhurst (1758-1928), militante féministe britannique, voir la biographie de Jill Liddington et Jill Noris, *One Hand Tied Behind Us*, parution en français, Libertalia, mars 2018 [NDE].



Dix Kopecks, le revers de dix Kopecks,  
un Kopeck, deux Kopeck

Exemplaires d'argent révolutionnaire imprimé à partir  
d'anciennes plaques gravées pour timbres postaux

Un des actes les plus puritains des bolcheviks a été de s'attaquer à toutes les maisons de jeu, de confisquer l'argent et de le confier à l'armée et aux pauvres. Ils sont même allés plus loin en publiant les noms des personnes qui fréquentent ces lieux.

Les magazines féminins ne sont pas populaires en Russie du fait que l'égalité entre les sexes est trop inscrite dans les faits. Le seul magazine féminin intéressant que j'ai découvert est publié par M<sup>me</sup> Samoilova. Seules les ouvrières sont responsables de son contenu. Il est diffusé à vingt-cinq millions d'exemplaires. Les magazines pour enfants ont atteint un stade élevé de développement. L'un d'eux est intitulé *Notre magazine*. Toutes les illustrations, les histoires et les poèmes sont le fruit du travail de petits enfants. La plupart des grands artistes s'y intéressent ; quelques numéros fascinants ont été publiés. La guerre civile et la dernière invasion allemande ont, bien sûr, interrompu tous ces ravissants jeux de l'esprit.

Les Russes ne sont pas très heureux quand ils sont loin de leur pays. De nombreux riches qui ne se sentent plus à l'aise chez eux recherchent maintenant nos rivages ou vont en Suède ou en Norvège, en France ou en Angleterre. Mais ils ne sont pas satisfaits. Ils ne réagissent pas comme les anciens exilés qui fuyaient la tyrannie tsariste. La Russie garde une forte emprise sur ses enfants. Un jour ou l'autre, ils reviendront et travailleront tous ensemble, comme nous l'avons fait après la guerre civile et comme ils l'ont fait en France après la Révolution...

Les pogroms ont presque cessé. Le sentiment antisémite, comme toute haine raciale, est artificiel et doit être stimulé artificiellement pour exister. Avec la chute de la monarchie et le discrédit des réactionnaires, les Juifs cessèrent d'être isolés en raison de leur religion et devinrent des citoyens russes. Ils ont été nombreux à accomplir un excellent travail de réorganisation. Ce fut particulièrement vrai pour les exilés qui avaient vécu pendant longtemps aux États-Unis et qui avaient une bonne pratique de l'efficacité américaine. William Chatov\* devint membre du fameux comité militaire révolutionnaire, organisateur du syndicat des imprimeurs et membre du comité exécutif des comités d'usines. On a signalé dernièrement qu'il était gouverneur de Karkov. Voskov s'est retrouvé à la tête des comités d'usines à Sestrovetz. Il est l'un des principaux créateurs de cette organisation ingénieuse. Sous l'ancien régime, l'une des principales causes des pogroms était le surpeuplement des Juifs dans la zone du Pale qui les obligeait à s'unir pour se défendre contre les Gentils. Désormais, plus aucune opportunité ne se présente pour se livrer à des entreprises monstrueuses de ce genre. Aucun pogrom ne peut se produire, sauf ceux initiés par les Cent-Noirs qui s'activent pour remettre un tsar sur le trône. La place éminente et le respect accordés à Trotski donnent une preuve de ce qu'est le sentiment réel du peuple.

En raison de la terrible pénurie de papier, des timbres-poste sans colle ont été utilisés comme kopecks. Les billets d'un rouble ont été collés ensemble maintes fois jusqu'à devenir très rares. L'argent métallique n'existe plus du tout. Nous devons utiliser des billets de quarante et de cent roubles, mais comme les commerçants n'avaient pas la monnaie, nous avons ouvert un crédit auprès d'eux. Dans les restaurants où nous mangions le plus fréquemment, soit nous avancions l'argent, soit ils nous faisaient confiance.

Quand je lis des histoires absurdes sur la Russie, je me remémore toujours cette expérience du correspondant de l'*Evening Post* qui était en aval de la Volga l'été dernier et se laissait imprégner par l'atmosphère. Un après-midi, il était assis dans une cabane de paysans ne comportant qu'une pièce. Il y jetait ses impressions sur le papier : « Une table et des bancs en bois rugueux – un grand bol au milieu de la table dans lequel mange toute la famille –, une femme, un petit enfant sale... » il fut soudainement interrompu. L'enfant avec mis ses pieds sur la table et sa mère l'avait brusquement grondé en s'exclamant : « Je te rappelle que tu n'es pas en Amérique ici. »

---

\* Vladimir (William « Bill » Chatov, né à Kiev en 1887, émigre aux États-Unis en 1907, rejoint les rangs des Industrial Workers of the World (IWW), rentre à Petrograd en 1917 et coanime le journal anarchiste *Golos Trouda*. Officier de l'Armée rouge face aux Blancs, il devient ministre des Transports de la République soviétique d'Extrême-Orient et « disparaît » pendant les purges de 1936-1938 [NDE].

## Chapitre XXIX

---

### UNE CONVERSATION AVEC L'ENNEMI

[Retour à la table des matières](#)

On se demande ce qui peut infléchir l'esprit allemand. En Russie, certains d'entre nous ont eu la possibilité de découvrir comment de simples soldats allemands ou autrichiens réagissaient à la terrible tyrannie sous laquelle ils vivent. Les délégués des deux millions de prisonniers de guerre qui se réunissaient au ministère des Affaires étrangères ont fini par s'imprégner de la propagande bolchevique et par la propager de façon si profonde parmi leurs compagnons que lorsqu'un prisonnier s'évadait et revenait en Allemagne, il était maintenu dans un camp de détention pendant deux semaines. On l'abreuvait d'une littérature fournie par le gouvernement pour le guérir de la fièvre révolutionnaire. Chaque prisonnier était obligé d'en passer par cette épreuve avant d'être autorisé à reprendre contact avec ses concitoyens. Personne ne réalise mieux que les officiers allemands l'impact du travail prolétarien à l'encontre de l'impérialisme.

J'ai voyagé directement de Petrograd à Stockholm. On ne peut imaginer plus grand contraste qu'en allant d'une ville dominée par une dictature ouvrière à une ville royale où le roi siège en hermine sur un trône antédiluvien. Stockholm bourdonnait d'intrigues. Sur la magnifique terrasse du Grand Hôtel, où des fleurs fraîches étaient « plantées » chaque jour à côté des fontaines, on côtoyait des gens de tous les coins du monde. Il se dégagait une lourde ambiance de manigances et de complots. Les espions de l'Entente et des puissances centrales se tenaient à l'écart dans les coins. Les convives parlaient à voix basse, très près les uns des autres, en jetant des regards furtifs autour d'eux.

J'ai dîné à cet endroit avec un diplomate. Un homme grand et d'âge mûr passe à côté de nous. Mon hôte et cet homme se regardèrent froidement et le premier soupira. « La guerre entraîne certaines choses auxquelles il est difficile de s'habituer, dit-il. Par exemple ce type qui vient de passer est un Allemand. Je le connais depuis des années, mais je suis parti longtemps et ne suis revenu à Stockholm que récemment. Il y a quelques semaines, alors qu'il déjeunait avec des amis, je suis arrivé avec un groupe. Avant même de réfléchir à ce que nous faisons, nous nous sommes précipités l'un vers l'autre pour nous serrer la main. C'était très embarrassant et nous nous sommes fait réprimander l'un et l'autre... »

Stockholm est surpeuplée. Il est impossible d'y trouver une chambre d'hôtel. Je fis appel à la légation américaine et on me logea dans une petite pension sur Clarabergsgatan. Je voulais prévenir l'hôtesse que je devais partir le lendemain mais elle ne parlait que suédois. J'essayais de lui faire comprendre par signes que je voulais un interprète. Elle finit par saisir et, après m'avoir montré ma chambre, elle revint quelques minutes plus tard avec un jeune homme d'allure sportive qui claqua des talons de façon militaire et fit avec raideur un petit salut. Il parlait anglais presque sans accent. Quand il eut fini d'expliquer ce que je voulais, l'hôtesse se mit à sourire et se retira. Le jeune homme, en revanche, se tenait immobile au milieu de la pièce, regardant fixement devant lui. Je m'agitais près du feu en attendant qu'il s'en aille.

Soudain, il s'approcha de moi.

« Je suis allemand », m'annonça-t-il.

Je m'efforçai de ne pas paraître surprise. Il y eut un silence embarrassé.

« Vous êtes américaine, continua-t-il, et bien sûr vous me détestez.

– Ne parlons pas de cela, répliquai-je en me détournant.

– Je dois en parler ! » s'écria-t-il.

Je commençai alors à l'observer attentivement. Il avait un regard farouche, les yeux rougis et les traits tirés comme s'il manquait de sommeil. J'avais déjà eu l'occasion d'observer de nombreux soldats des deux côtés du front qui étaient dans le même état. Il avait manifestement une maladie mentale.

« Quel est le problème ? Demandai-je.

On m'a donné l'ordre de revenir pour l'offensive en Russie. »

Notre échange avait eu lieu plusieurs jours avant l'offensive et je commençais à m'agiter sérieusement.

« Mais il n'y a pas d'offensive en Russie !

– Elle aura lieu, je vous le dis. Il va y avoir une offensive. On m'a donné l'ordre de revenir. Que vous me détestiez ou non, vous devez comprendre que je ne veux pas y aller. Je ne veux pas combattre à nouveau le peuple russe ! »

Il marchait de long en large.

Je me sens profondément déshonoré, dit-il d'un ton malheureux. J'ai supplié qu'on m'envoie sur le front en France, mais ils n'ont pas changé leur ordre. Ils sont stupides, imbus de leur victoire. Ils veulent que je retourne dans un pays épuisé pour abattre une population affamée... je ne peux pas faire ça ! Le peuple allemand ne peut pas être aussi infâme.

– Vous voulez donc dire que vous allez refuser ouvertement de combattre les Russes ?

Non, répondit-il, désespéré, je vais me suicider. »

Un silence s'ensuivit. Nous étions tous les deux songeurs, ne sachant quoi dire.

« Libknecht, dis-je enfin, est une des grandes figures de cette guerre. À mon avis, il est plus courageux d'avoir agi comme il l'a fait – manifester contre l'action de son gouvernement – plutôt que de suicider.

Il se redressa d'un air hautain.

« Libknecht ! S'exclama-t-il avec surprise. Voyons, c'est un socialiste !

Néanmoins, continuai-je calmement il a eu le courage de faire quelque chose d'impopulaire, ce qui est bien plus que ce qu'aucun officier allemand n'est capable de faire.

Son visage vira au pourpre.

« Mademoiselle, dit-il d'un ton grave, je n'oublierai jamais que vous avez dit que Libknecht était plus courageux que n'importe quel officier allemand. »

Un long moment s'écoula.

« Je ne l'oublierai jamais... dit-il en hésitant, parce que c'est peut-être vrai. J'ai beaucoup souffert, poursuivit-il. Il y a un mois, je suis arrivé ici pour me rétablir d'une blessure. Pour la première fois depuis le début de la guerre, j'ai lu des journaux américains. J'ai réfléchi à beaucoup de choses. J'ai pensé à la Russie. Je combattrai jusqu'à la fin contre l'Angleterre, mais pas contre la Russie. Quand nous combattons l'Angleterre, nous nous battons à égalité... »

Je revins sur le sujet de l'Amérique.

« Qu'avez-vous trouvé dans la presse américaine ?

– Beaucoup de mensonges, dit-il, mais aussi une grande vérité.

– Et c'était...

– Qu'il y a quelque chose de faux dans la politique du gouvernement allemand.

Il se mit à évoquer ses souvenirs.

« Mon père était un homme très riche. Il a dépensé beaucoup pour que j'entre dans un régiment de cavalerie prestigieux. Je croyais en l'armée, au parti militaire. Mais je suis différent à présent. Je déteste ces gens, ils ont fait de mon peuple un objet de honte. Mes gouvernants me répugnent. Je déteste particulièrement le prince héritier. Mais que puis-je faire ? Je ne crois pas en votre "fraternité humaine". Je ne me sens pas à l'aise avec les va-nu-pieds... Il n'y a aucune place pour moi. Votre président a exprimé une grande vérité. Il a dit que les allemands n'étaient pas mauvais... Ah oui, c'est vrai, nous ne sommes pas mauvais...

– Si vous vous dites que vous ne voulez pas participer à l'offensive, que se passera-t-il ?

– Une seule chose arrivera dans ce cas : je serai fusillé dans les vingt-quatre heures. »

J'ai regardé l'ennemi, cet homme jeune qui se tenait debout devant moi. Il n'y avait aucun espoir pour lui. Il était déjà déshonoré. Il l'avait exprimé et il n'y avait plus aucun recours. Il ne pouvait imaginer rejoindre les révolutionnaires, son âme était perdue. Il ne lui restait plus que l'oubli dans une chambre d'hôtel. « Ce n'est pas bien... » murmura-t-il à nouveau à moitié hébété en renfermant la porte derrière lui. Puis il descendit l'escalier étroit en trébuchant.

## Chapitre XXX

---

### SHOPPING EN ALLEMAGNE

[Retour à la table des matières](#)

« En Allemagne, vous pouvez tout acheter avec de l'argent », affirmait catégoriquement une Américaine qui venait d'arriver à Berlin. Nous étions tous assis dans le salon de musique du petit *Bergenfjord* titubant sur la mer, quelque part entre la Norvège et New York. Cette femme et son fils étaient tellement riches et d'une santé si florissante qu'on ne pouvait que s'interroger sur la façon dont ils avaient vécu dans un pays où il est pratiquement certain que la population est affamée. Quelqu'un s'aventura enfin à le leur demander.

Nous pensions obtenir des informations sur la spéculation de denrées alimentaires, sur les pots-de-vin et autre pratiques communes à tous les pays en guerre. Nous avons donc commencé à questionner cette femme, mais elle s'est repliée sur elle-même. Elle a répondu de manière si énigmatique que nous avons dû renoncer. Voici quelques bribes de notre conversation :

« Comment se fait-il que vous soyez restée si longtemps en Allemagne, alors que les États-Unis sont désormais engagés dans le conflit ?

– Eh bien, mon mari est décédé et je n'avais pas la force de voyager.

– Avez-vous eu des difficultés à partir ?

Pourquoi aurais-je dû en avoir ?

– Vous avez dû observer certaines choses...

– Ils ont compris que je ne m'intéressais pas à la politique. De toute ma vie, je n'ai jamais été intéressée par la politique.

– Vous ont-ils fouillée ?

– Oui, une fois. C'était très embarrassant. Ils m'ont fait retirer mes vêtements...

– Vous ont-ils frotté le corps ?

– Bien sûr que non. Je n'ai jamais entendu parler d'une pareille chose ! »

Le steward du pont est alors entré et a fait circuler les formulaires de déclaration de douane à remplir avant d'atteindre le port de New York.

– Je ne sais pas quoi faire, se plaignit la dame de Berlin. Je ne sais pas ce qu'il y a dans mes malles.

Comment cela ?

– C'est la femme de chambre qui a préparé mes bagages. »

Nous tentâmes une nouvelle approche.

« Avez-vous vu beaucoup de femmes et d'enfants souffrir en Allemagne ? Nous avons cru comprendre que la mortalité infantile y était très élevée.

– Oh, je ne le crois pas. On s’occupe très bien des gens. J’ai obtenu du lait en abondance pour mon garçon.

– Combien l’avez-vous payé ?

– Une bonne somme.

– Est-il vrai qu’ils n’ont plus de graisse en Allemagne ?

– Oui, j’ai dû payer cent cinquante marks pour une oie – juste pour avoir la graisse.

– vous dites que vous avez toujours eu de la nourriture et du pain en abondance ?

– Oui, on pouvait tout acheter – *il y avait des moyens*. Quand nous vû avons que nous allions partir, nous avons mangé jusqu’au dernier morceau de ce que nous avions stocké.

– Croyez-vous qu’il y aura une révolution ?

– Je ne m’intéresse pas à la politique.

Nous l’avons alors abandonnée pour nous rendre dans la salle des fumeurs où nous avons retrouvé le dentiste du Kaiser. Une rumeur courait sur le navire : il aurait quitté l’Allemagne grâce à un passeport spécial signé par l’empereur. D’autres rumeurs alléguaient qu’il avait reçu neuf visites la part de sa majesté au cours des derniers mois. Des passagers alliés arpentaient le pont en tenant des propos étranges sur ce docteur. Ils spéculaient sur ce qu’ils auraient fait dans des circonstances semblables. Tout à coup, un jeune religieux à l’air doux explosa de colère : « C’est un sale dégonflé ! Cria-t-il. Il lui aurait été si facile de laisser déraiper sa main... »

Le groupe constitué autour de notre table ne manquait pas d’intérêt. Il y avait deux Américains, l’un, d’allure énergique et pragmatique, consul général dans un des petits pays neutres, l’autre, général de l’armée des États-Unis. Mais aussi un prince russe continuant à porter son titre de noblesse, Bessie Beatty, une journaliste de San Francisco, et bien sûr le dentiste du Kaiser. La discussion porta sur la spéculation en Russie. Quelqu’un affirma que c’était pareil partout.

« Même en Allemagne », fit remarquer le dentiste.

Il attira alors notre attention.

Le docteur était américain. Il avait vécu plusieurs années en Allemagne. Il exerçait exclusivement pour les membres de la cour et pour les officiers supérieurs. Il nous confia qu’on le saluait lorsqu’il conduisait sa voiture dans Berlin.

L’un des hommes lui dit :

« Docteur, j’espère que vous avez *blessé* le Kaiser. »

Le docteur rougit un peu et répondit lentement, toute fierté professionnelle mise à part :

« *Non*, je ne l’ai pas fait. »

Nous parlâmes alors de la situation alimentaire.

« Il est toujours facile de se procurer de la nourriture si on a de l’argent, assura le docteur.

– Dites-nous comment vous faisiez là-bas avec toutes ces règles et réglementations, demandai-je.

– Il y avait un système très au point. Les gardiens des immeubles étaient de mèche avec les spéculateurs et nous maintenaient en contact avec eux. Un exemple : un matin au petit-déjeuner, la servante est venue nous avertir : « Il y a un homme en bas qui a quelque chose à vendre. » Nous lui avons demandé de le faire monter. En entrant dans la pièce, il a montré un gros jambon. Cet homme était descendu du train avant d'arriver à Berlin, il avait marché jusqu'à la ville pour éviter les gardes. Alors qu'il nous racontait son histoire, le gardien est entré tout excité pour nous prévenir que la police arrivait. Nous avons caché l'homme et le jambon, le gardien a indiqué à la police que l'homme était monté au dernier étage, alors que nous vivions au deuxième. L'homme s'est enfui tandis que les policiers arrivaient en haut.

– Comment la police a-t-elle su qu'il était dans l'immeuble ?

– Il y avait une boutique de fleurs juste de l'autre côté de la rue. Deux filles qui y travaillaient ont vu l'homme entrer avec son paquet et l'ont signalé. C'était vraiment mesquin de leur part, car nous leur avons souvent acheté des fleurs. Après cela, nous avons été des clients réguliers de cet homme jusqu'à ce qu'il disparaisse subitement. Je me suis souvent demandé ce qu'il était devenu, lorsqu'un jour on m'a appelé au téléphone. Une voix m'a dit : « Je sais que vous avez négocié avec un certain homme... c'est que... nous l'avons mis hors d'affaire. Nous avons des détectives sur ses talons et nous connaissions ses clients. Si vous voulez de la bonne farine, nous pouvons vous en livrer mercredi après-midi à trois heures. » J'ai accepté. Le mercredi matin, on m'appelait à nouveau. « Vous feriez mieux de venir vous-même pour la farine » me dit une personne au bout du fil. « Jamais de la vie, ai-je répondu. Je connais la loi. Croyez-vous que j'aie envie d'avoir une amende ? » Voyez-vous, ils ont maintenant une loi en Allemagne stipulant que celui qui livre la marchandise a une amende tandis que l'acheteur se voit simplement confisquer sa marchandise. Quoi qu'il en soit, à trois heures, un wagon s'est arrêté avec deux soldats portant un énorme sac de farine. Ils étaient en uniforme, personne ne leur a prêté la moindre attention. Le côté drôle de l'affaire, c'est qu'ils n'étaient pas soldats, mais ils portaient des uniformes. Ça fait partie du jeu. Après leur départ, une jeune fille a appelé et présenté une facture. Elle ne comportait pas de nom, seulement le montant au milieu d'une page blanche. Nous avons payé et, ensuite, nous avons caché la farine. Nous en avons mis beaucoup au grenier sous des papiers ; nous n'en avons laissé qu'une petite partie dans la boîte. »

Voilà le shopping à l'usage des nantis en Allemagne.

Nous voulions savoir comment la population pauvre s'en sortait. Le docteur ne nous sembla pas très clair. Il se borna à dire, avec un certain mépris :

« S'ils n'ont pas assez à manger, ils volent. »

– Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? demanda Miss Beatty qui avait plus confiance dans l'humanité que le docteur.

– Eh bien, je l'ai vu moi-même avec ma petite-fille. Elle commençait à avoir les traits tirés. J'ai dit à ma femme : Je parie que sa nourrice mange sa part d'aliments. » Après cela, elle a mangé avec nous dans la salle à manger et son état s'est tout de suite amélioré.

Le général, qui avait un cœur d'or, n'aimait pas cette conversation, elle prenait un tour inquiétant.

« Regardez-moi, dit-il, vous ne donniez pas à manger à cette femme ? »

Le docteur rougit. Puis s'exclama violemment :

« Qui n'a jamais nourri suffisamment un serviteur allemand ? Ils mangent comme des chevaux.

– Pensez-vous que les masses soient agitées et qu'il y aura une révolution ?

– Je n'en sais rien, dit-il confusément. Je n'ai pas gardé le contact. En fait, je n'ai jamais parlé de cela avec eux. »

Il nous a assurés qu'il était vrai qu'ils avaient des vêtements en papier qui devaient être lavés d'une manière spéciale pour éviter qu'ils se dissolvent. Quant au pain, dit-il, il ne contenait pas de sciure de bois :

« Je mastique soigneusement et n'en ai jamais détecté.

Comment votre passeport est-il libellé ? » demanda quelqu'un de la table.

Le docteur sourit.

« Il porte la mention "*sans retour*" et j'en suis vraiment satisfait. »

Le steward arriva pour éteindre les lumières. Nous avons tous redescendu le long couloir pour rejoindre nos chambres.

Je me suis levée assez tôt pour aller travailler. J'étais en train d'écrire à chaud cette histoire dans la bibliothèque quand le docteur apparut.

« À propos, dit-il d'un ton un peu agressif, je voulais vous parler de cela hier soir. Je vous prierais de ne rien utiliser de ce que j'ai raconté.

– Vous pouvez difficilement me demander cela, vous savez que nous sommes des journalistes en quête d'informations.

– Je ne veux pas que mon nom soit utilisé, dit-il. J'ai beaucoup trop d'intérêts en Allemagne pour qu'ils soient compromis par quelque chose d'aussi trivial. »

Je promis de ne pas mentionner son nom. Cela ne m'intéresse pas de porter atteinte à ses intérêts. Mais peut-être qu'ils lui pardonneront. Souvenez-vous : il a dit qu'il n'avait pas blessé le Kaiser.

## Chapitre XXXI

---

### LES AVENTURES D'UN COURRIER BOLCHÉVIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Je suis revenue de Petrograd à Stockholm comme « courrier bolchevique ».

Cela s'est décidé du fait que j'étais très inquiète au sujet de mes papiers. Lorsque j'avais traversé la Finlande la fois précédente, la plupart de mes bagages avaient été confisqués. Je n'avais pas envie que cela m'arrive à nouveau. Je ne suis donc rendue auprès du docteur Zalkind, l'assistant au ministère des Affaires étrangères, et lui ai demandé comment je pourrais éviter une semblable mésaventure. Il a réfléchi un moment, a souri puis m'a dit : « Bon, je vais vous nommer courrier du gouvernement soviétique. »

Je n'avais pas a moindre idée de ce que cela signifiait d'être prise pour une bolchevik en dehors de la Russie. Le docteur Zalkind est quelqu'un de perspicace, il s'est dit que ce serait une expérience très intéressante pour une journaliste – en effet, elle fut.

La nuit de mon départ, j'ai laissé mes bagages au ministère. Trois vieux employés, qui avaient servi de nombreuses années sous le tsar et qui portaient toujours les mêmes uniformes éculés, se tenaient impeccablement au garde-à-vous pour procéder au cérémonial. L'un d'eux portait une chandelle allumée, un autre de longs bâtons de cire et le dernier le sceau officiel qui ne le quittait jamais lorsqu'il était en service et reposait la nuit dans un grand coffre-fort. Solennels, le visage impassible, ils collaient sur mes bagages de grandes étiquettes blanches proclamant en lettre boires que j'étais sur le point de partir pour une *expédition officielle* \*. J'étais traitée avec la déférence due à un émissaire de Sa Majesté impériale. Seuls les soldats et les marins traînant dans le bâtiment affichaient un large sourire en observant la cène.

Quand le cérémonial s'est terminé, j'ai salué Zalkind. Il m'a donné des documents comme messenger et une lettre pour le représentant diplomatique bolchevique à Stockholm.

« Vous pourrez lui raconter ce que vous avez vu en route si jamais c'est passionnant.

Vous pensez que quelque chose peut m'arriver ? Lui demandai-je.

– Eh bien, les gardes rouges sont encore au pouvoir, mais nous ne sommes pas sûrs qu'ils tiendront longtemps. Quoi qu'il en soit, restez vigilante. »

À peine avions-nous eu le temps d'installer convenablement nos bagages dans le compartiment que le train arrivait à Bjeloostrov, à la frontière avec la Finlande. Elle se trouvait à seulement une heure de trajet de Petrograd. Les soldats bolcheviques étaient partout. Ils examinèrent mon passeport, me traitèrent en amie et ne jetèrent qu'un coup d'œil à mes bagages où s'affichaient les sceaux rouges du gouvernement des ouvriers et paysans.

Le voyage se passa sans incident jusqu'à Tamemrfors [Tampere]. Là, les marins d'une compagnie, venus aider les gardes rouges, furent arrêtés par les gardes blancs. Ils défilaient d'un air sombre. Je déplorais que ce soit ma dernière vision de ces hardis marins de Cronstadt

---

\* En français dans le texte.

qui, plus que tout autre groupe, avaient tenu notre imagination en haleine pendant les semaines de la dictature prolétarienne.

Mon train fut le dernier à être autorisé à passer. Arrivée à Stockholm, j'appris que les marins avaient été fusillés. Quand les Allemands et les gardes blancs prirent le pouvoir, des événements terribles se produisirent. Sept mille hommes et femmes appartenant à l'armée rouge furent massacrés après avoir été désarmés. La méthode allemande pour tuer ces pauvres gens fut la suivante : ils ont été emmenés par groupe de cinquante, collés contre un mur et abattus à la mitrailleuse. Si j'avais quitté Petrograd quelques heures plus tard, en ayant sur moi des documents bolcheviques, j'aurais probablement connu le même sort.

À Tornea [Tornio], l'officier américain étant parti se marier, un cosaque jeune et alerte occupait le poste. Je n'étais pas sûre qu'il soit bolchevique et j'hésitais à lui présenter mes lettres de créance. Il commença à me poser des questions dans un très bon anglais.

« Venez-vous d'arriver de Petrograd ? Êtes-vous socialiste ? »

Avant même que je puisse répondre, il continua fièrement :

« Je suis moi-même un socialiste et je suis très intéressé par le mouvement bolchevique. Regardez-moi ! Je n'ai pas encore 30 ans et je suis général. Quel homme dans votre pays est général à moins de 30 ans ? »

De Tornea à Haparanda, tout était gelé. Il fallut donc voyager en traîneau d'une ville à l'autre. Le général cosaque m'accompagnait. Il était ravi de me raconter tout ce qui le concernait. Nous n'étions qu'à quelques kilomètres du cercle arctique. Il me suggéra d'aller m'y promener car ce serait une très belle expérience pour une correspondante américaine. Il n'était pas tout à fait trois heures de l'après-midi. Le soleil n'avait brillé que quelques heures et il était déjà en train de décliner, jetant ses dernières flammes jaunes et oranges sur la neige rougeoyante. Deux petits traîneaux conduits par un seul homme et tirés par des rennes arrivèrent très vite venant de directions opposées. Les deux hommes semblaient n'avoir aucun contrôle sur ces petits animaux qui se ruaient l'un vers l'autre en bouleversant tout sur leur passage.

Nous n'avons pas quitté Haparanda avant huit heures du soir. J'y ai dîné et ensuite j'ai traversé la ville tout en fouinant dans les boutiques et en parlant aux paysans. Dans chaque rue, de beaux et jeunes officiers et soldats suédois déambulaient en uniformes bleu ciel et avec de hautes toques de fourrure blanche. Je me demandais avec une pointe d'inquiétude s'ils s'apprêtaient à partir en Finlande pour compliquer encore davantage la situation.

Presque aussitôt après avoir passé la frontière, dix officiers allemands montèrent à bord. Ils étaient vêtus de bric et de broc. Si je n'avais pas été assise à leur table le jour suivant au cours des trois repas, je n'aurais pas pu deviner que c'étaient des officiers. Apparemment, ils avaient mis au point un système parallèle en Finlande qui fonctionnait particulièrement bien depuis que les gardes blancs prospéraient.

Tout au long du trajet, ils donnaient l'impression d'avoir des amis. Arrivé à Stockholm, un des officiers retrouva sa femme et ses deux enfants. Depuis le début de la guerre, les jeunes Finlandais avaient combattu dans les tranchées allemandes contre les Russes. Les classes conservatrices en Finlande, tout comme en Suède, sont pro-allemandes. Il était néanmoins sidérant de voir une telle coopération se faire aussi ouvertement.

À Stockholm, j'ai tâché de trouver les responsables bolcheviques. Je voulais leur toucher un mot des officiers allemands. Mes ennuis ont commencé aussitôt. Je suis allée dans le plus grand hôtel car je n'avais pas d'adresse précise, et j'ai demandé au réceptionniste où se trouvait le bureau officiel bolchevique. Il m'a lancé un regard hostile :

« Dans une cave, probablement. Nous n'avons aucune information sur ces gens-là. »

Curieuse de voir l'effet que cela allait produire, je poursuivis :

« Mais je suis un courrier du nouveau gouvernement russe.

– Nous n'avons pas de chambres dans l'hôtel », lâcha-t-il en me tournant le dos, ce qui était une forme de réponse.

Je me suis rendue ensuite à la légation américaine. De l'autre côté de la cour, devant l'entrée, je remarquai l'ancien double aigle impérial sur un panneau portant les mots, « consulat de Russie ». J'entendis des voix à l'intérieur du bâtiment et je frappai à la porte.

« Entrez ! » m'ordonna-t-on bruyamment, et je pénétrai dans une pièce mal éclairée. Dans un coin bourdonnait un samovar. Beaucoup de gens étaient assis à une table en train de boire et de manger des sandwichs. Des vêtements étaient éparpillés sur les chaises. Un bébé débraillé vagissait bruyamment à même le sol. Un homme vint me demander ce que je voulais. Je lui répondis nonchalamment : « S'il s'agit ici du bureau officiel bolchevique, j'ai une lettre et quelques informations à vous transmettre. »

Immédiatement, ils bondirent avec excitation et se mirent à parler tous en même temps comme les russes savent le faire.

« Nous n'avons rien à voir avec les bolcheviks ! Nous ne recevons pas leurs représentants.

– Fort bien, mais vous pouvez au moins me dire où ils se trouvent.

« Nous n'avons rien à voir avec les bolcheviks !

Je commençais à être un peu agacée par la façon dont ces individus arrogants me traitaient.

« Si vous représentiez le gouvernement provisoire, ou même si vous étiez des représentants du gouvernement du tsar ; vous seriez tout de même informés d'une chose, à savoir l'emplacement du nouveau pouvoir.

« Nous n'avons rien à voir avec les bolcheviks ! » s'écrièrent-ils, hurlants de rage et claquant la porte.

Je suis retournée à la légation, j'y ai rencontré le correspondant d'une de nos plus grandes agences de presse. Je commençais à me sentir soulagée.

« Pouvez-vous m'indiquer, dis-je aussi poliment que possible, où je peux trouver le siège des bolcheviks ? »

À mon grand étonnement, son visage s'empourpra sous le coup de l'indignation.

« Je n'ai rien à voir avec cette racaille » lança-t-il d'un ton glacial.

Je me sentis obligée de lui poser une autre question.

« Si vous deviez choisir entre les bolcheviks et les Allemands, lesquels auraient votre préférence ?

– Les allemands, répliqua-t-il sans hésiter.

– Êtes-vous déjà allé en Russie ?

– Non. »

Il n’y avait plus rien à dire. Je me suis rendue au bureau du ministre américain où j’ai obtenu la bonne adresse. C’était seulement à un pâté de maisons. Tous ceux que j’avais sollicités devaient savoir où cela se trouvait. Tout en marchant, je me demandais sur quels personnages horribles j’allais tomber. Je sonnais à la porte et un jeune, très effacé, presque timide, me répondit. Il m’annonça que le consul me recevrait dans une minute et me proposa un livre et une chaise près du feu.

Le consul Vodorovki s’est révélé être un musicien connu et un gentleman cultivé. Son assistant est docteur en philosophie. L’imagination de celui-ci a été séduite par le romantisme et l’audace du mouvement bolchevique.

Vous devez être fatiguée après votre voyage, me dit le docteur. Juste en bas de la rue, il y a un petit salon de thé, on y donne de beaux concerts et il y a les meilleures pâtisseries suédoises. Nous irons ensemble et pourrons bavarder. »

Assis à la table, nous observions de l’autre côté de la grande rue les barges qui descendaient et remontaient lentement les canaux. La Grande Russie était loin derrière nous. J’avais le mal du pays, de mon pays. Mais en songeant à l’offensive allemande, mon cœur souffrait. Je voulais revenir en arrière et offrir ma vie pour la révolution. Mon compagnon interrompit le cours de mes pensées.

« Si vous aimez l’art suédois, me dit-il, il y a une exposition intéressante de Zorn à la Galerie nationale... »

— F I N —

## ANNEXE

---

### LES DERNIERS JOURS AUPRÈS DE JOHN REED

[Retour à la table des matières](#)

\* \* \*

Une lettre de Louise Bryant \*

*The Liberator*, février 1921

Sans nouvelles de John Reed après que celui-ci fut reparti en Russie en 1919, Louise Bryant décide de rejoindre clandestinement le territoire soviétique en pleine guerre civile.

Moscou, le 14 novembre 1920

Cher Max,

Je sais que tu voudrais que je te donne des détails et écrive un article pour le *Liberator* – Mais je manque de courage et de force. Dans mon état, je ne peux que t'écrire cette lettre incohérente, tu en feras ce que tu veux. La mort de John, mon éprouvant voyage clandestin vers la Russie et ces dernières semaines terribles passées à l'hôpital où John était alité, m'ont complètement brisée. Lors de son enterrement, j'ai été victime d'une crise cardiaque et je ne sais comment j'y ai survécu. Les docteurs me disent que mon cœur est épuisé à cause des longues journées et nuits que j'ai passées auprès de John, qu'il est hypertrophié et que je ne récupérerai sûrement jamais. Mais ils ne peuvent me dire quand aura lieu la prochaine crise. Je t'écris toutes ces stupidités parce que c'est ce que je vis en ce moment, je dois donc bien te le raconter. Les médecins allemands et américains me disent qu'il me reste une année ou deux à vivre, pour les Russes, quelques mois seulement. Mais je prends des stimulants et je ne souffre pas. Je pense pouvoir récupérer mieux qu'ils ne le pensent mais quoi qu'il en soit, ce n'est pas très important. Un jour j'ai promis à John que je classerai tout son travail s'il mourrait. C'est ce que je ferai quand je rentrerai, dès que mon état de santé le permettra.

Tout ce que j'écris maintenant ressemble à un rêve. Je ne ressens aucune douleur et il m'est inconcevable d'imaginer que John est mort, qu'il ne va pas entrer en trombe dans cette pièce d'un moment à l'autre. Son agonie a duré vingt jours. Je n'ai pu me reposer que pendant deux nuits, lorsqu'il arrivait à se calmer. Il m'est impossible de décrire l'effet du typhus, le malade se réduit littéralement à néant sous tes yeux.

Mais je dois d'abord te raconter comment j'ai retrouvé John, après mon voyage illégal à travers le monde. J'ai du contourner la Finlande, j'ai navigué pendant douze jours dans l'océan Arctique. Puis je suis restée cachée dans une cabane de pêcheur pendant quatre jours pour

---

\* Cette lettre à Max Eastman, traduite par Julien Bordier, est publiée conjointement par Nada (éditeurs d'une édition augmentée de *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, 2017) et Libertaria.

éviter la police, accompagnée d'un officier finlandais et d'un Allemand, tous deux condamnés à mort dans leurs pays. Lorsque j'ai enfin atteint le territoire soviétique, John était à ce moment à l'autre bout de la Russie. Quand je suis arrivée à Moscou, il était à Bakou au I<sup>er</sup> congrès des peuples d'Orient. La guerre civile faisait rage en Ukraine. Il a pu être contacté grâce à une liaison militaire et a regagné Moscou dans un train blindé. Le matin du 15 septembre, il a finalement surgi en criant dans ma chambre. Un mois plus tard, il était mort.

Nous n'avons passé qu'une semaine ensemble avant qu'il ne doive rester couché, nous étions heureux d'être à nouveau tous les deux. Je l'ai trouvé plus vieux et plus triste qu'auparavant, il était devenu étonnamment plus doux et plus beau. Mais ses habits n'étaient plus que des loques. La misère qui l'entourait le touchait tellement qu'il ne voulait rien pour lui-même. J'ai été impressionnée par la ferveur qui l'habitait, une ferveur que je n'atteindrai jamais.

On pouvait lire sur lui la terrible expérience des geôles finlandaises, il m'a décrit sa cellule froide, sombre et humide. Il y a passé presque trois mois à l'isolement, à ne manger que du poisson cru. Il m'a raconté comment il lui arrivait de délirer, comment il m'imaginait morte. Il a cru qu'il finirait ses jours là-bas, et sur tous ses livres partout où il pouvait, il écrivait ces quelques vers :

#### THINKING AND DREAMING

*Day and night and day  
Yet cannot think one bitter away –  
That we have lost each other  
You and I...*

Mais après nos retrouvailles, quand nous nous promenions dans le parc, sous les bouleaux blancs, à discuter pendant ces courtes et heureuses nuits, la séparation et la mort semblaient oubliées.

Nous sommes allés rencontrer Lénine, Trotski, Enver Pacha, Béla Kun, nous sommes allés au Ballet et avons vu une représentation du *Prince Igor* à l'opéra, nous sommes allés visiter les anciennes et les nouvelles galeries.

Il brûlait d'envie de rentrer. J'ai compris à quel point il était fragile et malade proche de l'épuisement total, et j'ai tenté de le persuader de se reposer. Les Russes m'ont raconté qu'il lui arrivait souvent de travailler vingt heures par jour. Quand il est tombé malade, je lui ai fait promettre de ne rentrer qu'après s'être rétabli : c'est la prison qui l'attendait aux États-Unis. Cela aurait été trop pour lui. Je me souviens de sa réaction, il me regarda d'une manière étrange et il m'a dit : « Ma chère petite chérie, je ferai tout ce que je peux pour toi, mais ne me demande pas d'être un lâche. » Ce n'est pourtant pas ce que je voulais dire et cela m'a tellement blessée que j'ai éclaté en sanglots. Je lui ai dit qu'il pouvait bien partir où il voulait, mais que je prendrais le train suivant et que je le suivrais partout, peu importe la mort ou les souffrances. Il a souri et avait l'air si heureux. Tous les jours qui suivirent, il me tenait par la main, près de lui. Je ne pouvais pas m'éloigner sans qu'il m'appelle. Aujourd'hui, j'ai le sentiment de n'avoir aucun droit d'être en vie.

Je peux difficilement parler de sa maladie – ce furent de telles douleurs. Mais je veux que tu saches qu’il s’est battu pour survivre. Sans ce dernier combat, il serait mort bien plus tôt. Les vieilles infirmières paysannes allaient brûler des cierges et prier pour lui à la chapelle. Elle voyait pourtant des hommes trépasser toutes les heures.

Il n’a pas déliré à la manière des malades du typhus. Il savait que nos deux esprits étaient pleins de poèmes et de poésie, de belles pensées. Il disait par exemple : « Tu sais, c’est comme quand on va à Venise. Tu demandes aux gens – Sommes-nous bien à Venise ? – juste pour le plaisir de les entendre te répondre. » Il me disait que l’eau qu’il buvait était pleine de petites chansons. Et il racontait, comme un enfant, les aventures extraordinaires que nous avons vécues ensemble et combien nous avons été courageux.

Cinq jours avant sa mort, tout côté droit de son corps était paralysé. Il ne pouvait plus parler après ça. Et nous restions là, des jours et des nuits et des jours à espérer contre tout espoir. Même quand il fut mort, je n’arrivais pas à le croire. J’a dû passer trois heures à continuer à lui parler et à tenir sa main alors qu’il était déjà parti.

Puis vint le moment où son corps fut exposé avec tous les honneurs militaires, dans le Temple du travail, gardé par quatorze gardes rouges. J’y suis souvent retournée et j’y apercevais ces soldats se tenant droits comme des piquets, leurs baïonnettes étincelantes, l’étoile rouge du communisme sur leurs casquettes.

John repose dans un long cercueil d’argent, bordé de fleurs et de bannières. À un moment, les soldats l’ont dévoilé pour que je puisse toucher son front blanc de mes lèvres une dernière fois.

Le jour de l’enterrement, nous nous sommes réunis dans le grand hall où il repose. J’ai très peu de souvenirs de cette journée. Il faisait froid, le ciel était gris et il neigeait. Mais je me souviens que les gens pleuraient, que des drapeaux flottaient, et qu’un orchestre militaire jouait sans arrêt le chant des martyrs, l’hymne funéraire révolutionnaire.

Les russes m’ont laissé faire mon deuil à ma manière et avaient bien vu l’imprudence que j’avais eue de passer mon temps à l’hôpital. Ce jour-là, je me suis sentie très fière et forte. J’ai suivi la coutume russe et marché derrière le corbillard. Sur la place rouge, j’ai essayé de me tenir droite et digne en écoutant les discours. Mais je n’étais pas si courageuse et je le suis écroulée, ne pouvant plus parler ni pleurer.

Je ne me souviens pas des discours, mais je me souviens des voix émues de ceux qui prirent la parole. Ils cessèrent au bout d’un long moment et les drapeaux furent inclinés à plusieurs reprises en signe de salut. Quand j’ai entendu la première pelletée tomber, j’ai senti quelque chose craquer en moi et j’ai perdu connaissance. Je me suis réveillée bien longtemps après dans mon lit. Emma Goldman, Berkman, deux médecins et un jeune officier de l’Armée rouge étaient à mes côtés. Je les ai entendus chuchoter et j’ai replongé dans le sommeil.

Je suis retournée sur la place rouge depuis ce jour où une foule était venue enterrer notre cher John Reed avec tous les honneurs. J’y suis retournée en plein après-midi, lorsque les Russes se pressent et s’affairent, lorsque la place Rouge est pleine de chevaux, de traîneaux, de paysans chargés de fagots, de soldats partant pour le front en chantant. J’y ai vu une fois quelques soldats s’approcher de la tombe de John, se découvrir et parler avec respect. « C’était vraiment un brave compagnon ! » dit l’un d’eux. « Il est venu de l’autre bout du monde pour nous. C’était un des nôtres. » Puis ils remirent leurs fusils à l’épaule avant de s’en aller. Je me

tenais là, sous les étoiles, avec pour seule envie de m'allonger au milieu des fleurs glacées et des couronnes mortuaires métalliques, pour ne jamais plus me réveiller. Comme cela serait facile !

Je vous salue tous, mes vieux amis,

bonne chance à vous tous,

Louise

# ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

par José Chatroussat

[Retour à la table des matières](#)

COQUIN, François-Xavier, *La Révolution russe*, Les bons caractères, 2005.

DEARBORN, Mary V., *Queen of Bohemia. The life of Louise Bryant*, Houghton Mifflin Company, New York, 1996.

FERRO, Marc, 1917. *Les hommes de la révolution*, Omnibus, 2011.

RABINOWITCH, Alexander, *Les Bolcheviks prennent le pouvoir*, La Fabrique, 2016.

REED, John, [Dix jours qui ébranlèrent le monde](#), Nada, 2017

ROSENSTONE, Robert, *John Reed*, Le Seuil, 1982.

SADOUL, Jacques, *Notes sur la révolution bolchevique*, Maspero, 1971

SERGE, Victor, *L'an I de la révolution russe*, tome I, La découverte, 1997.

SUKHANOV, N.N., *La Révolution russe de 1917*, Cercle du nouveau livre d'histoire, 1966.

TROTSKI, Léon, *Histoire de la révolution russe*, [tome I Février](#), [tome II Octobre](#), Le Seuil, « Points », 1995.

VOLINE, *La Révolution russe*, Libertalia, 2017.

WEILL, Claudie, *Les Cosmopolites. Socialisme et judéité en Russie (1897-1917)*, Syllepse, 2004.